



~~1256~~ --- 641

1977

DEED013

2375

1-1

SMRS

(P)

FR

3605

.M6

C6F6

3-2-17

1817

v.1

Handwritten scribble

SMRS

H NO 19



COELEBS,

OU

LE CHOIX D'UNE ÉPOUSE,

ROMAN MORAL,

CONTENANT des Remarques sur les usages et les
devoirs domestiques, sur la religion et sur
les mœurs;

PAR M^{me} HANNAH MORE.

~~~~~

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA TREIZIÈME ÉDITION,

PAR M. HUBER DE HARTWELL-FARM.

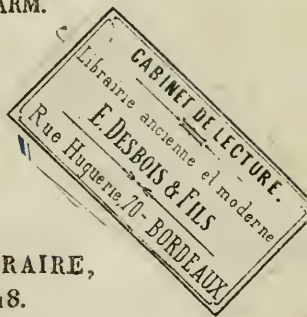
TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ P. MONGIE L'AINÉ, LIBRAIRE,

BOULEVARD POISSONNIÈRE, N<sup>o</sup>. 18.

1817.



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

---

# AVANT-PROPOS

## DU TRADUCTEUR.

TREIZE éditions successives de *Cœlebs*, dans l'année de sa publication, montrent la haute opinion que l'Angleterre a de son auteur.

En faire ici l'éloge, seroit non-seulement superflu, mais ce seroit s'arroger un honneur qui semble appartenir à l'Angleterre, et que ses plus respectables écrivains réclameront sans doute un jour. Alors aussi, s'élèveront en chœur les voix de cette multitude de toutes les

*Handwritten signature or note in cursive script, possibly reading "L'éditeur" or similar.*

classes, que l'auteur de cet ouvrage a instruite, soulagée, consolée, et dont les bénédictions la suivront au séjour de sa véritable récompense.

Mais, en s'abstenant de tout ce qui auroit même l'apparence d'un éloge, on doit au lecteur d'esquisser légèrement les traits qui caractérisent cette femme justement célèbre.

Madame Hannah More touche au soir de la vie ; son père, homme éminemment pieux, et d'une grande érudition, voua de bonne heure tous ses soins à l'éducation de sa fille ; de bonne heure aussi il en avoit vu les premiers fruits.

Appréciée dès son adolescence, elle fut recherchée par ce que l'Angleterre avoit d'illustre en hommes de lettres ; elle le fut surtout par ceux qui appartenoient à la classe de la haute société, et cette société a toujours été la sienne.

Elle publia d'abord des poésies légères , des pièces fugitives pleines de goût et de sel , et toutes respirant la morale la plus pure.

A ses premiers essais , elle joignit des drames sacrés et quelques tragédies , que le fameux Garrick , appréciateur sûr et délicat du mérite , aimoit à faire représenter.

Bientôt elle s'occupa d'ouvrages plus sérieux et plus importants; elle fit paroître successivement sous la forme *d'essais de morale*, des Remarques sur le système moderne de l'éducation des femmes; un Aperçu sur les mœurs des grands et sur la religion des gens du monde; et un ouvrage parfait sur l'Éducation d'une jeune princesse; enfin, *Cœlebs*, ou le Choix d'une Épouse.

Trois ouvrages, dans lesquels sont réunis au plus haut degré la piété, la morale et le charme de la composition, ont paru depuis six ou sept années; ils sont intitulés : *Practical Piety*,

ou la Piété Pratique ; *Christian Morals*, ou la Morale Chrétienne ; et enfin , *Essay on the life and Writings of saint Paul*, ou Essai sur la vie et les écrits de saint Paul.

Vers le milieu de la carrière littéraire de madame Hannah More , c'est-à-dire à l'époque où la Révolution de France éclata , ses travaux de prédilection furent tous suspendus. Les principaux agens de cette révolution n'eurent garde d'oublier , dans leurs plans destructeurs , les classes inférieures de la société dans toutes les parties de l'Europe.

Un danger si imminent fit sen-

tir à l'auteur de *Cœlebs* ce qu'exigeoient d'elle *la Religion et la Patrie*. Elle descendit à l'instant de la hauteur où l'avoient placée sa réputation et ses ouvrages, pour se mettre au niveau du bas peuple, afin de contribuer à le préserver de la contagion des principes pervers.

La route et les moyens de faire le mal étoient bien connus des révolutionnaires; ils savoient qu'en Angleterre, ainsi qu'en d'autres pays, les colporteurs qui se répandent habituellement dans la capitale et dans l'intérieur du royaume, disséminoient dans la basse classe,



dans les ateliers de travaux , dans les maisons de fermiers , et jusque dans les chaumières les plus ignorées , des ballades et des historiettes immorales , obscènes, mais amusantes. A ces écrits funestes aux bonnes mœurs , ils joignirent bientôt tout ce qui pouvoit répandre , dans le bas peuple , les germes de mécontentement et d'insurrection contre leur gouvernement.

Il s'agissoit de neutraliser ces venins , en substituant à de pernicieux écrits des compositions d'un genre opposé.

Madame Hannah More , en adoptant un langage *pur* , mais

à la portée de ses nouveaux lecteurs, leur distribua, pour ainsi dire, des contrepoisons; en composant, dans le genre sérieux, des hymnes et des récits tirés de l'Écriture Sainte; et, dans le genre gai, des aventures, des historiettes et des ballades adaptées à tous les états de la société. Une tournure piquante, un style plein d'intérêt, firent goûter ces productions, même par les hommes les plus ignorans. L'auteur sut appliquer les principes instructifs et salutaires de la morale à la situation ou au métier des gens du peuple; elle leur montra leurs tentations et leurs de-

voirs; l'historiette se terminoit toujours par la récompense de la bonne conduite ou la punition des mauvaises actions.

Pour donner à la propagation de ses idées morales et religieuses toute l'étendue et tout le succès possibles, elle y associa, en différens lieux, ceux dont les principes étoient à l'unisson des siens, et dont les moyens pouvoient la seconder. Elle prit avec eux des mesures suivies, pour faire disparoître, en les achetant, toutes les brochures dangereuses, en vente dans les boutiques de chaque village, ou portées par les colporteurs ambulans; elles furent remplacées,

*gratis*, par les productions morales et religieuses que nous venons de citer, toutes de nature à inspirer aux gens du peuple, dont l'instruction est souvent trop négligée, la crainte et l'amour de leur Créateur, l'amour de leur patrie, de leur roi, de leur gouvernement, de leurs devoirs.

Il est facile d'apercevoir le bien réel qu'a dû produire, d'une part la suppression des écrits indécens ou séditieux, et de l'autre l'abondante distribution d'une instruction religieuse, morale et civile. Il s'est imprimé, réimprimé, et distribué dans l'espace de peu d'années, au-delà

de cinq millions d'exemplaires de ces écrits de madame Hannah More ; qui , une fois connus , ont été avidement demandés et répandus avec profusion , non-seulement en Angleterre , en Écosse et en Irlande , mais jusqu'en Amérique , et dans toutes les possessions anglaises.

Ce mode d'instruction pour les classes inférieures se lioit merveilleusement à l'esprit des *Écoles du Dimanche* ; elles sont aujourd'hui en constante activité à peu près dans toutes les parties de l'Angleterre. L'auteur de *Cœlebs* en a été , de tout temps , la protectrice zélée. Diverses paroisses voisines de celle de sa

résidence (*Wrington, près de Bristol*) ont obtenu d'elle qu'elle inspectât trois mille enfans environ spécialement ; et dans le même temps, sa surveillance et sa correspondance concouroient à en diriger un bien plus grand nombre.

Dans la nomenclature des métiers et dans celle des basses classes, rien ne fut oublié ; l'Apprenti de boutique, le Garçon cordonnier, le Charpentier, les Valets de ferme, le Gardien des troupeaux (témoin la charmante histoire *du Berger des plaines de Salisbury*, qui a été récemment traduite en français) ; enfin le Cocher de Fiacre, le Postillon,

le Braconnier (état qui subsiste de rapine), et jusqu'au Conducteur de la brouette aux herbes, *tous* ont reçu l'instruction, l'exhortation, l'encouragement et les réprimandes convenables à leur état; et l'auteur a saisi, avec une sagacité rare, toutes les circonstances particulières à chaque situation de la vie.

Tel a été, pendant plusieurs années consécutives, l'objet des travaux de madame Hannah More. Si on en calcule les résultats, on verra qu'il n'en est point peut-être de plus utile.

Pendant plusieurs années, madame Hannah More a renoncé à la composition des ou-

vrages d'un genre plus élevé et plus d'accord avec ses goûts , pour se dévouer entièrement au genre d'écrits dont nous venons de rendre compte. Ce sacrifice et ces occupations forment peut-être la partie la plus difficile et la plus méritoire d'une vie consacrée toute entière à l'instruction, à l'amélioration et au bonheur de ses semblables.

Les lecteurs de Cœlebs doivent s'attendre à ne rien trouver dans cet ouvrage qui ne soit analogue à l'ensemble des vues et des sentimens de l'auteur , tels que nous venons de les exposer. Pour lire cet ouvrage avec intérêt , il faut y porter la disposi-



tion religieuse qui l'a inspiré, plus que la vaine avidité des situations et des faits dont les romans du jour nous font sentir la fastidieuse répétition.

La traduction de *Cœlebs*, qu'on présente ici au public, en réclamant son indulgence, n'a pu paroître plus tôt en France, l'original étant au nombre des ouvrages qui ont vu le jour en Angleterre pendant l'époque où Buonaparte (despote du continent) étoit parvenu à en éloigner cette même nation à laquelle il a fini par se rendre prisonnier.



---

# PRÉFACE

## DE L'AUTEUR.

LA résidence de mes ancêtres est située au nord de l'Angleterre, et ce fut au printemps de l'année 1808 que je m'en éloignai pour la première fois, décidé à faire enfin une tournée long-temps projetée. Je pris en partant la résolution de mettre par écrit, pour peu que le sujet en valût la peine, les incidens et les conversations auxquels je pourrois avoir part. Je suivis ce plan avec exactitude, et, à mon retour, je me fis un amusement de l'examen et de l'arrangement de mes observations.

Revenu au lieu de ma naissance, je prêtai mon manuscrit à un ami,

moyen le plus court de lui communiquer mes remarques et le résultat de mon voyage; j'eus soin en même temps de modérer son attente en lui représentant que la distance de ma demeure en Westmoreland, à celle d'un ami en Hampshire, n'étoit pas de nature à produire de grandes aventures, et en le priant de se contenter des détails journaliers d'une vie ordinaire, variée seulement par la différence des habitudes et des caractères de ceux avec qui j'avois eu des rapports.

Au bout de quelques jours il me rapporta mon manuscrit, et me pria sérieusement d'en permettre l'impression, m'assurant que selon lui il en résulteroit un grand bien, non-seulement pour les jeunes gens placés dans une situation sembla-

ble à la mienne, mais aussi pour la généralité des lecteurs.

Je lui représentai mon défaut de loisir; mais il m'offrit de se charger de l'ouvrage, et de me dégager de tout travail ultérieur. Il partoit pour Londres, où il se proposoit de rester plus de temps qu'il ne lui en faudroit, disoit-il, pour l'impression du manuscrit.

Me voilà donc, comme auteur, réduit à l'excuse rebattue de ceux qui publient ce qu'il serait peut-être plus prudent de ne pas mettre au jour : la prétendue *importunité de leurs amis*. Excuse pour l'ordinaire dénuée de vérité, et qui n'a pas moins été mise en avant depuis les jours de Jean Faustus, jusques à ceux de Cœlebs!

Mais, soit que j'aie été déterminé

par mon ami ou par ma vanité, je me permets toutefois de croire qu'un motif supérieur à la vanité et même à l'amitié, a essentiellement décidé mon consentement.

Je lui envoyai donc mon manuscrit *chargé de toutes ses imperfections*, et je l'accompagnai d'une lettre dont l'extrait suivant servira de conclusion à ces remarques préliminaires.

« Je vous envoie avec mon manuscrit la permission de le faire imprimer, si vous persistez à y voir de l'utilité; mais, en le publiant, je crains que vous ne m'attiriez la censure spéciale de deux sortes de critiques. Le lecteur de romans le rejettera comme insipide; le lecteur religieux le mettra de côté comme ouvrage frivole; l'un le taxera de trop

de sévérité, l'autre d'une légèreté répréhensible. Il est à désirer que les lecteurs de la première espèce se contentent de la réponse courte et générale que voici :

« Si mon principal but avoit été de m'attacher à des détails qui ont pour unique objet l'*amusement*, peut-être qu'il n'eût pas été difficile de produire un ouvrage plus conforme au goût de ceux qui préfèrent des compositions de ce genre ; mais il n'entre nullement dans mes vues de plaire à cette classe de lecteurs.

» La société dans laquelle j'ai le plus vécu, pendant ma tournée, consistoit principalement (sauf l'accession de visites imprévues) dans la famille d'un gentilhomme de campagne, augmentée par la réunion de quelques-uns de ses amis ; nombre trop

limité pour être susceptible de beaucoup de variété ou de grands mouvemens. La plupart d'entre eux passant habituellement leurs jours dans le cercle tranquille et régulier d'une vie domestique, et se trouvant placés dans des situations faciles, le tableau qu'ils présentent est plus favorable à la réflexion qu'à la description; et dans le fait, mon séjour au milieu d'eux n'a été nuancé par aucun événement marquant. Point de scène pathétique, ni de circonstances faites pour émouvoir ma sensibilité ou celle d'autrui en les racontant. La maison de mon ami ressemble au gouvernement d'un souverain pacifique; on s'y trouve mieux qu'ailleurs, mais les annales n'en sont pas brillantes. Les époques de bonheur dans la vie ne sont pas toujours celles qui donnent de l'éclat



à l'histoire. Il s'ensuit que, n'ayant été témoin ni des grandes passions, ni des grands événemens que souvent elles produisent, je n'en ai point à raconter. *L'amour*, même dans ce récit, ne se présente pas comme une impulsion *irrésistible*, mais plutôt comme un sentiment qui naît des qualités propres à inspirer de l'attachement, à ceux qui, sous l'empire de la religion et de la raison, peuvent se trouver réunis par le cours ordinaire des événemens.

» Les conversations intimes de cette petite société forment une partie considérable de ce foible ouvrage. Le tissu de mon récit est si mince, qu'à peine peut-il servir de fonds aux sentimens et aux observations qu'on y trouve.

» Il n'est pas hors de propos de pré-

venir une objection que l'on fera peut-être contre ces conversations : elles pourront quelquefois paroître froides et un peu longues, ce qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec le discours familier. Voici mon excuse : Lorsque le sujet se trouve être sérieux, le dialogue ne peut pas toujours prendre une tournure facile, ni se varier comme dans la discussion d'objets moins graves.

» Mais j'attache plus d'importance à des objections d'un autre genre qui pourroient être faites par des lecteurs religieux, si toutefois il en est qui veuillent honorer ce petit ouvrage de leur attention.

» Il est possible qu'on me reproche d'avoir mis trop en évidence, et avec trop de soin, les fautes des caractères religieux que j'ai voulu pein-

dre, et d'avoir traité ces mêmes fautes avec trop de sévérité; mais il ne faut pas oublier qu'un des principaux buts de cet ouvrage est de remédier au mal en le faisant apercevoir; sans que jamais le motif insidieux de dégrader la religion ait pu approcher de ma pensée.

J'ai rencontré dans la société peu d'êtres grossièrement vicieux; mais j'ai eu souvent occasion d'observer les diverses formes et les diverses nuances de l'erreur. Je ne parle pas seulement de ces mondains dont l'intention n'est pas de faire abstraction absolue de la religion; mais je veux parler de ces hommes qui, vertueux au fond, seroient peut-être très étonnés de ne pas être regardés comme essentiellement religieux, et dans l'esprit

desquels se glissent les méprises, les inconséquences, et enfin les erreurs qui sont l'objet de mon attention et de mes réflexions.

J'ai passé légèrement sur les fautes inévitables et sur les foiblesses qui, même dans les individus les plus vertueux, sont inséparables de l'humanité ( et ce sont là, par parenthèse, ceux qui les déplorent le plus ); j'ai traité ces foiblesses avec moins de sévérité que des erreurs importantes, le plus souvent tolérées, qu'on justifie, et qu'on va même jusqu'à réduire trop fréquemment en système régulier.

»Si je me suis entièrement trompé dans l'espérance que j'ai conçue de rendre ce petit ouvrage de quelque utilité; si j'ai échoué dans les efforts que j'ai faits pour montrer que la re-

ligion peut être associée aux intérêts journaliers de la vie, sans en diminuer l'activité ni l'agrément; si c'est une erreur de croire qu'il existe des vices essentiels dans l'éducation moderne; si j'ai eu tort de penser que les femmes d'un rang supérieur pourroient allier plus de connoissances dans l'administration de leur maison avec plus de connoissances intellectuelles; qu'elles pourroient être à la fois plus instruites et plus occupées des détails domestiques, qu'on ne l'a cru jusqu'ici ou nécessaire ou possible; en un mot, s'il se trouve que votre opinion sur l'utilité probable de ce livre m'ait été trop favorable, je me contenterai d'un mérite négatif; je serai satisfait de l'humble espérance qu'aucune partie de l'ouvrage ne sera jugée nuisible

aux grands objets que j'ai eu, si ce n'est la force, au moins le désir de mettre à leur juste hauteur; et que là où je n'ai pas réussi à faire du bien, je n'ai à me reprocher d'avoir fait aucun mal; que, si mon travail ne produit aucun résultat précieux, il n'a pas ajouté à la masse de ces ouvrages qui, en nuisant à la vertu, ont nui au bonheur du genre humain; et qu'enfin, si je n'ai pas le talent de contribuer à l'avancement de la morale chrétienne, j'ai au moins en horreur les principes qui tendent à l'avilir. »

## NOTE DU TRADUCTEUR.

Les sentimens, le but et l'espoir qu'exprime si bien Cœlebs dans le paragraphe qui précède et qui forme la conclusion de la préface, ont donné au traducteur de cet excellent livre un motif suffisant et le courage nécessaire pour en publier l'imparfaite traduction.

# COELEBS,

OU

## LE CHOIX D'UNE ÉPOUSE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

JE n'ai pas tout-à-fait vingt-quatre ans; je suis d'une famille ancienne et respectable, possédant de grands biens au nord de l'Angleterre. J'avois à peine achevé mes études à l'université d'Édimbourg, que mon père tomba dans une maladie de langueur. Je lui vouai mes soins avec une assiduité qui fut amplement récompensée par les leçons de sagesse et les exemples de piété que je reçus de lui. Au bout d'un an de maladie, il mourut, et je perdis en lui le père le plus tendre, l'ami le plus éclairé, et le plus véritablement chrétien.

La douleur de ma mère fut si vive, et

de si longue durée, que je ne pus me résoudre à la quitter, et je ne me laissai séduire ni par les avantages, ni par les amusemens attachés à la jouissance d'un plus grand cercle d'observations et d'un aperçu plus étendu des goûts, des habitudes et des caractères divers de la société en général; je sentis, avec Gray, que rien ne peut remplacer une mère, et je différâi sans cesse le moment de m'éloigner de la mienne. J'étois son seul enfant; mais, quoique l'unique vœu qui lui restoit à former fût de voir mon bonheur assuré par un mariage heureux, j'avois à cœur d'étendre le champ de mes recherches et de mon examen, avant de risquer une démarche aussi irrévocable; démarche qui devoit probablement influer sur mon bonheur dans ce monde et dans l'autre. Je ne trouvois pas le temps long; car, si d'un côté ma société étoit bornée, de l'autre j'avois beaucoup de livres. Mon père m'avoit laissé une ample biblio-



théque , et j'avois appris de lui à choisir ce qu'il y avoit de plus précieux dans la littérature par excellence , celle qui forme les principes , les jugemens , le goût et le caractère. Mon père avoit passé la première partie de sa vie dans le tourbillon du monde , et notre société domestique avoit été fréquemment animée par la visite de ses amis de Londres , hommes sensés et instruits , dont quelques-uns pouvoient être considérés comme des gens pieux.

Ma mère , quand elle pouvoit faire trêve à sa douleur , s'amusoit de temps en temps à tracer le portrait de la femme qu'elle souhaiteroit me voir épouser. « Je suis si persuadée , Charles , disoit-elle avec bonté , de la justesse de votre goût et de la droiture de vos principes , que je crains peu de vous voir séduit par les charmes extérieurs d'une femme qui manqueroit ou de sens , ou de conduite ; mais souvenez-vous , mon fils , qu'il est bien des femmes qui , sans

défauts positifs, ne sont cependant faites ni pour apprécier le véritable bonheur, ni pour le répandre autour d'elles. Ne vous bercez pas d'idées romanesques, de perfection surnaturelle ; souvenez-vous que la plus parfaite des créatures a le sceau du péché originel ; et cependant que vos vues se portent à une certaine hauteur. S'il est absurde de s'attendre à la perfection, il n'est pas déraisonnable de s'attendre à un caractère solide. Ne vous laissez pas subjuguier par une qualité brillante, jusqu'à ce que vous sachiez si elle n'est point balancée par le défaut contraire ; ne vous laissez pas séduire par l'accomplissement exact de quelques devoirs, jusqu'à ce que vous soyez assuré qu'il n'y a pas de relâchement sur d'autres. En fait de caractères, comme en architecture, la beauté consiste dans les proportions ; l'éducation des femmes modernes n'est pas favorable au bonheur domestique. Quant à moi, j'appelle *éducation*, non

pas celle qui surcharge de talens, mais celle qui tend à consolider un système de conduite fixe et régulier; celle qui tend à former une amie, une compagne; une épouse; j'appelle *éducation*, non celle qui consiste dans l'assemblage quelconque de talens inutiles, mais celle qui inculque des principes, qui polit le goût, asservit l'humeur, cultive la raison, soumet les passions, dirige la sensibilité, accoutume à la réflexion, au renoncement à soi-même; et par-dessus tout, j'appelle *éducation* celle qui rapporte toutes les actions, les pensées, les sentimens, les goûts et les passions, à l'amour et à la crainte de Dieu. »

Je n'avois eu jusque-là que peu d'occasions de comparer la beauté de mon pays natal avec les beautés moins sauvages et moins pittoresques du sud de l'Angleterre; j'aimois passionnément le tableau qui m'environnoit, et il n'avoit jamais perdu pour moi ce pouvoir de

plaire qu'en général on n'attribue qu'aux objets nouveaux.

Le Prieuré, beau bâtiment gothique, est situé au milieu d'un parc de peu d'étendue; mais admirablement varié; sur le derrière s'élèvent de hautes montagnes et des bois qui descendent presque jusqu'à la maison. D'un côté un vallon étroit et cultivé tournoie parmi les montagnes. Les nuances variées de ses prairies et de ses champs, entremêlées çà et là de chaumières blanches, à moitié couvertes d'arbres, forment un beau contraste avec les forêts sombres et impénétrables qui les entourent.

Une rivière, moins grande qu'impétueuse, se précipite des montagnes de ce simple et délicieux vallon, et baigne le parc à cent toises de la demeure. Le terrain descend en pente douce jusqu'à la rivière, qui, de l'autre côté, se trouve ombragée par un beau bois de bouleaux, et traversée par un petit pont rustique. Après s'être grossie de plusieurs ruisseaux

des collines des environs , la riviere coule l'espace d'un demi-mille jusqu'à un lac que l'on voit dans toute sa beauté , de la façade de la maison , et qui présente une belle étendue d'eau. Quelques-unes des montagnes environnantes sont couvertes de bois ; il en est dont les bords sont cultivés , d'autres présentent un aspect de rochers arides jusqu'au bord de l'eau , tandis que les sommets ébréchés de la masse entière présentent à l'œil toute la variété des plus bizarres contours ; vers la source du lac , un petit village bien tenu en orne les bords et forme une harmonie admirable avec la beauté simple du tableau ; à travers les collines , on saisit une échappée du paysage lointain : c'est une vallée spacieuse bien boisée , et ornée de tous côtés de villes , de villages et de maisons de plaisance ; le tout est couronné de montagnes qui rivalisent en hauteur toutes celles du voisinage.

Tandis que je partageois ainsi mon temps entre la jouissance de ce délicieux

spectacle, mes livres, le soin de mes affaires, mes attentions filiales, et mes devoirs religieux, je perdis subitement mon excellente mère ; elle mourut de la mort des justes.

Addisson a peint de couleurs bien vives la nature particulière de la tendresse délicate et recherchée d'un père pour sa fille ; mais je suis perusadé qu'il n'est point d'affection du cœur humain plus véritablement pure que celle de la reconnoissance d'un fils pour une mère qui, dès le berceau, l'a surveillé de sa tendresse, qui a soigné son enfance avec anxiété, et sa jeunesse avec cet intérêt qui se compose de tout ce qu'il y a de tendre, de sage et de pieux.

Ma retraite s'étoit insensiblement changée en solitude : la première est, je crois, l'état qui convient le mieux à l'esprit de l'homme ; mais l'autre est ce qu'il y a de pis pour lui. Dans une solitude complète, l'œil manque d'objets, le cœur manque d'attachement, et la

raison demande des moyens de réciprocité ; le cœur se dessèche quand on n'a rien à aimer. Le caractère perd sa fermeté quand rien ne la fortifie ; il perd sa douceur quand rien ne la nourrit , sa patience quand il n'éprouve point de contradiction , et sa délicatesse dans la conversation de gens sans instruction. Dans un commerce trop inégal , la société a quelque chose de pire que la solitude.

Mon penchant naturel me portoit impérieusement vers le bonheur domestique , et ce penchant avoit été nourri par le bonheur dont j'avois été témoin , et dont j'avois joui chez mon père. L'intérieur du ménage présentoit à mon imagination les seuls délices dignes de l'homme raisonnable , sensible , intellectuel et immortel (\*),

*Sole bliss of Paradise  
Which has survived the fall.*

---

(\*) La seule jouissance du Paradis , qui ait survécu à la chute de l'homme.

La conversation de mon père n'avoit pas peu contribué à augmenter chez moi cette inclination. Il me disoit souvent : « Je connois votre goût pour le bonheur domestique , et je prévois , par conséquent , que les circonstances de votre vie seront déterminées d'une manière toute particulière par la tournure d'esprit de la femme que vous épouserez. Si vous étiez appelé à vivre dans une société bruyante , si vous apparteniez à quelque profession , ou que vous fussiez attaché aux affaires publiques , sans vous conseiller moins d'attention dans votre choix , je croirois que votre bonheur dépendroit moins immédiatement et moins exclusivement de la société individuelle d'une femme , que si vous êtes destiné à vivre dans la retraite comme gentilhomme de campagne. Un homme sensé qui aime son intérieur , et qui vit dans son ménage , a besoin d'une femme dont l'esprit puisse et veuille faire la moitié des frais nécessaires pour entretenir cette



réciprocité d'enjouement, d'activité, d'urbanité, qui contribue si puissamment à l'union qui doit exister entre des personnes intelligentes et bien élevées. Si votre mère eût été une femme peu instruite et d'un esprit ordinaire, toute sa vertu et toute sa piété n'eussent pas suppléé à la diminution de bonheur qui en eût résulté pour moi. La femme qui n'a que le mérite extérieur, pourra recevoir et amuser son monde; mais il n'y a qu'une femme instruite, d'une éducation accomplie et d'un goût cultivé, qui puisse sans cesse plaire à son mari; et je présume que, lorsque vous vous marierez, vous vous marierez pour vous, et non pour vos amis. On peut prendre à gages un *artiste*; mais c'est une compagne qu'il vous faut: et souvenez-vous, Charles, que, lorsque j'insiste comme je le fais sur la délicatesse de sentiment, je me tiens pour assuré que rien ne manquera à des points plus essentiels. Ne soyez satisfait de l'édifice que lorsque

vous aurez reconnu la solidité des fondemens ; les ornemens de décoration ne soutiennent pas l'ensemble. Placé, comme vous l'êtes, sous la sauve-garde de principes religieux , affermi dans l'habitude de la vertu , je crois que vous pouvez en toute sûreté chercher dans la société l'objet qu'il vous faut ; cependant ne disposez pas irrévocablement de votre cœur sans vous être préalablement acquitté de la visite si long-temps promise à M. Stanley , le plus ancien , le plus judicieux et le meilleur de mes amis. Je suis loin de désirer que son amitié détermine votre choix, c'est ce que , même en qualité de père , je ne me permettrois pas ; mais vous aurez en lui le conseiller le plus sûr, comme le plus désintéressé. »

Je pris la résolution de m'éloigner pour quelques mois du Prieuré, et de faire un tour non-seulement à Londres , mais à Stanley-Grove ( lieu de la résidence de l'ami de mon père ). C'étoit

une visite que j'étois sur le point de faire avec lui au moment de sa dernière maladie. Il eût souhaité m'y voir aller sans lui ; mais pouvois-je le quitter malade et alité, pour songer à des amusemens !

Je commençois à sentir un vif besoin des douceurs de la conversation , jouissance dont j'avois pris l'habitude dans une société choisie d'amis éclairés. Je sens très-bien que des hommes du monde , élevés dans la capitale , souriroient à la seule idée d'une conversation instructive et de bon goût dans un village de Westmoreland , ou même en quelque endroit que ce fût , hors de l'enceinte de la capitale ; comme un médecin ou un jurisconsulte de Londres sourit dédaigneusement à l'idée du mérite supposé d'un confrère, dans une ville de province : cependant le bon sens est de tous les pays , et la science elle-même n'est pas un avantage qui dépende absolument de la localité. Ce sont là , bien plus que les propos du jour , les sources qui four-

nissent les meilleurs matériaux pour des conversations instructives. Il faut pourtant convenir ( et j'en ai depuis lors fait l'expérience ) que pour la clarté et le poli de la conversation , pour déraciner les préjugés , pour corriger l'égoïsme , pour en imposer à la présomption , si ce n'est pour en guérir , pour engager un homme à laconiser dans ce qu'il a à dire ; sitant est qu'il désire être écouté , pour lui enseigner à souffrir la contradiction , et à ne pas regarder comme un sot tout homme qui pense différemment que lui en fait d'objets de goût , ni comme un fripon celui qui en diffère en politique ; il faut convenir que pour apprendre à ne pas présenter , comme des nouveautés , ce qui a été dit mille fois ; pour la promptitude de l'allusion , qui , faisant grâce des détails et des citations , place l'idée sous vos yeux , rien n'égale l'effet de la société variée de Londres. De plus , les avantages que cette ville possède comme résidence de la cour , comme

siège du parlement et des cours de justice, comme étant en même temps le centre commun des arts et des talens de toute espèce; tous ces avantages divers l'élèvent, dis-je, et peut-être plus qu'aucun autre lieu du monde; au-dessus de tout autre théâtre des progrès de l'entendement humain, et des charmes de la conversation.

Mais ce n'étoit là qu'un motif secondaire du voyage que je projetois. J'y attachois l'espoir que, dans un champ plus étendu, je trouverois plus de facilité à faire choix d'une compagne pour la vie. « Ce n'est pas, me disois-je tout en cheminant dans ma chaise de poste, ce n'est pas que dans une telle compagne je cherche une Hélène, une sainte Cécile, ou une madame Dacier; il faut cependant qu'elle ait des formes élégantes, ou je ne pourrois pas l'aimer; il faut qu'elle soit sensée, ou je ne l'estimerois pas; qu'elle soit prudente, ou je ne pourrois placer ma confiance en elle; qu'elle soit bien

instruite, ou elle ne pourroit pas élever mes enfans; il faut qu'elle soit pieuse; ou je ne serois pas heureux avec elle: car le premier bonheur que le cœur désire trouver dans la compagnie de notre existence, c'est le délicieux espoir d'avoir en elle une compagne pour l'éternité.

Après ce soliloque, j'étois effrayé en contemplant ce grand nombre de qualités requises; néanmoins, quand je me demandois sur laquelle de ces qualités je consentirois à un rabais, je sentois que mes demandes étoient modérées.

## CHAPITRE II.

J'AVOIS connu précédemment dans mon voisinage deux ou trois familles, qui passaient pour vivre avec beaucoup d'aisance sur des revenus très-bornés; on savoit que la richesse n'entroit pas dans mes vues comme objet essentiel; l'on m'avoit plus d'une fois insinué que des filles choisies dans ces familles feroient d'excellentes femmes, vu que, sur une très-modique pension, leur manière de se mettre égaloit celle de quelques femmes dont les moyens étoient dix fois plus grands. J'envisageai ce dehors spécieux sous un point de vue défavorable pour elles; car j'en conclus à l'instant (et j'en eus la preuve dans la suite) que ces belles apparences étoient le résultat du sacrifice de tout leur temps aux ajustemens qui leur donnoient du relief, en les faisant, en apparence, aller de pair

avec des femmes plus riches qu'elles. Si une fille avec mille livres sterlings égale dans sa parure celle qui en a dix mille, n'est-il pas évident que non-seulement la totalité de son temps, mais encore celle de son argent, est consacrée à ce seul objet? Elle n'auroit en réserve, pour satisfaire aux devoirs de la charité, que ce qu'elle pourroit prendre sur les frais de sa toilette, et il est clair qu'elle ne seroit pas disposée à en faire le sacrifice.

A l'appui de ce raisonnement, on ajoutoit que ces jeunes filles feroient des femmes d'autant meilleures, qu'elles n'auroient pas été gâtées par les plaisirs dispendieux de Londres, ni par la dissipation qui y règne. Cet argument auroit eu quelque poids, si je n'avois pas observé qu'elles ne se refusoient en province aucun amusement à leur portée. J'en conclus que celle qui saisissoit si avidement la plus petite possibilité de dissipation hors de Londres, se



seroit plongée avec une toute autre ardeur dans les plaisirs plus séduisants de la capitale , si elle en eût eu le pouvoir. Elle me sembloit même moins excusable que sa rivale de Londres ; car la faute étoit égale entre elles , tandis que la tentation ne l'étoit pas ; et celle qui , dans une carrière bornée , étoit aussi dissipée que ses moyens le lui permettoient , seroit , je le crains , aussi dissipée qu'il lui seroit possible de l'être là où les tentations et les facilités de s'y livrer seroient multipliées.

J'avois vu accidentellement quelques jeunes personnes d'une condition plus relevée , parmi les filles de nos gentilshommes de campagne ; cette classe présente beaucoup de femmes estimables et même accomplies. Dans le cercle de celles que je connoissois , il en étoit d'une condition et d'une façon de penser irréprochables ; elles avoient entrevu le grand monde sans s'y être livrées ; elles avoient lu avec fruit , et avoient

bien rempli les devoirs de leur état. Mais la recommandation de mon père, de ne m'attacher à aucune femme avant d'avoir vu et consulté M. Stanley, m'empêchoit d'aspirer auprès d'elles à ce degré d'intimité qui m'auroit donné les moyens de connoître à fond leur caractère. Cette injonction qui, comme tous ses autres désirs, faisoit loi pour moi, me servoit de préservatif dans mes liaisons passagères avec le beau sexe, et, résolu d'éviter toute intimité qui auroit pu conduire à un attachement, je ne me permis pas d'en approcher de manière à éprouver de l'intérêt, ou à former un jugement définitif.

A mon arrivée à Londres, je fis visite à quelques amis de mon père, qui me reçurent avec bonté par égard pour sa mémoire, et leurs maisons ajoutèrent bientôt au cercle de mes connoissances. Je fus fâché de voir que deux ou trois hommes, dont j'avois remarqué l'assiduité au culte public en province, alloient

à Londres rarement à l'église le matin, et jamais l'après-midi. « En fait de religion, disoient-ils pour s'excuser, on doit un bon exemple à ses semblables, cela est d'une grande importance politique. La société est cimentée par les liens qu'elle impose aux classes inférieures.»

En province, il étoit, suivant eux, parfaitement convenable que leurs fermiers et leurs ouvriers eussent en eux un exemple à imiter; mais à Londres le cas étoit différent. Là où il y a un si grand nombre d'églises, personne ne sait si vous y allez ou non, et il n'y a nul mal là où il n'y a pas de scandale. Comme cette logique n'entroit pas dans la religion de mon père, elle ne me persuada pas. Il me souvient que M. Burke, parlant des Anglais qui ont tant d'humanité chez eux, et qui sont accusés d'en manquer dans l'Inde, dit que l'humanité de la Grande-Bretagne est une humanité de points et de parallèles. D'après cela, la religion des personnes en

question peut être taxée à aussi juste titre de cette *distinction géographique*.

Cette erreur vient , à ce qu'il me semble, de ce que la religion est trop considérée comme une institution de pure bienséance , de convention et de société, et non comme une institution fondée sur la condition de la nature humaine , comme un pacte de miséricorde pour réparer les maux produits par le péché ; cette erreur vient de ce qu'on ne sent pas assez que le christianisme se lie à l'intérêt individuel aussi-bien qu'à l'intérêt public , et que la religion est un objet *personnel* avant d'être un objet *d'exemple* ; qu'un être n'est pas , ou infailliblement sauvé , ou infailliblement condamné, comme appartenant à telle famille , à telle église ou à telle communauté ; mais parce qu'étant individuellement responsable , il faut qu'il ait un sentiment humble et profond de ses besoins , sans croire trouver d'asile dans la piété qui l'environne , et qui ne lui servira pas de

sauve-garde s'il ne la partage pas.

La première personne avec laquelle je renouvelai connoissance, étoit un homme d'une humeur douce, très-accueillant, et que j'avois vu parfois dans le nord de l'Angleterre. Comme je n'avois aucune raison de le croire foncièrement religieux dans la véritable acception du mot, ce n'étoit pas dans sa famille que je comptois chercher une femme. Cependant je désirois de connoître des personnes de différentes opinions, afin de pouvoir, dans un cercle plus étendu, apprendre à rectifier mon jugement en général, et afin de mieux parvenir à mon grand but. Rien à la vérité ne pourroit m'engager à faire choix d'une femme dont la disposition à la piété seroit pour moi tant soit peu douteuse; mais il ne m'étoit pas aisé d'arriver à une connoissance certaine des dispositions dont je désirerois pouvoir m'assurer.

Invité à dîner chez cette ancienne connoissance, j'y trouvai entre autres

convives deux jeunes demoiselles d'une jolie tournure ; c'étoient les filles du maître de la maison, qui étoit veuf depuis quelque temps. Je me plaçai entre elles dans l'intention d'examiner un peu leur façon de penser, pendant que le reste de la compagnie s'entretenoit de sujets indifférens. Ayant ci-devant entendu louer leur mère comme un modèle de perfection dans la conduite de son ménage, et surtout dans l'arrangement de sa table, je fus surpris de la trouver en aussi mauvais ordre, et de voir chaque chose annoncer un véritable manque de goût. Sans être épicurien, je ne pus m'empêcher de remarquer que plusieurs plats n'étoient pas de la saison, et qu'ils étoient mal choisis et mal accommodés.

En cherchant dans ma tête la solution de cette contradiction, je me souvins d'avoir lu tout récemment, dans un ouvrage périodique infiniment estimable, un fragment où l'on prétendoit que rien

ne tend plus à rendre les femmes inutiles et ineptes en ménage, que *l'étude des langues mortes*.

Frappé du rapprochement, j'en conclus aussitôt que mes deux voisines, non-seulement possédoient le latin en perfection; mais même, d'après le mauvais ordre de l'ensemble du repas, je me persuadai que le grec leur étoit également familier.

Mon appétit ainsi en souffrance, je me promis au moins le régal de l'esprit; et tout en regrettant en moi-même que la science fût ici le principal mets, je résolus de tirer de ce repas trop classique quelque dédommagement intellectuel. M'adressant donc subitement à la plus âgée de ces deux personnes, je lui demandai, sans préliminaire, si elle ne trouvoit pas Virgile le plus grand poète du monde?... Elle rougit, et sa rougeur me confirmant dans l'opinion que sa modestie étoit égale à son érudition, je répétai ma question d'une

manière un peu plus détaillée. Elle me regarda fixement, et me dit qu'elle n'avoit jamais ouï parler de la personne que je lui nommois; mais qu'elle avoit lu *les Larmes de la Sensibilité*, et *Rosa Mathilde*, et *la Sympathie des Ames*, et *les Souffrances de Werther*; *l'Étranger*, et *les Orphelins de Snowden*.

« Oui, monsieur, ajouta sa sœur cadette, qui ne s'élevoit pas à un si haut degré de littérature, et nous avons lu de plus *la Trahison punie*, *Jeannot et Jeannette*, *Jessamy*, et *l'Heureux Valet* et *l'Illustre Femme de chambre*. » Je rougis et les fixai à mon tour, et là cessa notre conversation par la difficulté de nous entendre. Je suis convaincu que l'ignorance où j'étois de leurs auteurs favoris me fit plus perdre dans leur estime qu'elles n'avoient perdu dans la mienne pour n'avoir jamais lu Virgile. Je me levai de table, très-persuadé qu'il est possible à une femme d'ignorer complètement *les choses les plus ordinaires*



*de la vie*, sans savoir un mot de latin, et qu'elle peut faire une mauvaise compagnie sans être pour cela bonne économiste.

J'ai lieu de croire que le pauvre père aperçut quelque mécompte sur ma physionomie : car, lorsque nous fûmes seuls dans le cours de la soirée, il me dit que ses regrets de la mort de sa femme étoient fortement aggravés par le souvenir de son mérite dans la conduite de son ménage ; j'appris ensuite que, quoique cette femme lui eût apporté une grande fortune, elle avoit eu une éducation très-ordinaire. Son père, gentilhomme campagnard mal élevé, qui ne connoissoit de vrais plaisirs que ceux de la table, n'avoit d'autre ambition pour sa fille que de la voir reconnue pour la meilleure ménagère du canton ; il se glorifioit de ses connoissances gastronomiques, auxquelles lui-même n'étoit pas étranger. Quant au vide de l'esprit de sa femme, il n'en avoit pas la plus légère

idée. L'argent et la bonne chère étoient les seules choses de la vie qui eussent à ses yeux une valeur réelle et intrinsèque : la valeur de tout le reste n'existoit , suivant lui , que dans l'imagination.

La pauvre femme , devenue mère et répandue dans le monde , sentit vivement tout ce qui manquoit à sa propre éducation. La crainte de tomber en Charybde la fit , suivant l'usage , tomber en Scylla. Sa première résolution , dès qu'elle se vit des filles , fut de leur faire apprendre *tout* sans exception. Tous les maîtres qui enseignent des arts frivoles furent exorbitamment payés , et comme aucun individu de la famille n'étoit en état de juger des progrès de ces jeunes personnes , ces progrès furent très-lents. Devant apprendre beaucoup , elles apprirent très-peu , même en choses inutiles , et quant aux choses nécessaires , elles n'en apprirent aucune. Avec la meilleure intention du monde , la mère ne s'apercevoit pas que l'éducation de ses filles

tendoit , pour le moins autant que celle qu'elle avoit reçue elle-même , quoique d'une manière différente et avec plus de recherche , à plaire aux sens seulement , et que la culture de l'esprit est à peu près aussi négligée dans la formation ordinaire d'une personne à talens que dans la formation d'un bon cuisinier.

## CHAPITRE III.

MON amour pour la conversation m'avoit fait goûter de bonne heure cette observation du docteur Johnson, « Qu'il n'y a pas sur la terre de plaisir comparable à celui du plein flux de la conversation à Londres. » Moi, dont l'esprit, depuis ma sortie du collège, n'avoit reçu, et cela rarement, que la rosée des petits ruisseaux et des foibles canaux d'instruction qui circulent dans une société de province, j'allois me trouver dans un courant abondant et rapide, fertilisant le terrain qu'il arrose, et produisant en abondance les fruits savoureux de l'argument, ainsi que les riantes fleurs de la rhétorique; je me promettois une suite non interrompue d'instruction et d'amusement; je me flattois que chaque repas ajouteroit à mon fonds d'idées, que

chaque débat résoudroit quelque difficulté, que chaque discussion développeroit quelque vérité, que chaque allusion seroit d'une pureté classique, que chaque phrase abonderoit en instruction, et que l'esprit brilleroit dans chaque période.

Dans cette douce attente, je fus diner chez sir John Belfield, en Cavendish-Square. Je regardai cinquante fois à ma montre; je croyois qu'il ne seroit jamais six heures; je n'avois garde de trahir mon éducation de province en m'y rendant de trop bonne heure, ce qui eût pu déranger mes amis, ni de faire parade du ton de la capitale en y allant assez tard pour faire gâter le diner. Sir John est un homme estimable, d'une tournure d'esprit élégante, et qui, pour les lumières et la rectitude morale, tenoit, après M. Stanley, le premier rang dans l'opinion de mon père. Comme je savois qu'il passoit pour rassembler à sa table des gens sensés, pleins de connoissances

et de goût, je ne m'y promettois pas une jouissance médiocre. « Ici au moins, me disois-je, en entendant annoncer successivement plusieurs hommes d'esprit, ici, au moins, les facultés de mon esprit auront de quoi s'exercer. J'emporterai de cette société de quoi rectifier mon jugement; j'y trouverai de quoi enrichir ma raison, et j'y recueillerai des aphorismes pour ma conduite journalière. »

Dans le début, il ne fut pas facile d'introduire d'autres sujets de conversation que ceux du jour, et il faut convenir que la rapidité des événemens leur donne autant d'intérêt que de nouveauté. J'eusse été très-content de voir ma politique de province rectifiée, et les préjugés que je pourrois y avoir contractés effacés ou adoucis, si la discussion eût pu avoir lieu sans être si fréquemment interrompue par le plus jeune des convives; celui-ci, par des commentaires successifs sur le mérite des divers plats, avoit soin d'in-

terrompre tout sujet intéressant, et, s'il est vrai que l'expérience seule puisse décider le jugement, le sien réclamoit le droit d'une décision péremptoire, non par sa confiance en une théorie trompeuse, mais en mangeant littéralement de chaque plat de la table.

Il donnoit ses observations avec le sérieux d'un philosophe allemand et la science d'un cuisinier français; si quelques-unes de ses opinions essuyoient contradiction, il citoit à l'appui de son jugement l'Almanach des Gourmands, qu'il nous assuroit être l'ouvrage le plus estimable qui eût paru en France depuis la révolution : il paroissoit considérer son auteur comme une autorité aussi éminente, en fait de cuisine, que Cooke ou Hale (\*) en jurisprudence, ou Quintilien en critique. Je dirai cependant, pour l'honneur de la compagnie, qu'il étoit le seul qui traitât ce beau sujet; le

---

(\*) Légistes célèbres en Angleterre.

reste des convives étant en général d'une espèce bien différente, et aussi étrangers à son auteur favori qu'il paroissoit l'être aux leurs.

La maîtresse de la maison étoit parfaitement aimable et du meilleur ton, et son dîner excellent; tout ce qui l'entouroit portoit l'empreinte de l'élégance et de la splendeur. Elle échappa, par conséquent, complètement au ridicule de passer pour érudite, mais non pas au soupçon d'avoir un très-bon goût. Il me tardoit de voir disparaître la nappe, et je jouissois vivement à l'avance du plaisir fructueux qui m'attendoit. A l'instant où les domestiques commencèrent à s'éloigner, nous nous mîmes tous en attitude de conversation, à l'exception pourtant du panégyriste de l'Almanach des Gourmands, qui, s'enveloppant dans le sentiment consolateur de la supériorité de son opinion, et, tant soit peu piqué de n'avoir trouvé ni soutien, ni contradiction, parut honorer d'une parfaite indifférence



tout autre sujet que celui où il avoit déployé tant d'éloquence avec si peu de fruit.

Le dernier porte-assiette avoit disparu, le dernier des domestiques s'étoit lentement retiré. J'écoutois avec toute l'attention possible un homme très-spirituel qui commençoit à nous donner des détails intéressans sur l'Égypte, où il avoit passé l'année précédente, et il en étoit justement aux catacombes, lorsque des portes à deux battans s'ouvrent avec grand fracas, et donnent passage à une demi-douzaine d'enfans, qui, à l'envi l'un de l'autre, se précipitent vers nous, chacun voulant être le premier ; l'irruption subite et violente de ces jolis barbares interrompit nécessairement la conversation. Où s'asseoir ? c'est ce qu'ils cherchoient des yeux en courant autour de la table. Enfin, la grande difficulté des cours et des cabinets, *le choix des places* une fois décidé, ces marionnettes s'arrangèrent parmi les

dames, qui ne manquèrent pas de se disputer, suivant l'usage, la possession de ces *petites merveilles*; l'une étoit dans le ravissement des joues roses d'une petite fille qu'elle tenoit sur ses genoux; l'autre se récrioit sur la beauté de la dentelle dont son fourreau étoit garni, bien sûre, disoit-elle, que la maman l'avoit donné parce qu'on avoit été fort sage (formant par-là, à l'instant même, dans l'esprit de l'enfant, une association *utile* et sans doute inséparable autant que durable, entre la sagesse et la dentelle); une troisième demandoit à grands cris qu'on regardât sa petite beauté. « Mais voyez, je vous prie! ses bracelets sont aussi bleus que ses yeux; a-t-on jamais vu un pareil accord? » — « Sûrement, lady Belfield, s'écrie une quatrième, il faut que vous ayez porté ces yeux chez le marchand, sans quoi il y auroit eu une nuance de différence. » Moi qui aime les enfans à la passion, je regardois ces petits

marmots avec complaisance, malgré le contre-temps de leur irruption.

Enfin, quand on les eut tous placés, je repris mes questions sur le séjour des momies ; mais la grande difficulté de savoir comment le fruit leur seroit distribué, éleva bientôt une clameur telle, qu'il devint impossible d'entendre l'historien de l'Égypte ; à la fin cependant, l'objet de ce grand débat étant terminé, je reprenois déjà la route des antiquités de Memphis, lorsque l'importante question de savoir qui auroit du vin rouge, et qui auroit du vin blanc, qui en auroit la moitié d'un verre, et qui en auroit un verre entier, remit tout de nouveau la confusion dans le camp. Sir John, évidemment inquiet, ordonna le silence. Pendant cet intervalle de paix, j'abandonnai les catacombes, et me réfugiai dans les pyramides ; mais je n'eus pas plus tôt proposé ma question sur le serpent qu'on assure être dans l'une d'elles, que le fils et l'héritier de la maison, joli petit

garçon de six ans, étendant le bras pour jeter à sa sœur une pomme à travers la table, comptant bien par-là renverser son verre, renversa malheureusement le sien, plein jusqu'au bord de vin de Porto, et tout son contenu vint s'étendre sur la draperie élégante d'une nymphe vêtue de blanc.

Tout devint alors détresse, désordre et confusion : les hommes sonnent pour avoir des serviettes, les femmes secourent la belle inondée, et chacun s'empresse à l'envi de recommander le spécifique le plus connu pour enlever les taches de vin rouge, et pour consoler l'affligée par des récits de malheurs semblables. Le pauvre petit coupable fut renvoyé, et toutes les difficultés et les malheurs sembloient enfin à leur terme. Mais il est impossible de réchauffer un intérêt si souvent refroidi. Le fil de la conversation avoit été si souvent rompu, que je désespérai de le voir renouer. Je renonçai tristement aux catacombes, aux pyra-

mides et au serpent, et je fus obligé de me contenter d'une petite causerie momentanée avec mon plus proche voisin, fâché et capot de ne glaner que quelques épis, là où j'avois compté sur une abondante récolte; et l'occasion dont je m'étois promis tant de fruit, tant de plaisir, ne me fournit que très-peu de l'un et de l'autre.

## CHAPITRE IV.

BIENTÔT après, invité par M. Ranby à sa maison de campagne à Hampsted ; j'y allai passer quelques jours.

Monsieur et madame Ranby étoient considérés comme des gens pieux ; mais, le mari étant parvenu subitement à une grande fortune par des spéculations de commerce, ils en avoient contracté un peu d'orgueil, et paroissoient trop disposés à attacher aux richesses une importance déplacée. En ne considérant que leur premier état, ce défaut m'auroit paru plus pardonnable ; mais je m'étois attendu à voir la religion suppléer chez eux au défaut de l'éducation. Par malheur leur religion consistoit presque exclusivement en un zèle exagéré pour quelques doctrines détachées ; et, quoique fort éloignés de toute immoralité dans leur

conduite pratique , ils sembloient se piquer, en conversation , de traiter la morale avec légèreté.

C'étoit là surtout le cas de mistriss Ranby, qui, dans le discours, paroissoit avoir essentiellement pour but de me convaincre de sa grande supériorité sur son mari en matières de controverse. Sa conversation, d'ailleurs très-correcte, ne tenoit nullement de la timidité; à certains égards elle étoit absolument l'opposé de ces pharisiens qui observoient scrupuleusement les règles communes. M. Ranby, au contraire, ne s'attachoit qu'à un très-petit nombre de points principaux, et rejetoit la nécessité de toutes les observations secondaires. Elle étoit fortement attachée à un ou deux prédicateurs, et monroit de la prévention contre tous les autres, ainsi que contre leur auditoire. Elle alloit même jusques à douter de la pureté de la foi de ceux de ses amis ou de ses connoissances qui ne bravoient pas de grands

obstacles pour suivre ses prédicateurs favoris.

La table de mistriss Ranby alloit en mérite au-delà de l'hospitalité, et ne suggéroit pas *le moindre soupçon de latin*. Un panégyriste de l'ignorance des femmes auroit pu y dîner en tout repos d'esprit, quant à l'intrusion et à l'étalage de la science. Elle avoit trois filles, jeunes personnes très-passables; je fus cependant fâché de voir que non-seulement elles étoient mises à la toute dernière mode; mais, de plus, qu'elles étoient vêtues d'une manière si transparente, si courte, si serrée, et l'exposition de leurs personnes tellement étudiée et avec un tel excès d'ajustemens, que je n'avois rien vu de plus fort dans les sociétés les plus marquantes en ce genre.

« Ne vous attendez pas à la perfection disoit mon excellente mère; mais recherchez l'harmonie en tout.» Mes parens ne s'étoient pas contentés de la simple re-



commandation de cette maxime ; ils l'avoient mise en évidence par leur conduite dans leur famille et dans le monde, leur manière de s'y comporter étant toujours dictée par une juste mesure. Peu inquiets de se faire un nom, ils étoient scrupuleusement attentifs à ne rien faire ni par imprudence, ni par négligence, ni par inconséquence, même dans les plus petites choses, qui pût attirer du blâme au nom chrétien. « L'usage, disoit ma mère, ne peut jamais changer la nature immuable de ce qui est bien en soi. La mode ne justifiera jamais une action blâmable en elle-même, et s'habiller indécemment, quand c'est la mode de le faire, n'offense pas moins la pudeur et la modestie que si la mode n'en existoit pas. Il convient qu'il y ait quelque part une ligne de démarcation. En fait de parure et de tenue extérieure, une mère chrétienne devrait décider de la convenance ; elle seroit déraisonnable de s'attendre à ce qu'une

jeune fille ait d'elle-même le courage de résister à la fois à la tentation d'être à la mode, et au penchant secret de la corruption humaine; et là où le conseil est sans effet, c'est à l'autorité à intervenir.»

Après dîner, la conversation prit une tournure religieuse. Le sujet n'étoit pas étranger à mistriss Ranby, qui s'énonçoit avec énergie sur plusieurs points sérieux; j'aurois cependant désiré de voir en elle un peu plus d'idées pratiques, avec un esprit moins porté à la censure. J'aperçus que dans la discussion elle tenoit le haut bout, et que M. Ranby se plaçoit au second rang. Sa douceur étoit-elle l'effet de la piété ou de la crainte? c'est ce dont je ne pus décider alors. Elle condamna hautement toute espèce de dissipation. C'est en quoi je fus parfaitement d'accord avec elle, quoiqu'en mettant dans mon opinion, je l'espère, moins de chaleur et moins d'aigreur contre ceux sur qui pouvoit porter

le reproche. Je crus pourtant remarquer que ses défauts provenoient principalement de son manque de jugement et d'un certain travers dans l'esprit. A plusieurs égards elle paroissoit avoir de bonnes intentions, malgré son langage dégradé par des expressions ignobles, et défiguré par son aigreur.

Je fus fâché de voir que ses filles ne prenoient aucune part à la conversation, et même qu'elles n'avoient pas l'air de savoir de quoi nous parlions. Je conviendrai, en même temps, que la tournure qu'avoit prise notre dialogue n'étoit pas faite pour en rendre le sujet intéressant pour elles. Ces jeunes personnes, après beaucoup de chuchotage et de signes d'intelligence, se levèrent et disparurent.

Dès qu'elles furent sorties : « Voilà, monsieur, me dit la mère, trois filles qui feront d'excellentes femmes; elles n'ont été de leur vie au bal ni à la comédie, et, quoique ce ne soit pas à moi à faire leur

éloge, je dois dire qu'elles sont aussi accomplies que le seroient des femmes de la cour. » J'approuvai de grand cœur la première partie de ce témoignage; quant à la seconde, je me contentai de m'incliner en silence.

Je pris ce moment pour lui demander quel genre d'instruction religieuse elle avoit donné à ses filles; mais j'eus beau faire cette question avec toute la circonspection et la déférence possibles, je vis qu'elle lui avoit déplu; elle me dit qu'elle n'avoit pas jugé nécessaire de se donner beaucoup de peine à cet égard. Il faut que toutes ces choses-là *viennent d'en-haut*. On ne devient pas chrétien par des efforts humains, mais par la grâce divine. Je lui observai qu'il me paroîtroit plus juste de dire, qu'on pouvoit plus probablement atteindre un aussi grand but, moyennant que la grâce divine vint au secours des efforts humains. « L'expérience n'est pas en votre faveur, répliqua-t-elle, car les enfans de parens reli-

gieux ne lesont pas toujours eux-mêmes. » Je convins que cela n'étoit que trop vrai. Je savois qu'elle avoit à citer deux ou trois de ses amis, qui, tout en montrant une grande ferveur pour leurs intérêts spirituels, avoient presque entièrement négligé de cultiver des idées religieuses dans le cœur de leurs enfans. Les filles surtout avoient eu la liberté de suivre leurs propres idées à cet égard, et de perdre leur temps de la manière la plus frivole, au milieu d'une société de leur choix. « Faites-vous donc mieux qu'autrui? » est une question fréquemment mise en avant par ceux qui sont coupables de cette espèce de négligence; mais si, faisant profession d'une véritable piété, vous n'allez pas au-delà de ceux qui n'en professent point du tout, vous faites moins qu'eux.

Je pris la liberté d'observer que, quoiqu'il n'y eût pas à la vérité de sainteté héréditaire, ni de vertu par substitution, néanmoins, le Tout-Puissant promettoit,

dans les Écritures , de bénir la génération du juste. Mais il n'avoit pas entendu par-là que l'esprit religieux pût se transmettre à volonté comme un immeuble ; car sa promesse étoit accompagnée de conditions et de commandemens. Celui d'inculquer de bonne heure, et d'inculquer sans cesse les grandes vérités de la religion, est formel et fréquent ; il est même appuyé par des détails. « Précepte sur précepte , sentence sur sentence, un peu ici et un peu là , dans tous les temps et dans toutes les saisons , cheminant au dehors, et tranquille dans nos demeures. » Je hasardai d'affirmer qu'il se trouveroit généralement que , lorsque les enfans de parens pieux tournoient à mal , cela venoit ou de quelque erreur , ou de quelque négligence , ou de quelque faute de la part des parens qui n'avoient pas pris le bon chemin. J'ajoutai que , suivant moi , sans déroger à sa souveraineté, le Tout-Puissant avoit pu lier certains effets à certaines causes , et que leur

adoption par obéissance à son commandement, avec confiance en sa bénédiction, sembloit présenter un de ces cas dans lesquels nous devons faire preuve de notre foi par notre obéissance.

Je m'aperçus que j'avois été trop loin; elle me dit, avec un peu de chaleur, qu'elle ne manquoit à aucun devoir envers ses filles, qu'elle leur donnoit un bon exemple, et qu'elle prioit Dieu chaque jour pour leur affermissement dans le bien. Je la louai hautement sur ces deux points; mais je risquai cette observation : « Que de prier pour nos enfans, sans leur donner les principes nécessaires, pourroit bien être aussi inefficace que le seroit leur instruction sans la prière; qu'il en seroit ainsi d'un laboureur qui, demandant du soleil par sa prière, s'attendroit à une récolte de blé dans un champ qu'il n'auroit pasensemencé. Dieu pourroit sans doute opérer ce miracle; mais il ne le fait pas, et sa volonté ayant prescrit les moyens, sa

toute-puissance n'est pas moins manifeste, quand il ordonne que certains effets soient produits par certaines causes, qu'elle le seroit par un acte immédiat. » Comme il étoit clair qu'elle ne vouloit pas se brouiller avec moi, elle se contenta de me dire froidement qu'elle s'apercevoit que j'étois *légiste*, et que je n'avois que des idées très-bornées sur les choses divines.

Pendant le thé, je m'aperçus que les jeunes dames ne prenoient pas plus d'intérêt à la conversation, qu'elles ne l'avoient fait pendant le dîner; contentes de chuchoter, de rire et de faire du filet, elles attendirent qu'on vînt les prier de se mettre au clavecin. Désespérant de faire connoissance avec elles en compagnie; je proposai un tour de jardin, et là je les trouvai aussi disposées à parler, que dénuées de choses à dire. Leur conversation étoit insipide et frivole, appuyant fortement sur de petites choses; leur entendement paroissoit être sans nuances;



elles se servoient des termes les plus forts pour les sujets les plus communs, et faisoient éclater de l'extase sur ce qui méritoit à peine de l'attention. Elles étoient ou ravies ou désolées sur des incidens qui n'étoient faits pour exciter aucune sensation, transportées pour des bagatelles, et indifférentes sur les choses importantes. Elles avoient, il est vrai, de la franchise et de la douceur; mais il étoit clair que, comme elles étoient trop communicatives pour pouvoir rien cacher, elles étoient, d'un autre côté, trop peu instruites pour soutenir une conversation. J'étois bien résolu à ne pas hasarder mon bonheur auprès d'une femme qui ne pourroit pas contribuer, *pour sa grande part*, aux récréations d'un hiver plus vieux passé à la campagne.

Le jour suivant, toutes les heures, depuis le déjeuner jusqu'au dîner, furent données à la harpe. J'eus la vanité de penser que ce sacrifice de leur temps pourroit bien être une espèce d'hommage

fait à mon goût déclaré pour la musique ; mais je vis dans la suite que toutes leurs matinées se passoient de la même manière, et le seul fruit de leur éducation qui fût dirigé vers un but marqué, étoit (après la prière du soir) le chant et l'accompagnement d'un hymne. C'étoit là le seul signe qu'elles donnassent d'une vie *intellectuelle*. Elles assistoient aux prières du matin, lorsqu'elles se trouvoient habillées au moment où la cloche sonnoit. Un jour où elles ne firent leur apparition que tard, elles en furent réprimandées par leur père. Mistriss Ranby prit la parole, et dit qu'elle seroit plus fâchée de leur manque d'exactitude, si M. Ranby ne s'opiniâtroit pas à lire une *prière imprimée* qui, à son avis, ne pouvoit faire grand bien à personne. Le pauvre homme (dont, par parenthèse, la disposition d'esprit étoit véritablement bonne) se défendit très à propos, en disant que, pour ce qui le regardoit, son cœur accompagnoit chaque parole de sa

Lecture ; et que, quant à sa famille, il pensoit qu'il lui étoit beaucoup plus avantageux d'entendre une excellente prière composée par un ecclésiastique judicieux, que d'écouter quelque rapsodie informe qu'il pourroit composer lui-même, lui dont l'éducation ne l'avoit pas mis à même de diriger les dévotions d'autrui. Jusque-là, je ne l'avois jamais entendu essayer de faire usage de son jugement, qui se trouva dans la suite être beaucoup meilleur que je ne l'avois cru. Sa femme observa assez sèchement que là où les dons et la grâce abondent, ils dispensent de la nécessité de s'instruire. Pour l'honneur de mon savoir-vivre, je dois dire que, dans tous les petits débats auxquels j'étois sans cesse provoqué par M. Ranby, je ne perdis jamais de vue l'exemple bien-séant du fils de Caton, qui, au moment de donner une opinion que son extrême jeunesse auroit pu faire paroître trop précocce, et par-là déplacée, la faisoit précéder de cette observation modeste :

*Remember what our father oft has taught us.*

Souvenez-vous de ce que notre père nous a souvent recommandé.

Sans citer le fils du sage d'Utique ; j'avois soin de mettre en avant l'autorité de mon père pour présenter des opinions qui , sans cette sanction , auroient pu paroître trop présomptueuses.

Pendant mon séjour à Hampstead , j'eus lieu de remarquer que le devoir du renoncement à soi-même ne faisoit pas partie du système religieux de mistriss Ranby ; elle imaginoit , je crois , que cela auroit trop senti *les œuvres*, et c'est aux *œuvres* qu'elle répugnoit évidemment. A l'entendre , l'activité étoit inutile , et les efforts peu nécessaires ; semblables en cela à la matière inanimée , nous n'avions autre chose à faire , suivant elle , que d'attendre tranquillement les dons de la lumière.

Je l'assurai que , quoique j'attendisse mon salut de la miséricorde de Dieu par l'intercession de son fils , autant qu'elle

pouvoit le faire elle-même, je croyois cependant que la grâce toute-puissante, loin d'interdire nos efforts et notre diligence, en étoit le principe. « Le salut, lui dis-je, n'est présenté nulle part dans l'Écriture comme destiné à être la portion du chrétien indolent (si tant est qu'on puisse allier deux termes aussi contradictoires); » j'ajoutai que j'avois été souvent frappé de ces déclarations positives :

L'acquisition du royaume des cieux demande de grands combats.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite....

Remplis de tout ton pouvoir la tâche qui t'est confiée. — Appliquez-vous à assurer votre vocation. — Achevez l'œuvre de votre salut.

C'est à ce travail continuel, à cette vigilance, à l'assiduité de ces efforts, que la couronne de vie est promise de la manière la plus expresse; et notre salut n'en est pas moins un don gratuit de Dieu,

parce qu'il a trouvé bon de ne l'accorder qu'à certaines conditions.

Plus j'avancois en argumens, plus je voyois ma réputation baisser, et cependant mistriss Ranby m'obligeoit à continuer la discussion. Je crois, dans le vrai, qu'elle étoit de bonne foi, mais mal instruite, gouvernée par des *sensations* et des *idées d'inspiration*, plus que par les préceptes clairs et exprès de l'Écriture Sainte. Ce n'étoit pas de sa part faute de lire l'Écriture; mais c'est qu'elle l'interprétoit à sa manière; c'est qu'elle fondeoit ses opinions sur des textes isolés; c'est qu'elle ne comparoit pas l'Écriture Sainte avec l'Écriture Sainte, si ce n'est dans ce qui pouvoit le mieux s'accorder avec ses propres idées. Elle s'attachoit avec une prédilection hors de mesure aux passages qui alloient à l'appui de ses préjugés, au lieu de se laisser conduire d'une manière uniforme par la teneur générale et par l'esprit du texte sacré. Elle respectoit bien plus la doctrine que les préceptes,

parce qu'elle ne considéroit pas suffisamment la foi comme principe agissant et coopérant. Elle ne concevoit pas davantage que les doctrines les plus sublimes comportent des conséquences profondément pratiques ; elle ne regardoit pas l'assujettissement de la langue , ni l'empire sur notre humeur , comme formant une partie essentielle du caractère d'un chrétien ; son zèle étoit ardent , parce que son humeur étoit ardente ; et sa charité étoit froide , parce que la charité est une vertu dont l'aliment est dispendieux. Parmi les perfections du caractère de notre Sauveur , elle ne regardoit pas sa douceur et son humilité comme un exemple dont l'influence dût s'étendre jusqu'à elle ; elle les regardoit , à la vérité , comme admirables , mais non comme imitables , distinction qu'elle étoit très-portée à faire dans toutes ses dissertations sur les vertus pratiques , ainsi que dans son interprétation de l'Écriture Sainte.

Un soir que mistriss Ranby déplo-  
roit vaguement et en termes d'usage  
sa propre corruption, M. Ranby lui  
dit : « Vous vous accusez trop forte-  
ment, ma chère ; il est vrai que vous  
avez des péchés.... » — « Et quels péchés  
ai-je donc, monsieur Ranby ? » dit-elle en  
se tournant vers lui, d'un mouvement qui  
fit tressaillir le pauvre homme.

« Mais, dit-il avec douceur, je n'ai  
pas eu l'intention de vous offenser ; j'en  
étois tellement éloigné, que, vous enten-  
dant vous condamner vous-même avec  
tant de sévérité, mon but étoit de vous  
rendre le courage, et de dire qu'à l'ex-  
ception de quelques défauts.... » — « Et  
quels défauts donc, je vous prie ? reprit-  
elle (ayant bien soin de continuer à par-  
ler, de crainte de lui voir saisir le mo-  
ment de les dire) ; je vous défie, monsieur  
Ranby, d'en citer un seul. » — « Mais, ma  
chère, quand vous vous accusez de tous,  
j'ai cru vous faire bonne composition  
d'en nommer seulement un ou deux, tels



que..... » Ici, craignant que les choses n'allassent trop loin, je trouvai à propos d'intervenir dans le dialogue ; et, pour y mettre un adoucissement favorable à mistriss Ranby, je dis qu'il me paroissoit que M. Ranby avoit voulu dire que, quoiqu'elle partageât la corruption générale... Ici, M. Ranby, m'interrompant avec un courage que je n'attendois pas de lui, dit : « La corruption générale, monsieur, doit être la source de la corruption individuelle. Je n'ai pas voulu dire que ma femme fût pire que d'autres femmes! » — « Pire! monsieur Ranby, pire!... » s'écria-t-elle. Ranby, pour la première fois de sa vie sans doute, se mettant peu en peine d'elle, continua : « Comme elle appuie toujours sur la corruption de toute l'espèce humaine, elle doit avouer qu'elle n'a pas tout-à-fait échappé à la contagion. Or, être pécheur en gros, et un saint en détail, c'est-à-dire, avoir tous les péchés, et n'avoir cependant point de défauts,

est une chose que je ne puis pas tout-à-fait comprendre. » Dès qu'il fut sorti ( ce qu'il fit pour prendre le moyen le plus sûr de conjurer l'orage ), elle l'excusa, disant : « C'est un homme qui a de bonnes intentions, mais qui agit d'après son peu de lumières. » Elle ajouta que les sensations religieuses lui étoient inconnues, et qu'il n'entendoit à peu près rien à ce qui s'appelle la nature de la conversion.

Mistriss Ranby, à ce qu'il me parut ; semble considérer le christianisme comme une sorte de franc-maçonnerie, et trouve, par conséquent, superflu de traiter des sujets sérieux avec tout autre que des initiés. S'ils ne lui rendent pas le signe, elle les laisse là comme des aveugles et des gens morts. Elle croit qu'elle ne peut se faire comprendre que par ceux qui ont l'habitude de certaines phrases particulières. Ceux auxquels elle est attachée, ont beau être réguliers dans leur conduite, dévots et pieux à la

fois en doctrine et dans la pratique ; s'ils ne savent pas saisir certaines suggestions mystiques ; s'il n'existe pas entre elle et eux une sympathie d'intelligence ; s'ils ne sont pas pleinement susceptibles *d'impressions* ; s'il n'ont pas le talent de répondre à des *communications mystérieuses* , elle les tient pour indignes de liaisons avec elle. La pierre de touche de leur mérite n'est pas tant à ses yeux la perfection morale , que leur propre éta-  
lage de leurs *sensations intérieures*.

Elle fait peu de cas d'un avancement progressif dans la piété, quoique dans le fait il ne soit pas moins opéré par la grâce divine , que ces conversions subites qu'elle croit si fréquentes. Elle ne peut se persuader que chaque pas fait dans la piété , que chaque degré d'avancement dans la vertu , que l'accroissement de l'intelligence, l'amélioration du cœur et la rectification de la volonté , soient autant l'ouvrage de Dieu , étant progressifs , que s'ils étoient sou-

dains. Le Tout-Puissant peut, il est vrai, suivant son bon plaisir, produire, comme il le fit jadis, ces effets instantanés; mais, comme ce n'est pas là la marche ordinaire de sa providence, il semble aussi vain qu'imprudent de s'attendre présomptueusement à ces interventions miraculeuses. De pareilles interventions seroient, il faut en convenir, plus satisfaisantes pour l'esprit d'enthousiasme, que les prières ardentes, les efforts continuels, et les progrès quelquefois à peine perceptibles d'un chrétien sage et non exalté.

Le chrétien de cette classe sait parfaitement que son cœur exige autant de surveillance vers la fin de sa carrière religieuse que dans son commencement; sa sérénité vient d'une espérance bien fondée; il ne s'attend pas à des extases jusques à ce que cette espérance soit convertie en réalité. Touché de reconnaissance, s'il sent croître dans son cœur l'amour de Dieu avec une augmentation

de soumission à sa volonté ( et cela sans se nourrir de visions, sans connoître d'autre révélation que celle qu'il a plu à Dieu de manifester par sa parole ), il se souvient, et ce souvenir fait sa consolation, que son Sauveur, dans sa touchante et encourageante invitation à ceux qui sont *travaillés et chargés*, leur a miséricordieusement promis le repos; mais que nulle part il n'a promis de l'extase.

## CHAPITRE V.

DE retour d'Hampstead, et réfléchissant sur la manière dont mistriss Ranby et ses filles dispoient de leur temps, « Est-ce donc là ce qu'on appelle être conséquent? me dis-je en moi-même », en comparant le vide de leur vie avec le sérieux de cette conversation, et la manière frivole dont la journée se passoit, avec la manière décente et dévote qui en marquoit le commencement et la fin. Je me rappelai que, dans l'origine imparfaite des rites sacrés, le feu du sacrifice du matin et de celui du soir ne s'éteignoit pas dans l'intervalle. Mistriss Ranby, qui se seroit crue à demi païenne si elle eût fait faire à ses filles un cours de belles-lettres, ou qu'elle leur eût fait remplir une heure de loisir par la lecture d'un livre utile sans être positivement un

livre de religion, ne se faisoit nul reproche sur la perte de leur temps, ni sur l'emploi frivole de leur journée. Quand elles étoient lasses de la harpe, la changer pour le piano-forte; copier quelques dessins médiocres; dorer un assortiment de pots à fleurs, et faire des gants blancs ou des voiles au filet, lui paroissoit pouvoir comprendre toute l'occupation nécessaire à ces êtres immortels, à ces chrétiennes, au nom desquelles il avoit été solennellement promis qu'elles combattoient courageusement sous la bannière de Jésus-Christ.

Sur un examen plus approfondi, je sentis que le blâme étoit dû plutôt à leur éducation qu'à leur disposition naturelle; je les trouvai indulgentes et charitables. Seulement, leurs charités étoient mesquines, accidentelles, et sans aucun plan suivi; elles ignoroient l'état, la conduite ou les besoins des pauvres de leur voisinage; et on ne leur avoit jamais enseigné que l'instruction des enfans et des igno-

rans fait partie du devoir des riches envers eux.

Un jour que je hasardai d'en insinuer quelque chose à mistriss Ranby, elle répondit sèchement, qu'il y avoit plusieurs manières de faire du bien aux pauvres, sans exposer ses filles au risque de gagner des maladies, et à la certitude de rapporter de la malpropreté par des visites de ce genre. Elle n'étoit jamais en arrière de contributions, disoit-elle, lorsqu'elle étoit *parfaitement sûre* que l'objet le méritoit. Or, comme je la soupçonnois d'exagérer sa charité à ses propres yeux, je ne pus me défendre de lui observer que je ne trouvois pas qu'il fût besoin d'un assemblage de toutes les vertus, pour donner à un pauvre malheureux malade le droit de dîner; et, sans oser lui citer une autorité aussi superficielle que celle de Hamlet, je me dis à moi-même :

*Give every man his due, and who shall scape  
whipping?*



Si chacun de nous avoit ce qu'il mérite , quel est l'homme qui échapperoit au châtement ?

Oh ! si Dieu en agissoit aussi rigoureusement avec nous , s'il attendoit , pour verser sur nous ses bienfaits accoutumés , que nous fussions assez vertueux pour les mériter , qui de nous auroit des vêtements ? qui de nous auroit la nourriture ? qui de nous auroit un toit pour s'abriter ?

Ce n'étoit pas qu'elle ne donnât rien ; mais elle répugnoit extrêmement à assister tous autres que ceux de sa secte. Quoique son rédempteur ait donné sa vie pour tous les peuples et toutes les nations , elle ne veut donner son argent qu'au très-petit nombre d'une classe très-bornée. Pour avoir droit à ses bienfaits , ce n'est pas assez d'avoir de la religion , il faut avoir une religion à sa mode.

Ces jeunes personnes n'avoient pas été instruites à préparer , par un arrangement méthodique , de quoi fournir à

leurs charités, ou de quoi faire face aux calamités accidentelles, pour lesquelles la bourse des riches devrait toujours être en fonds; et, comme elles dépensent beaucoup pour leur entretien personnel, il leur arrivoit souvent de n'avoir pas six sous à donner dans un cas urgent. C'est ce qui doit arriver fréquemment là où il n'y a pas un fonds approprié aux actes de charité, fonds qui devrait toujours faire partie de l'arrangement général de nos dépenses, de manière à rendre la pratique d'une œuvre de bienfaisance indépendante de l'état actuel de notre bourse. S'il arrivoit que ces jeunes dames n'eussent pas besoin de quelque nouveau colifichet, elles donnoient libéralement, mais toujours sans juger par elles-mêmes de l'exigence du cas; s'il y avoit, par contre, concurrence entre les besoins d'une famille malade et un nouvel ornement de toilette, l'ornement l'emportoit. Cela ne seroit pas arrivé si elles avoient eu l'habitude de

visiter elles-mêmes les réduits de la misère et de la douleur. Leurs jeunes et flexibles cœurs eussent été touchés à l'aspect des maux dont l'impression, ne les atteignant que de loin, arrivoit à elles affoiblie au milieu des douceurs et des commodités d'une vie toute de luxe. « Nous ferons ce que nous pourrons. Il faut espérer que le cas n'est pas aussi tragique qu'on nous le représente : » c'est ainsi qu'elles parloient, essayant, comme cela se pratique, de tranquilliser leurs consciences par leurs regrets, et finissant par se persuader que leur sympathie pour les souffrances d'autrui expioit le refus de leur secours.

Je vis avec chagrin, pendant le cours de ma visite, combien peu l'esprit chrétien sembloit être considéré comme faisant partie de la religion chrétienne; c'est ce qu'il étoit facile d'apercevoir chaque jour dans tout ce qui pouvoit émouvoir cette grande théologienne. Une opinion contrariée, la louange d'une

personne différant d'elle en fait d'opinions religieuses, la plus légère opposition à sa volonté, l'arrivée à contre-temps de quelque personne inattendue, et jusqu'à quelque léger défaut dans l'assaisonnement de l'un des plats de la table, non-seulement de pareilles bagatelles lui donnoient de l'humeur, mais cette humeur se manifestoit avec une violence qu'elle ne regardoit pas comme un défaut. Elle n'avoit pas non plus l'air de croire qu'il fût besoin d'avoir recours à la religion, si ce n'est dans les grandes occasions. Elle oublioit que les grandes occasions ne se présentent que rarement dans la vie, et que le vrai chrétien doit garder soigneusement les petits défilés par lesquels l'ennemi s'introduit sans cesse.

Je remarquai dans mistriss Ranby une inconséquence frappante : tandis qu'elle prétendoit s'être entièrement séparée du monde, parce qu'elle et ses filles avoient cessé de fréquenter les

lieux publics , elles ne refusoient pas de se dédommager de cette abstinence , en donnant leur temps outre mesure aux amusemens qui forment une partie si essentielle de ceux du grand monde. Le temps racheté sur ce qui est *mal* est de peu de valeur , à moins qu'on ne l'applique à ce qui est *bien* ; et ce n'est pas assez de faire de la doctrine de l'Évangile le sujet de nos discours , si nous n'en faisons pas en même temps le principe de notre conduite.

L'un des défauts les plus évidens qui m'aient frappé , tant dans cette famille que dans quelques autres , où je fus ensuite introduit , c'est le manque de sociabilité dans les filles de la maison ; elles ne paroissent pas former partie de l'ensemble de la famille ; mais elles en faisoient à elles seules comme une branche séparée. Il sembleroit naturel que , lorsque des parens et des amis choisis se rassemblent , leurs filles contribuassent pour leur part à animer ce cercle domestique.

On les trouvoit bien toujours prêtes à chanter et à jouer de leurs instrumens ; mais , ne se donnant pas la peine de se mêler de la conversation , elles paroisoient faire société à part. J'observai de plus que , chez quelques femmes qui sembloient réunir de bonnes qualités , l'amalgame en étoit si mal fait , qu'il n'en résultoit pas l'ensemble d'une compagnie attrayante ni même engageante. Trois des grands attraits qui , suivant moi , décident chez un homme le choix d'une femme , sont qu'elle soit capable de bien diriger sa famille , qu'elle puisse être l'institutrice de ses enfans , et , pour lui-même , une compagne. Or , peut-on dire avec vérité que les usages domestiques modernes soient , en général , favorables à la réunion de ces trois points essentiels ? et cependant duquel des trois un homme de bon sens et bien pensant consentiroit-il à se passer ?

## CHAPITRE VI.

**J**E revins à Londres au bout de quelques jours. Aux yeux d'un observateur étranger, une journée de Londres présente, dans toutes les formes dont la vie humaine est susceptible, la plus grande variété. Quand vous observez les physionomies soucieuses du matin, l'avidité générale à lire les papiers du jour, les questions empressées des nouvellistes; lorsque vous entendez les détails affligeans des pertes de l'armée de terre et des périls de mer, de taxes triplées, de dangers multipliés, du commerce à l'agonie, de la guerre prolongée, de menaces d'invasion, de la ruine qui s'avance; votre esprit saisit et communique la terreur, et vous vous sentez tomber vous-même avec l'état qui s'écroule.

Mais lorsque, dans le courant de cette même journée, vous rencontrez ces pro-

phètes de malheur, non pas à un dîner ordinaire, mais à une *hécatombe*, à une fête brillante, à un spectacle splendide; lorsque vous entendez les discours frivoles, que vous voyez la dissipation, que vous contemplez les jouissances sans frein, et que vous observez le jeu ruineux qui s'étale, vous seriez tenté de vous écrier : Soupé-je aux antipodes du pays où j'ai déjeuné? A coup sûr ce pays-ci est un pays composé d'hommes différens, de différens caractères, et d'élémens contradictoires. Ce lieu-ci, au moins, est un lieu où on ne connoît ni craintes, ni dangers, ni besoin, ni misère, ni guerre.

Si vous observiez les souscriptions surabondantes qui se remplissent, les sociétés multipliées qui se forment, les comités que l'on nomme, les agens qu'on emploie, les protecteurs royaux dont on s'assure, les présidens distingués qu'on installe, les bâtimens semblables à des palais qui se multiplient dans la capitale;



et le tout pour soulager, pour guérir, et même pour prévenir tous les maux qui peuvent assaillir l'indigent ou que le riche peut concevoir, pour éloigner non-seulement le besoin mais l'ignorance, pour supprimer non-seulement la misère mais le vice; ne vous écrieriez-vous pas avec Hamlet :

*What piece of worck is man ! How noble in faculties ! in action how like an angel ! in compassion how like a God !*

Si vous embrassiez l'orbe excentrique de l'esprit humain; si vous compariez toutes les contradictions en lutte entre les principes et les passions; les combats entre la théorie et la pratique, entre la volonté et l'exécution; les victoires du mauvais penchant sur le penchant à bien faire; si vous placiez en opposition la sublime vertu avec le vice désordonné, la générosité exaltée avec le vil intérêt personnel, la sage munificence avec la

folle prodigalité; en un mot, l'extrême de tout ce qui est grand avec l'excès de tout ce qui est abject; ne vous écrieriez-vous pas, dans le véritable esprit de Pascal : « O grandeur et petitesse , excellence et corruption, majesté et bassesse de l'homme ! »

Si vous assistiez aux débats de nos grandes assemblées délibératives; si vous entendiez l'éloquence persuasive combattre le sain argument; si vous entendiez la sagesse et le génie, l'esprit public et le désintéressement; Curtius se dévouant pour son pays, et le mépris de Régulus pour sa propre vie; si vous entendiez, dis-je, tout cela, exprimé avec toute la logique que la raison peut suggérer, et embelli de toute la rhétorique que l'imagination peut fournir, ne vous écrieriez-vous pas, dans un excès de ravissement : « Ceci est au-dessus de l'ancienne Grèce, ceci surpasse la renommée de Rome ? » Mais, si vous aperceviez l'amère personnalité, le préjugé incurra-

ble, la repartie mordante, le soupçon indirect, le sourire *récriminateur*, l'active animosité; si vous voyiez les intérêts de l'empire négligés, la grande affaire du monde civilisé en suspens, tandis que deux gladiateurs intellectuels luttent ensemble pour faire preuve de leur force respective en cherchant à se terrasser; ne déploreriez-vous pas la petitesse des grands, les infirmités des âmes honnêtes, et les foiblesses des sages? et, planant au-dessus de Hamlet et de Pascal, ne diriez-vous pas avec le roi psalmiste : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui? et le fils de l'homme pour que tu le protèges? »

Mais, pour descendre aux objets qui me touchent, dans le nombre de mes connoissances, je fréquentois tour à tour deux familles dont les filles étoient extrêmement aimables, et douées d'une beauté plus qu'ordinaire, ainsi que de bon sens et de manières engageantes; mais je laissai refroidir ces liaisons, après

avoir vu, dans l'une et l'autre de ces familles, des usages qui, quoique différens, ne me rebutoient pas moins.

Dans celle dont les filles étoient riches, on les voyoit rechercher l'admiration des jeunes gens, et les encourager à la confiance par les attentions les plus flatteuses et les honnêtetés les plus séduisantes; cet objet une fois accompli, et lorsque leurs admirateurs se croyoient en mesure de faire des propositions de mariage, elles y répondoient par des éclats de rire; elles ne comprenoient, disoient-elles, absolument rien à la proposition, et protestoient qu'elles n'avoient entendu leur témoigner qu'une politesse ordinaire; les glaçant ensuite par des airs de réserve, elles alloient essayer le même manége sur d'autres.

Je cessai bien vite de fréquenter l'autre famille où j'étois arrivé à une agréable intimité, parce que je fus révolté par la manière gracieuse et engageante dont ces dames recevoient plusieurs libertins

publiquement affichés comme tels, jeunes gens de belle figure, d'un bon air, à la mode, et dont le nom avait fait du bruit dans les papiers-nouvelles, ainsi que dans les cours de justice. Cette déshonorante célébrité paroissoit ainsi leur valoir des égards au lieu de les en exclure; tandis que les mêmes femmes évitoient avec une espèce d'horreur les victimes de ces libertins; elles recevoient leurs plausibles séducteurs non-seulement avec empressement, mais elles sembloient rivaliser entre elles d'attentions envers eux. Il seroit difficile à des femmes de distinction de faire un usage plus pernicieux de leur influence dans la société, et c'est un privilège dont elles seront un jour particulièrement comptables. La chasteté personnelle semble à peine mériter le nom de vertu, dans celles qui protègent des individus notoirement vicieux; tandis que leur mépris pour eux serviroit au moins à les avilir, s'il ne pouvoit les réformer.

Une connoissance plus approfondie de sir John et de lady Belfield me fit voir en eux des personnes très-estimables. Ils étoient francs, généreux, sincères. Les erreurs de la société dans laquelle ils vivoient ne leur échappoient point ; mais ils n'avoient pas le courage de s'affranchir de ses liens. A la vérité , ils partageoient peu ses amusemens , non pas tant parce qu'ils en soupçonnoient le mauvais effet, que parce qu'ils en étoient las, et qu'ils avoient en eux-mêmes des ressources préférables.

Il est véritablement surprenant que si peu de personnes (quand ce ne seroit que par l'impulsion du bon sens et du bon goût, sans compter l'influence des considérations religieuses) n'aperçoivent pas, quand le premier feu est amorti , la futilité de ce qu'on appelle plaisir, et qu'elles ne s'y refusent pas comme un homme se refuse à des jouets d'enfans. Mais c'est que la société produit peu de personnes qui, semblables à l'ex-courtisan du roi

David, allèguent leurs quatre-vingts ans comme la raison qui fait qu'ils ne prennent plus de plaisir à la voix des hommes et des femmes qui chantent.

Quoi qu'il en soit, sir John et lady Belfield voyoient une société nombreuse, et il n'est pas facile d'entretenir des liaisons dans le monde sans retenir quelque chose de son esprit : leurs idées morales étoient fort supérieures à celles des personnes de leur société; mais, quand la conversation conduisoit à présenter comme pierre de touche la morale de l'Évangile, ils prenoient un certain air de réserve, et pensoient *qu'il est des choses qu'on peut porter trop loin*. Il n'y avoit rien dans leur conduite ordinaire qui pût leur faire souhaiter que la religion *chrétienne* ne fût pas la véritable religion. Ils en admettoient la doctrine, et vivoient dans un certain espoir vague de l'accomplissement de ses promesses; il leur suffisoit de la doctrine de l'Écriture Sainte en général; et tout en res-

pectant ses imposantes vérités en masse; ils les recevoient de *confiance* plutôt que de tâcher de les comprendre ou de se pénétrer de leur esprit. Il n'en est pas moins vrai que, parmi ceux qui professent hautement le christianisme, il en est beaucoup qui auroient rougi de voir avec quel soin sir John et lady Belfield, malgré leur relâchement, pratiquoient nombre de devoirs chrétiens; combien ils étoient bons et patients; comme ils regardoient d'un œil indulgent les actions d'autrui; combien ils étoient charitables envers les indigens, exacts sur la vérité, et scrupuleux sur la réputation de leur prochain.

Sir John avoit reçu de bonne heure des impressions fâcheuses par ses liaisons avec des gens du monde, des beaux-esprits, des politiques et des philosophes; et, quoiqu'il eût échappé à la contagion des faux principes, cette circonstance avoit retardé en lui le progrès des principes opposés. Ceux qui sont répandus



dans le grand monde et se trouvent éloignés de toute société religieuse, commencent, au bout d'un certain temps, à se demander si leurs propres opinions religieuses ne seroient pas en défaut, ou tout au moins trop rigides, quand ils les voient en opposition directe avec les opinions de ceux dont ils ont pris l'habitude de respecter le jugement sur d'autres points. Sir John vit de plus que, dans la société dont il étoit entouré, la réputation d'homme religieux diminueoit beaucoup celle d'homme à talens, et personne ne se soucie de voir sa capacité mise en doute par ceux dont il ambitionne la bonne opinion. Cette crainte ne l'engage pas, à la vérité, à renoncer à ses principes; mais elle les porte à les dissimuler. Or la piété qu'on s'efforce de couvrir d'un voile, la piété que rien ne fortifie et que tout contrarie, est bientôt sur son déclin.

Son union avec une femme aimable, dont les vertus et les agrémens l'atta-

choient à son intérieur, lui fit rompre les plus dangereuses de ses premières liaisons. Cette union avoit à la fois amélioré son état et augmenté son bonheur. Silady Belfield avoit un défaut, c'étoit un excès de bonté et d'ingénuité; sa bonté l'avoit conduite à avoir trop d'indulgence envers ses enfans; et son ingénuité, à voir sous un point de vue trop favorable les fautes de ses amis. Elle étoit, en tout, l'opposé de mistriss Ranby. Tandis que celle-ci croyoit à peine au salut d'un seul, lady Belfield se plaisoit à croire qu'il n'y avoit que peu de pécheurs en danger. Cette opinion n'étoit pas chez elle un palliatif adopté pour tranquilliser sa conscience sur le chapitre de ses propres péchés; mais elle provenoit d'une extrême douceur naturelle, et de ce que son esprit n'étoit ni suffisamment éclairé, ni guidé par la vérité des Écritures. Elle étoit modeste, et susceptible d'instruction; mais, comme elle ne pouvoit manquer de s'apercevoir qu'elle avoit plus de

religion que la plupart de ses connoissances, elle prenoit plaisir à voir combien ses principes étoient au-dessus des leurs, au lieu de sentir avec humilité combien ils étoient au-dessous de ce qu'exige l'Évangile.

Sa grande erreur consistoit à n'avoir pas une véritable connoissance de la corruption humaine ; elle déplorait souvent les foiblesses et les vices des individus : mais elle regardoit le vice comme un mal passager , et non comme un mal radical ; elle le regardoit comme l'effet de l'inadvertance et des tentations imprévues ; elle faisoit une judicieuse distinction entre les fautes de quelques-uns de ses enfans ; mais, en se livrant à la satisfaction d'apercevoir dans les autres des dispositions plus heureuses ; elle ne se doutoit pas qu'ils eussent tous apporté en naissant une inclination naturelle au mal, et il lui paroissoit cruel de croire que ces innocentes et jolies petites créatures eussent des dispositions au mal

assez fortes pour que l'éducation ne les corrigeât pas complètement. Comme elle étoit en tout le contraste absolu de mistriss Ranby, et que celle-ci croyoit que l'éducation ne pouvoit rien, lady Belfield pensoit qu'elle pouvoit tout; qu'il n'y avoit point de bonne disposition qu'elle ne pût amener à perfection, et point de principe de corruption qu'elle ne pût complètement déraciner. Elle n'avoit que peu de foi aux effets d'une plus haute influence, tandis que mistriss Ranby se reposoit déraisonnablement sur une intervention miraculeuse.

Quant à ses enfans, lady Belfield étoit portée par sa tendresse pour eux à une indulgence extrême. Elle n'encourageoit pas le vice en eux, mais elle ne réprimoit pas assez ses germes naissans. Elle blâmoit la faute proprement dite, mais elle ne songeoit pas à inculquer le principe qui auroit pu extirper le mal d'où provenoit cette faute; de sorte que l'er-

reur , n'étant qu'à moitié corrigée , renaissoit continuellement.

Comme mistriss Ranby , ainsi que je l'ai observé , citoit rarement d'autre écrivain sacré que saint Paul , je remarquai que lady Belfield admiroit par-dessus tout exclusivement l'Ecclésiaste , les Proverbes et les livres historiques de la Bible. Quant aux Épîtres , celle de saint Jacques avoit sa prédilection ; et , pour les autres , elle les regardoit comme ayant essentiellement , si ce n'est même entièrement ; rapport à l'état des Juifs et des païens , et comme adressées aux convertis d'entre eux.

Si elle respectoit la partie du dogme plus qu'elle n'avoit le désir de l'étudier , c'est qu'elle partageoit l'erreur si commune de ceux qui croient que ce dogme est purement spéculatif , sans en sentir la profonde importance en pratique ; mais , quoique ces deux femmes fussent diamétralement en opposition sur certains points , elles avoient fréquemment

raison l'une et l'autre dans ce qu'elles adoptoient, et toutes deux aussi n'avoient tort que dans ce qu'elles rejetoient; chacune d'elles combattoit pour une moitié seulement de ce qui, détaché de l'autre moitié, ne conduira pas au salut; mais de ce qui, dans son ensemble, constitue le caractère complet du chrétien.

Lady Belfield, qui étoit, si je puis m'expliquer ainsi, charitable par tempérament, croyoit presque qu'on pouvoit gagner le ciel par des charités. Elle dérangeoit l'ordre de l'édifice précieux des bonnes œuvres en les adoptant pour base; et, tandis que mistriss Ranby n'auroit peut-être pas trop blâmé Moïse pour avoir cassé les tables de la loi, pourvu qu'il n'en eût brisé que la seconde, lady Belfield eût, au contraire, voulu conserver la seconde, comme la plus importante des deux.

Lady Belfield a moins de vanité qu'aucune femme que j'aie connue parmi celles qui ne sont pas gouvernées par

un principe très-strict de religion. Sa modestie ne rechercha jamais l'admiration du monde; mais sa timidité en craignoit trop la censure. Elle ne se seroit pas permis de mal faire pour se faire applaudir; mais elle s'abstenoit de quelques bonnes actions par la crainte du blâme.

## CHAPITRE VII.

LA maison de sir John Belfield étoit devenue pour moi une demeure pleine d'agrément. Il sortoit peu le soir, non plus que lady Belfield. Heureux l'un par l'autre, heureux dans leurs enfans, ils aimoient et cultivoient la société de gens sensés, et voyoient le monde bruyant le moins possible. Malgré cela, comme on les savoit ordinairement chez eux, ils étoient sujets aux incursions de certains ennemis connus sous le nom de *belles dames*, qui, craignant toujours d'arriver trop tôt à leurs assemblées du soir, guettent sans cesse les moyens de se débarrasser des heures intermédiaires de ce pesant fardeau, *le temps*, matière brute rarement mise en œuvre chez elles, et qu'elles sont par conséquent toujours très-pressées de troquer contre



celui de leurs connoissances sédentaires.

Mais, comme celles-ci ne sont pas désœuvrées, l'échange n'est pas égal, et, pour me servir de l'expression spirituelle d'un grand homme d'état, « *la réciprocité est toute d'un côté,* » et le troc est aussi désavantageux pour la partie casanière, qu'il l'est pour un pauvre nègre de recevoir des grains et des morceaux de verre en échange de son ivoire et de sa poudre d'or.

Ces incursions nocturnes, quoique assez souvent incommodes pour mes amis, m'étoient d'un grand secours, parce qu'elles me fournissoient les occasions de prendre une plus juste idée du beau monde que je n'aurois pu le faire sans me répandre au dehors ; chose où je trouvois pour moi plus à perdre qu'à gagner. C'étoit apprendre chez soi la langue du pays ennemi.

## CHAPITRE VIII.

RASSEMBLÉS un soir en petit cercle dans la bibliothèque , causant de littérature , et lady Belfield à son métier , un domestique annonça mistriss Fentham , et nous vîmes paroître une femme de très-bon air , d'un certain âge , mise un peu trop en jeune personne , et presque belle. Au lieu de se jeter , suivant l'usage , dans le jargon à la mode , elle se mêla poliment au sujet dans lequel elle nous trouva engagées , envia à lady Belfield son bonheur tranquille (bonheur dont , par parenthèse , il ne tenoit qu'à elle de jouir également chez elle) , et se déclara admiratrice passionnée de la poésie. Elle auroit probablement déclaré un goût tout aussi décidé pour la métaphysique , la géométrie , la tactique militaire , ou la langue arabe , si elle nous eût trouvés occupés de l'une ou de l'autre.

De la poésie à la peinture , la transition étoit facile et naturelle. Mistriss Fentham possédoit tout le style d'un connoisseur, et me demanda si j'aimois les tableaux. Je l'assurai fort , et avec vérité, que j'en faisois mes délices. Elle me dit là-dessus poliment que M. Fentham avoit chez lui un choix très-passable des meilleurs maîtres , et particulièrement un Titien , qu'elle se feroit un plaisir et un honneur de me montrer le lendemain matin. J'acceptai l'offre. Elle me fixa l'heure , et , bientôt après, regardant à sa montre , dit : « Je me vois à regret obligée de quitter une société si intéressante et si bien choisie , pour me rendre à une invitation qui m'est infiniment moins agréable. »

Quand elle fut loin , je parlai avec reconnaissance de sa politesse et du plaisir que je me promettois de l'examen de ses tableaux. « Elle a bien plutôt envie que vous voyez ses originaux , dit lady Bel-

field en souriant. Son obligeance n'est pas tout-à-fait désintéressée. . . . Prenez garde à votre cœur ! » Sir John dit d'un air assez sérieux : « Quand je me permets la moindre expression défavorable à ceux que je reçois chez moi , c'est à contre-cœur ; mais je me crois obligé de vous prévenir, comme fils de mon digne ami , que cette vigilante matrone est à la piste de tous les jeunes gens riches. Ce n'est pas la première fois que son Titien a servi d'amorce pour attirer chez elle une nouvelle connoissance. Cette amorce est même si usée, que, si ce n'étoit pas ici votre première apparition, elle eût à peine osé la risquer. Si par hasard vous n'eussiez pas été amateur de tableaux, elle vous eût offert un livre. Le retour du livre amène nécessairement la visite du lecteur ; mais jusqu'ici toutes ses combinaisons ont échoué ; semblables à la jeune plaintive dont parle Shakespeare, ses filles restent dans la béatitude

du célibat. Ce n'est pas qu'elles passent, comme elle, des nuits vaporeuses,

*Chanting cold hymns, to the pale lifeless moon;*

mais c'est avec des ariettes bien plus animées, et à des auditeurs bien plus vifs, qu'elles se font entendre. » Je fus exact à l'invitation, garanti de tout danger par cet avis amical, et par une égide encore plus sûre, *la recommandation de mon père, de ne m'embarquer dans aucun engagement, que je n'eusse fait ma visite à M. Stanley*; recommandation qui, par l'effet de ma vénération pour sa mémoire, équivaloit pour moi à une défense absolue.

Je vis et j'admirai les tableaux; les tableaux amenèrent l'invitation pour dîner. Je trouvai mistriss Fentham, dans la conversation, une femme sensée, exacte et habile. Ses filles étoient d'une jolie figure, fort instruites dans les usages du monde, bien élevées, et en apparence d'un bon naturel. M. Fentham étoit

homme d'affaires, et homme du monde. Au moyen d'un emploi public, il jouissoit d'un grand revenu, sur lequel les dépenses de sa famille ne lui permettoient pas d'économiser. Il n'avoit que peu ou point de patrimoine. Son emploi absorbant presque tout son temps, il se mêloit peu de ses affaires domestiques. Un ton d'élégance approchant de la magnificence régnoit dans toute sa maison; et d'abord je n'aperçus que très-peu de choses qui pussent donner l'éveil sur le caractère artificiel de la maîtresse du logis. La première lucur qui m'éclaira, fut l'expression fréquente de mistriss Fentham : « Que dira le monde? Qu'est-ce qu'on en pensera? Quel air ceci aura-t-il? Cela sera-t-il d'un bon effet? Le monde est d'opinion. Ceci ne sera-t-il pas blâmé? » Au bout de quelque temps, je m'aperçus que l'approbation des hommes étoit le but de toutes ses paroles, et que *se faire un nom*, étoit le grand objet de ses actions. *L'opinion* étoit l'idole à laquelle

elle sacrifioit. La décence extérieure formoit la règle de ses devoirs, et la louange en étoit la récompense. Elle pesoit toutes ses actions à la balance humaine. Elle n'avoit pas de principes de conduite plus élevés; elle s'assujettissoit aux pratiques de la religion, parce qu'elle voyoit que, poussées jusqu'à un certain point, elles obtenoient l'approbation publique plutôt que le blâme. Pendant que son mari régloit ses comptes le dimanche matin, elle menoit régulièrement ses filles à l'église, à moins d'un mal de tête à la suite de l'opéra du samedi; et tout aussi régulièrement, elle alloit, après l'église, se produire avec elles dans Hyde-Park. Ayant fait connoître que le dimanche étoit le jour de loisir de M. Fentham, elle avoit soin, par égard pour lui, d'avoir un grand dîner ce jour là; et, donnant sa piété pour excuse, de ce que le soir du dimanche se passoit chez elle sans parties de jeu, elle ne se faisoit pas scrupule d'aller jouer chez ses amis en

petit comité, sous la sage condition qu'il n'y eût pas plus de trois tables de jeu. C'étoit, à son gré, le nombre des tables qui décidoit du mal ou du bien, de la décence ou de l'inconvenance, de l'insignifiance ou du sérieux de la chose.

Elle étoit, en général, excessivement rigide sur le chapitre des femmes perdues de réputation ; mais elle ne se faisoit pas scrupule d'en fréquenter quelques-unes des plus diffamées, pourvu qu'elles fussent d'un haut rang, ou qu'elles fussent de *certaine société*. Dans ce cas-là, son excuse étoit de dire que, comme les personnes du bon ton continuoient à les voir, ce n'étoit pas à elle à être plus difficile. « Il faut aller avec le courant. Je ne puis pas faire la loi. » Mais si une malheureuse fille a été détournée de la vertu, si, dans son égarement, elle ne peut se faire une égide de son rang, la chose devient différente à ses yeux. Elle exprime alors la plus vertueuse indignation. Lorsque la modestie étoit de mode, la gorge



de la reine Élisabeth et celles des vierges de sa cour n'étoient pas mieux palissadées par leurs vertugadins et leurs collets-montés, que ne l'étoient celles de mistress Fentham et de ses filles; mais quand l'*étalage* des charmes est devenu l'ordre du jour, elles ont pu désier la Vénus de la Grèce d'être moins voilée qu'elles.

Avec de l'intelligence, elle ne se permit jamais une pensée à elle, ni un acte spontané. Ses idées, son langage et sa conduite, se régloient sur les idées, le langage et la conduite de ceux qui donnoient le ton dans le grand monde. La vanité étoit en elle un principe intérieur, fixe, despotique; il ne se manifestoit ni légèrement ni indiscrètement, mais il étoit le ressort caché, quoique efficace, de toute sa conduite. Elle avoit toutes les jouissances que la vanité procure en secret, et tout le relief qu'elle donne en public, lorsqu'on la dirige avec intelligence. On ne pouvoit, en apparence, lui reprocher d'excès en aucun genre. Elle

avoit une mesure raisonnable de vices à la mode, et ne se permettoit jamais, dans aucun de ces vices, de dépasser un certain nombre de degrés; elle condamnoit le jeu, mais elle ne pouvoit vivre sans cartes. Elle blâmait les mascarades publiques, comme un amusement extravagant et dangereux; mais si des femmes de qualité en donnoient chez elles, elle y voyoit un amusement très-convenable et de bon goût. Elle alloit de temps en temps au spectacle. Ce n'est pas qu'elle se souciât de ce qui se passoit sur la scène; mais elle avouoit que, pour elle, le plus grand plaisir qu'elle se promettoit du spectacle, c'étoit de pouvoir compter, à son retour au logis, le nombre de personnes titrées qui l'avoient saluée de leurs loges.

Complètement despotique chez elle, son pouvoir est tellement voilé par l'exactitude de sa politesse et par un savoir vivre recherché, qu'elle s'est acquise une réputation de grande douceur et de beau-

coup de modération. On dit qu'elle n'aime pas ses filles, dont l'âge se rapproche trop du sien, et dont la beauté surpasse trop la sienne, pour qu'elle la leur pardonne. Toutefois, en politique consommée, elle travaille sans cesse à leur avancement. Elle a, pour l'ordinaire, plusieurs projets en main, et toujours, chez elle, un projet sert de doublure à l'autre, de manière que celui de dessous est toujours prêt à éclore, si le projet principal vient à manquer. Tout en encourageant les prétendants, elle craint d'accepter une offre raisonnable, de peur d'en manquer une meilleure; mais si celle-ci lui échappe, elle trouve le moyen de ramener la première. Elle sait peser jusqu'à une légère fraction dans le calcul des chances, les avantages et les désavantages d'un plus de possibilité contre une moindre probabilité.

Quoiqu'elle ne manque ni de lecture ni de goût, son esprit n'est jamais assez libre pour faire rechercher sa société. Sa

tête travaille sans cesse , calculant le résultat probable de chaque bal et de chaque nouvelle connoissance. Elle ne peut pas même

Prendre le thé sans stratagème.

Elle débuta dans le monde par un cercle de société très-borné , et s'accrocha pendant quelque temps à deux femmes de qualité , d'une réputation délabrée , qui n'étoient plus reçues par des femmes du même rang ; c'étoit , dit-on , une chose à voir , que l'adresse avec laquelle elle savoit se dégager de connoissances de cette espèce , lorsqu'elle trouvoit le moyen de remplir leur place d'une manière plus honorable pour elle. Elle avançoit rapidement dans sa marche , donnant à entendre à telle personne de distinction sa grande intimité avec telle autre , et à chacune d'elles tout le bien qu'elles disoient réciproquement l'une de l'autre. Par des attentions soutenues , par de petits services , par une flatterie mesurée , elle a su s'introduire dans presque toutes les maisons

marquantes. La bienséance est une chose à laquelle elle ne manque jamais. Elle fait gloire de ne s'être jamais rendue indécemment coupable d'une passion violente. Pauvre femme ! elle imagine qu'il n'y a de passion violente que celle de la colère, et ne songe pas que l'ambition, la vanité, la soif de la louange, la rage d'être universellement repandue, sont autant de passions violentes, de quelque manière qu'on les déguise ou qu'on les colore. Elle éprouve, de plus, toute l'agitation, tout le trouble d'esprit qui suivent de près la vanité. Les mécomptes et la jalousie empoisonnent des jours consacrés au plaisir. Telle assemblée ne répond pas à son attente. Ceux qu'on ne voudroit pas, ne manquent pas de s'y trouver, et ceux qu'on désire, ne viennent jamais ; la personne pour qui la soirée est préparée, manque à sa parole ; elle n'obtient qu'une société très-peu nombreuse, tandis qu'on étouffe à l'assemblée d'une de ses rivales ; ou bien il y a chez elle

surabondance de douairières, et disette de jeunes gens. Lorsque le souper (aussi dispendieux que recherché) est sur table, arrivent des billets d'excuses; et lors même que la table est pleine, ses filles ne lui en restent pas moins sur les bras.

Après avoir passé la journée chez mistress Fentham, j'allai souper chez mes amis de Cavendish-Square. Lady Belfield attendoit avec impatience l'histoire du dîner; mais sir John dit en riant: « Gardez le silence, Charles. Je vais vous rendre exactement tout ce qui s'est passé, comme si j'y avois été. Charlotte ayant la plus jolie voix, on a décidé qu'elle chanteroit; mais on l'a placée un peu sur l'arrière-tableau, attendu que sa taille n'est pas des meilleures; Matilda, dont la figure est plus pittoresque, a été mise en attitude à sa harpe, pour essayer son pouvoir sur vous. C'étoit là, Charles, le moment du danger. De crainte cependant que votre cœur d'acier ne résistât à tant d'assauts périlleux, sa *vulnérabilité*

devoit être mise à une épreuve d'un autre genre. Le Titien amenoit naturellement les dessins de Lavinia. On devoit produire une belle esquisse de nos lacs, en disant tout bas : « Le délicieux séjour à habiter que le Westmoreland ! » Après vous être épuisé en extases convenables sur la science et sur l'artiste, on se sera rappelé que, comme le Westmoreland étoit si près de l'Écosse, il étoit tout simple de vous voir aimer une dame écossaise, et le *Reel* a été dansé.

C'est alors que les perfections de toutes les nymphes ont brillé dans tout leur éclat. Jamais vous n'aurez pu résister à un assemblage de tout ce qui est attrayant ; car enfin vous êtes homme, et à l'heure qu'il est, sans doute *un homme perdu*. Il s'arrêta là en riant ; et je fus obligé d'avouer, malgré moi, que le tableau, quoique chargé, étoit néanmoins assez ressemblant. »

— « Ainsi donc, dit sir John, cette visite ne vous a pas fixé sous le charme de la



baguette magique. Bien différent d'Ulysse séduit par les sirènes, vous ne serez pas obligé de vous lier à un mât, ni, pour votre sûreté, de fuir l'enchantement de ces sirènes. »

Pendant le souper, il nous dit plus sérieusement : « Parmi les objets divers de l'ambition, il en est peu dans la vie qui ajoutent moins au bonheur, que ces efforts continuels faits pour s'élever dans la société à un rang trop au-dessus du niveau de notre condition naturelle, à moins d'être soutenu par une force ascendante supérieure à celle de la seule vanité. De grands talens, de quelque genre qu'ils soient, tendent naturellement à élever et à soutenir celui qui en est doué; la flamme ascendante ne fait qu'obéir à son impulsion : mais lorsqu'il n'y a pas de mobile plus puissant que la seule passion de s'agrandir, dénuée des moyens qui mènent à la grandeur, les pénibles efforts de l'ambition ressemblent aux forces mécaniques qui élèvent l'eau



au-dessus de son niveau ; on a besoin des efforts suivis de l'art , pour soutenir l'effet produit par les premiers coups de levier. La tête de la pauvre mistriss Fentham est sans cesse en travail pour se maintenir à l'élévation qu'elle a atteinte ; et , après tout , de quelle considération jouit-elle auprès de ceux dont elle fait dépendre son bonheur ? Elle a perdu l'estime de sa première société , où elle auroit eu droit à des égards , sans acquérir celle de ses connoissances titrées , qui tout en la recevant chez elles , lui refusent tous droits à l'égalité. Elle n'est pas regardée comme faisant partie de leur cercle , mais comme y étant simplement soufferte. »

Je vis chez mistriss Fentham lady Bab Lawless , l'une des doyennes à la mode , célèbre par son talent reconnu pour s'emparer du cœur de tout homme marquant , moyennant la double artillerie de son esprit et de la beauté de ses filles. Que de moyens n'a-t-on pas pour

mal faire ! Elle étoit d'un caractère diamétralement opposé à celui de mistriss Fentham ; elle alloit au même but qu'elle, mais ses moyens de succès étoient d'un genre plus hardi. Lady Bab ne se piquoit pas de délicatesse, elle se moquoit de toute retenue, elle avoit dit adieu à la décence, et suivoit hautement sa route sans se mettre en peine du qu'en dirait-on. Loin de couvrir ses vices d'un voile de bienséance, elle dédaignoit un moyen aussi hors de mode ; ses plans réussissoient d'autant plus sûrement, que sa franchise déjouoit tout soupçon. Nul homme ne pouvoit imaginer que des attaques aussi vives et aussi visibles fussent le résultat d'un plan formé ; et on lui faisoit honneur de son innocente simplicité, au moment même où on étoit pris dans ses filets. Si par hasard elle faisoit un pas de trop, ou que par un moment d'inadvertance, ou par un excès de légèreté, elle mît son jeu à découvert, détournant alors le propos, elle

se mettoit à discuter, non sans un certain degré de lumière, quelque point de morale ou de théologie. C'est ainsi qu'elle affectoit de se donner la réputation d'une femme étourdie par trop d'esprit, imprudente par simplicité, mais religieuse par principe.

Comme de toutes les qualités dangereuses dans une femme mariée, il n'en est aucune plus redoutable, suivant moi, que celle d'une mère machiavéliste; j'aurois été sourd à l'esprit, aveugle à la beauté, et à l'épreuve de toute avance, quand même toutes ces batteries réunies eussent été dirigées contre moi; mais je n'avois pas l'ambition d'aspirer à cet honneur, sachant que j'étois pour elle un point de mire trop au-dessous de son attention. Elle avoit une antipathie innée contre tous ceux dont le nom ne se trouvoit pas dans l'almanach de la cour; elle fuyoit également l'opulence roturière et la noblesse indigente; elle connoissoit, *d'instinct*, s'il se trouvoit dans

l'appartement quelque fils cadet de maison, et savoit, par un regard glaçant, lui en imposer de loin, tandis que, comme par sortilège, elle ne manquoit jamais d'attirer le riche héritier dans son cercle magique, et de le conduire à son but comme par enchantement.

D'une grande naissance elle-même, elle avoit été mariée de bonne heure, et pour l'amour d'un gros douaire, à un homme opulent, mais d'un rang inférieur. Son plan étoit que ses filles, douées d'ailleurs de mérite et de modestie, trouvassent dans ceux qu'elles épouseroient, une naissance supérieure même à la sienne, avec plus de richesses que n'en avoit son mari.

C'étoit une chose curieuse que la comparaison à faire entre ces deux mères, et d'observer combien les manœuvres étudiées de mistriss Fentham réussissoient moins que les attaques ouvertes de l'intrépide lady Bab. Tous les réseaux, tous les labyrinthes que celle-là a fabriqués

avec tant d'art et de patience, n'ont jusqu'à présent enchaîné aucun captif; tandis que la froide effronterie de celle-ci, l'affectation de regarder *comme faite* l'offre à laquelle on ne songeoit seulement pas, et de traiter comme *affaire conclue* celle dont on n'avoit pas même conçu l'idée, faisoit tomber dans le piège la victime sans défiance, avant qu'elle le soupçonât. La profondeur de son dessein consistoit à paroître n'en avoir aucun; c'étoit une nouveauté en intrigue, une marche originale qui désioit toute rivalité, et dans laquelle nulle imitatrice ne peut espérer de succès.

## CHAPITRE IX.

SIR John me conduisit un jour chez lady Denham, douairière de qualité, qui avoit vieilli sous le harnois de ce monde. Quoiqu'elle paroisse déterminée à mourir à la peine, elle se pique néanmoins de religion, et personne ne déclame avec plus de sévérité qu'elle contre les incrédules ou contre l'impiété.

« Elle a une petite-fille, dit sir John, qui demeure avec elle, et qu'elle fait marcher exactement sur ses traces, bien persuadée que c'est pour elle le bon chemin. Cette jeune personne, ajouta-t-il, est d'une figure prévenante, aura beaucoup de bien ; et je suis persuadé que, comme mon ami, je pourrois vous présenter d'une manière favorable. »

C'étoit la semaine sainte. On nous fit entrer dans son cabinet ; nous l'y trou-

vâmes ayant devant elle un livre ouvert. En y jetant furtivement un coup d'œil, j'aperçus, en lettres majuscules, « *Préparation de la Semaine.* » Il paroît que dans cette circonstance anniversaire, ce livre reste constamment ouvert devant elle, depuis son déjeuner jusques à l'heure du dîner. Mais, comme c'est là l'appartement dans lequel elle reçoit toutes ses visites du matin, et qu'elle n'en renvoie aucune, même à cet époque de recueillement, elle ne pouvoit lire tout au plus que momentanément et par échappée, dans les courts intervalles d'une visite à l'autre; miss Denham étoit assise auprès d'elle, dessinant des fleurs.

Sir John lui demanda si elle vouloit sans façon venir dîner en famille chez lady Belfield. Elle se redressa, prit un maintien grave, et dit, d'un air solennel, qu'elle n'auroit jamais songé à dîner en ville pendant la Semaine Sainte. Sir John répliqua : « Comme nous

n'avons ni cartes ni compagnie, j'ai pensé que vous pourriez tout aussi bien manger du poulet chez moi que chez vous. » Mais, tout en pensant que dîner dans ce temps, même avec une famille réglée, était pécher, elle se dédommageoit du sacrifice en nous laissant voir que son cœur étoit plein et même débordant d'idées mondaines. Elle se dédommageoit de la privation de ses amusemens, par la jouissance des seuls plaisirs qu'elle croyoit compatibles avec la sainteté de la circonstance, c'est-à-dire par le caquet de la médisance et par une calomnie sans bornes. Elle ne se seroit pas permis de toucher une carte ; mais elle racontoit à sir John tous les détails de la partie du samedi soir précédent, lui disant par quelle inattention impardonnable son partner avoit perdu la levée, et que malgré cela, elle n'eût pas perdu la partie, si, comme elle en étoit persuadée, son adversaire n'avoit pas trouvé le moyen de voir son jeu.



Sir John, profitant de l'unique minute où nous étions seuls, la pria d'ajouter une guinée à la petite somme qu'il ramassoit pour un pauvre artisan nommé Dixon, chargé d'une nombreuse famille, ruiné depuis peu par un incendie. « Sa femme, ajouta-t-il, étoit votre femme de chambre favorite, et tous deux sont de braves gens. » — « Ah ! pauvre Dixon ! elle a toujours eu du malheur, reprit lady Denham : comment être aussi imprudens ! Il n'est pas douteux qu'ils eussent pu éteindre le feu beaucoup plus vite. Ils n'auroient pas dû laisser gagner la flamme. Je suis surprise qu'on ne soit pas plus alerte. » — « Il est trop tard pour entamer cette question, dit sir John ; il s'agit à présent de savoir, non pas comment on auroit pu empêcher leur ruine, mais comment on peut y remédier. » — « Je suis réellement fâchée, dit-elle, de ne pouvoir rien vous donner ; j'ai tant donné depuis peu, que ma bourse des pauvres est tout-à-fait épuisée ; et puis,

cet horrible impôt sur le revenu me réduit tout-à-fait à la besace. »

Tandis qu'elle parloit, jetant un coup d'œil sur une page du livre ouvert, j'aperçus ces paroles : « Exhorte les riches de ce monde à la libéralité ; » et un peu plus loin : « Ne vous faites point illusion ; on ne trompe pas l'Éternel. » Tels étoient les passages imposans qui faisoient partie de sa *préparation*, et voilà la manière dont elle les mettoit en œuvre.

Pendant notre visite, nous vîmes entrer et sortir une douzaine de personnes des deux sexes ; car ce que je voyois me paroissoit si étrange, et ce caractère étoit si nouveau pour moi, que je ne sentois aucune envie de me lever. Entre autres visites vint celle du signor Squallini, virtuose de l'Opéra, et qu'elle protégeoit. En le voyant, son visage devint rayonnant de joie. Il lui apportoit une ariette nouvelle qu'on attendoit impatientement, qu'il étudioit, et dont il lui

chanta quelques notes, pour qu'elle pût dire qu'elle l'avoit entendue la première. Elle sentit toute l'importance de ce bienfait, et s'extasia sur la composition avec tout le jargon et le ravissement du *dilet-tantisme*.

Ensuite, tirant un papier placé entre les feuillets de son livre ( de ce livre toujours ouvert), elle le lui fit voir; ce papier contenoit la liste de tous ceux qu'elle avoit engagés à aller au concert annoncé à son profit. « J'en verrai d'autres, dit-elle, demain après la prière. Je suis fâchée que nous soyons dans une semaine qui m'empêche de voir mes amis dans les assemblées; mais dimanche tout sera dit, comme vous le savez, et le soir ma maison sera pleine. Lundi prochain sera le lundi de Pâques, je serai à la mascarade particulière de la duchesse, et là, j'engagerai toute la terre. Voici toujours dix guinées, dit-elle tout bas, en reconduisant l'Italien. Vous pouvez dire ce que je vous ai

donné pour mon billet d'entrée; cela pourra servir d'exemple. » Ensuite elle nous pressa, sir John et moi, de prendre chacun un billet. Il le refusa, disant d'un grand sang-froid : « Vous savez que nous sommes *handélistes* (\*). » Je ne me rappelle pas bien de l'excuse dont je me servis; je sais seulement que je gardois mes dix guinées de très-mauvaise grâce, mais je me crus obligé, en conscience, de les ajouter à ce que j'avois déjà donné pour la pauvre Dixon.

A notre départ, elle nous accompagna jusques à la porte; j'espérois qu'elle avoit dans sa main la guinée pour l'incendie; mais elle se contenta de dire tout bas à sir John que, dans le cas où il n'iroit pas lui-même, il pourroit au moins engager telles femmes à aller au concert de Squallini. « N'y manquez pas, dit-elle, ce sera une bonne œuvre. Pauvre malheureux! sa bourse est à sec. Il est généreux

---

(1) Handel, compositeur de musique.

au possible, et ses grands profits peuvent à peine lui suffire.

En sortant de la maison, nous admirâmes le brillant équipage et les livrées splendides de cet indigent virtuose, pour lequel on venoit de solliciter notre charité, et dont la générosité, suivant mon ami, consistoit à avoir une table somptueuse, et dans la dépense attachée à tous les vices à la mode.

Étant hors de portée d'être entendus, je ne pus me contraindre. Pour sir John cette scène étoit amusante; mais elle n'avoit pas pour lui le mérite de la nouveauté. « Je connois lady Denham depuis douze ans, me dit-il, j'ai été par conséquent témoin d'une douzaine de ces accès annuels de dévotion; je suis persuadé qu'elle y gagne, d'après son calcul. Ce jeûne périodique, et de courte durée, aiguise son appétit, et lui prépare un plus vif renouvellement des plaisirs dont elle se prive alors; et, pendant qu'elle s'abstient d'amusemens, sa conscience

aveuglée se régale de sa propre approbation. Elle jouit encore du souvenir de ses privations, même après s'être replongée dans les délices qu'elle croit avoir bien achetés par sa retraite. Elle regarde la religion comme un système de peines et de punitions, auxquelles elle se soumet volontairement, pour acquérir, à ce qu'elle pense, le droit de faire compensation par tous les plaisirs de l'année. Elle est persuadée que pour faire sa paix, il faut que chaque année elle se mortifie jusques à un certain point : après ces expiations périodiques, le Tout-Puissant lui étant suivant elle redevable, sera obligé, en arrangement de compte, de lui accorder le paradis. Cette espèce de composition qui lui donne l'air d'être créancière, non-seulement tranquillise sa conscience sur le passé, mais elle lui donne une nouvelle vigueur pour recommencer à compte nouveau.

Je demandai à sir John comment il se faisait que lady Bellfield fit société avec une

femme d'un caractère si opposé au sien ?  
 « Que pouvons-nous faire ? dit-il, nous ne pouvons pas nous singulariser ; il faut un peu nous conformer au monde avec lequel nous vivons. » Plein de confiance en sa bonhomie , et ému par ce dont je venois d'être témoin , je hasardai de dire qu'une renonciation absolue à un monde dont cette femme étoit l'échantillon , tenoit à l'essence de la religion enseignée par celui qui a déclaré , de la manière la plus expresse , que son royaume n'est pas de ce monde.

« Vous êtes jeune , me répondit-il avec douceur ; cette délicatesse et ces préjugés se dissiperoient bientôt , si vous viviez un peu dans le monde. » — « Mon cher sir John , dis-je avec chaleur , s'il plaît à Dieu , jamais je ne vivrai dans le monde , jamais au moins je ne me lierai avec ceux dont la société pourroit diminuer cette délicatesse et dissiper ces préjugés. Je ne demande pas un commentaire plus clair d'un texte dont je fus



jadis tenté de mettre la justesse en doute ; je veux dire que l'entrée du royaume des cieux est plus facile à de grands et insignes pécheurs, qu'à ces pécheurs scrupuleux observateurs des formes.

« Il y a ici *abstinence sans dévotion*, et observation *de la lettre* sans l'humilité du cœur. C'est la suspension du péché, non-seulement sans l'intention d'y renoncer, mais avec la ferme résolution d'y revenir, et d'accroître la jouissance par une abnégation momentanée. Il y a plus : les péchés qu'elle met en réserve valent bien ceux auxquels elle fait trêve ; car un péché simplement ajourné, avec l'intention d'y revenir, surpasse autant en mal celui dans lequel on persiste, que l'hypocrisie déterminée surpasse en mal le péché d'effervescence. Non, quand miss Denham seroit l'unique héritière de Crésus, et quand elle uniroit à la beauté de Cléopâtre tout l'esprit de Sapho, je ne m'allierois pas à un disciple d'une pareille école. »



— « Que de moyens n'y a-t'il pas d'être malheureux ! me dit un jour sir John , en revenant avec moi d'une visite faite à un de ses amis , à quelques milles de Londres. M. Stanhope, que nous venons de quitter, est un homme d'un esprit très-orné : dans sa première jeunesse, il a fait des études distinguées, et a vécu dans la meilleure compagnie ; mais un caractère foible fit évanouir pour lui un bel avenir. Il fut victime d'un défaut trop naturel aux jeunes gens, la vanité de se croire préféré par une femme qui n'avoit d'autre recommandation que sa beauté ; il étoit flatteur pour son amour-propre d'être admiré par celle que toutes ses connoissances admiroient ; il se laissa gagner par des attentions marquées , au point de se déclarer sans connoître ses véritables sentimens pour lui. Il se passa quelque temps avant que sa prévention lui permit de découvrir la foiblesse de son esprit et son manque d'instruction, et de voir qu'elle étoit

égoïste et d'une humeur fâcheuse. Elle suppléoit par de la hardiesse à ce qui lui manquoit en bon sens ; plus elle exigeoit de lui , plus il lui accordoit ; de manière que les prétentions s'accrurent par les sacrifices. Mon ami, doux et patient, essaya long-temps de lui inspirer une façon de penser plus élevée, et de former son esprit ; mais voyant qu'elle boudoit s'il prenoit un livre, et même qu'elle cachoit les journaux avant qu'il eût pu les lire, se plaignant de lui voir tout préférer à son entretien, la douceur de son caractère et son indolence naturelle décidèrent enfin la question : une lutte si déterminée fit taire sa raison. Pour l'amour d'une vie tranquille, il s'est soumis à une existence honteuse, et ce compromis n'a pas répondu à son attente ; car il s'est dégradé, ce qu'il eût évité avec de la fermeté, et il l'a fait sans obtenir le repos pour lequel il renonçoit à sa dignité personnelle. Il gémit de la nullité de sa femme, et n'en conti-

nue pas moins à voir dans ses fatigantes doléances le langage flatteur de l'affectation. Pour pouvoir la considérer sous un jour moins défavorable, et en même temps pour se rendre raison de son propre choix, il s'est persuadé qu'à peu de chose près toutes les femmes se ressemblent; qu'en fait de capacité, d'inclinations et de connoissances, il ne fait que participer au sort commun, avec l'avantage d'un grand attachement pour lui et d'une vertu sans tache. A peine voit-il de temps en temps sa belle bibliothèque, qu'elle a prise en extrême aversion. Il consume ses jours dans une insoucianté oisiveté, et donne ses soirées aux cartes, la seule chose à laquelle elle prenne de l'intérêt. Son esprit libéral et franc devient, je le crains, rétréci et dissimulé. La douceur de son caractère le porte non-seulement à faire le sacrifice de son repos, mais de plus à enfreindre sa vérité pour conserver la paix.

Tout l'amusement qu'elle lui procure

pendant ses repas , consiste à lui détailler les défauts de ses servantes , ou l'impertinence de ses laquais , ou la négligence de son jardinier. Si , pour lui plaire , il entre dans son opinion , elle fait à l'instant volte-face , et prend leur parti. S'il vient à les excuser , elle exige leur renvoi immédiat , et ils ne sont pas plus tôt renvoyés , qu'elle chante toutes leurs perfections , et ne trouve de défauts que dans ceux qui leur succèdent.

« Il a si peur de lui voir congédier le peu d'anciens serviteurs qui lui restent , si elle apercevoit qu'il incline pour eux , qu'afin de lui donner le change , il a soin de les réprimander , comme le seul moyen de leur assurer son appui. Ainsi , l'intégrité de son cœur fait place à une misérable dissimulation , et sa franchise ordinaire à de malheureux faux-fuyans. Il se résigneroit au sacrifice de ses goûts ; mais il est extrêmement sensible à la diminution de son autorité. L'abandon d'un état qui le rendoit utile à son pays ,

est aussi pour lui une source intarissable de regrets. Elle ne veut pas même lui permettre de vaquer à ses devoirs de magistrat, crainte de voir sa porte assiégée de vagabonds et sa maison crottée par des gens d'affaires. Si par hasard il fait l'éloge d'un plat dont il a mangé chez un ami. « Oui, tout est meilleur chez les autres que chez elle , elle n'a pas le talent de plaire. Ne feroit-il pas mieux de dîner en ville tous les jours , puisqu'il ne trouve rien de bon chez lui? »

« La conduite du pauvre Stanhope a beau être exemplaire, et son attachement pour sa femme a beau être manifeste , il ne se hasarde pas à louer quoi que ce soit qui ait été dit ou fait par une autre femme. Elle n'a pas, à dire le vrai, d'objet positif de jalousie ; mais elle éprouve une sensation de malaise et d'envie contre tout ce qu'il admire , soit en personnes, soit en choses, et je crois qu'elle seroit jalouse du beau temps si son mari en faisoit l'éloge.

« Si elle apprend quelque anecdote d'une femme mariée qui ait manqué à son devoir, ou si les papiers publics annoncent un divorce, elle a soin de faire sentir à son mari combien il est heureux dans la vertu irréprochable de sa femme. O Charles ! la femme qui, se reposant sur les lauriers de la vertu dont elle se vante, se permet d'être compagne désobligeante, capricieuse, sombre, chagrine.... renverse un des grands buts du mariage, *le bonheur*. La femme infidèle est à la vérité plus criminelle, mais la grandeur même de son crime sert d'émancipation à son mari ; au lieu que celle qui ne le déshonore pas, mais qui le rend malheureux, lui inflige pour la vie un tourment dont aucune loi ne peut l'affranchir, et sous le poids duquel la religion seule peut le soutenir. »

Nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'au logis, de la quantité de mariages dans lesquels les époux sont unis sans être assortis, et où le mot *union*

n'est qu'un malheureux jeu de mots.

Je tâchois de tirer parti de toutes mes nouvelles connoissances ; et , à chaque visite que je faisois , je me regardois comme prenant des leçons pour ma propre conduite. Je remarquois les faux pas des autres , non-seulement avec intérêt pour l'individu , mais comme un flambeau sur ma route. Ce n'étoit pas manquer à la charité que de profiter des erreurs de ceux que je fréquentois , pour mieux me diriger moi-même. J'eus soin néanmoins de ne jamais perdre de vue une chose aussi certaine qu'humiliante : c'est que mes propres fautes devien- droient également l'objet de leurs obser- vations , si les mêmes motifs que les miens les conduisoient au même exa- men.

Je passai quelques semaines de plus à Londres , pour m'y donner le régal de tous les spectacles honnêtes et de tous les plaisirs permis. J'examinois tout ce qu'il y avoit de nouveau en fait d'art , ou de

curieux en fait de science. Je sus trouver les meilleurs tableaux, je vis les meilleures statues, je visitai les meilleurs musées, j'entendis dans les tribunaux publics les meilleurs orateurs, les meilleurs prédicateurs dans les églises, et les hommes les plus éloquens au parlement. Je suivis les meilleurs cours publics, et je vis la meilleure compagnie, dans la véritable acception du mot, si ce n'est dans le sens le plus à la mode. Je me liai avec plusieurs hommes savans et sensés, et avec des gens pieux (productions de luxe dans lesquelles Londres, avec tous ses défauts, abonde peut-être plus qu'aucun autre lieu du globe). Je fis connoissance avec plusieurs femmes aimables, instruites, estimables, et même avec quelques-unes qui sembloient, à un certain point, planer au-dessus du monde dans lequel elles vivoient.

Il est une classe nombreuse de femmes d'un mérite supérieur, qui, à cause même de leur excellence, sont peu con-



nues ; car elles ne désirent pas l'être. Leur ambition est d'un meilleur genre. Elles avancent dans le pèlerinage de la vie , honorées et respectées dans leur sphère , qui , pour être bornée , n'est pas sans importance , *approuvées de celui auquel elles appartiennent et qu'elles servent* , tandis que leurs traits sont à peine connus dans le mélange confus de la société. Si elles font peu de sensation hors de chez elles , elles font , d'un autre côté , le bonheur de leur intérieur ; et lorsqu'une femme , faite elle-même pour captiver , à la force de résister à l'enivrement de la flatterie , à l'adoration des gens du monde , quand elle peut vaincre l'attrait de l'admiration publique , quand elle peut résister aux tentations du cercle magique qui l'encense , et dans lequel elle est faite pour briller , sa fermeté a été mise à une grande épreuve ; épreuve dont ceux qui n'y ont pas été soumis eux-mêmes , peuvent à peine apprécier le mérite.

Ce sont là les femmes qui donnent de la dignité à la société, et qui en font en même temps l'ornement et le bonheur. A la vérité, le peintre de portrait ne fera pas fortune avec elles; le bijoutier n'acquerra pas la vogue par les diamans qu'il leur vendra, et ne sera pas ruiné faute d'en recevoir le paiement; la prospérité de la marchande de modes ne dépendra pas de l'honneur de donner leur nom à un bonnet ou à une couleur. Le poëte ne les chantera pas, le faiseur de romans ne leur dédiera pas ses ouvrages; mais elles posséderont le cœur de leurs maris et l'amour de leurs enfans, l'estime du sage et des gens de bien, et par-dessus tout, elles posséderont la faveur de celui *dans la connoissance duquel consiste la vie éternelle.*

Je ne doute pas que dans cette classe je n'eusse pu trouver des objets véritablement dignes de mon cœur; mais l'exhortation de mon père étoit une armure qui faisoit ma sauve-garde.

Je suis convaincu que les femmes que je viens de décrire, forment une plus grande portion de leur sexe qu'on ne le pense généralement. Ce n'est jamais le *nombre*, c'est le *bruit* qui fait sensation. Ce n'est pas une volée de jeunes et jolies personnes, bien dociles, que l'on oblige chaque jour (et quelques-unes bien malgré elles) à se donner en spectacle aux assemblées du soir; ce n'est pas non plus un troupeau de douairières usées, enluménées de rouge, et remises à neuf pour un public ingrat et insensible à tous leurs charmes, qui forment la totalité du monde féminin. Je le répète, cent femmes aimables qui passent leur vie dans la pratique uniforme de leurs devoirs et dans le modeste emploi de leurs talens, n'atteignent pas l'oreille et les regards du public, comme le feroit parmi elles un chef de file ambitieux, qui, brûlant de se mettre en évidence, craint bien moins le blâme que l'oubli, qui trouve beaucoup plus glorieux de com-

mander à une petite phalange de femmes à la mode, que de donner l'exemple édifiant de tout ce qu'une femme peut être de grand, de bon et de distingué, ainsi qu'elle auroit pu le faire par un mérite éminent à la hauteur où elle étoit placée. Celles qui s'arrogent cette espèce de royauté, exercent un empire absolu, mais éphémère, sur cette petite aristocratie imaginaire qu'elles appellent *le monde*. La considération les environne, la foule fait cercle autour d'elles, elles vont de conquête en conquête; leurs inférieures marchent sur leurs traces, leurs rivales leur portent envie; les journaux les prônent, les sonnets les déifient, quelques actes fastueux de charité leurs sont comptés en compensation de quelques *jolies foiblesses*: tandis que leur marchand non payé est encore menacé de leur ressentiment et de sa ruine, s'il refuse de continuer à leur faire crédit, ou d'être emprisonné par ses créanciers, s'il ne cesse pas de le faire.

## CHAPITRE X.

JE passai auprès de sir John et lady Belfield les trois derniers jours qui précéderent mon départ de Londres. Sachant que je partoisi pour le comté de Hampshire, ils me promirent de prendre le temps de mon séjour à Stanley-Grove, pour y faire la visite à laquelle ils étoient engagés depuis long-temps.

Le premier de ces trois jours, nous fûmes agréablement surpris de voir paroître le docteur Barlow, ancien ami de sir John, et digne recteur de la paroisse de M. Stanley. Obligé de venir à Londres pour deux jours, et pour affaires pressées, il étoit chargé de m'assurer de la réception cordiale qui m'attendoit à Stanley-Grove. Je fus bien aise de faire ainsi d'avance connoissance avec ce très-digne et respectable ecclésiastique. Je lui fis cent questions au sujet de ses voisins,

et je lui témoignai mon impatience de connoître plus particulièrement une famille dont les individus m'inspiroient un intérêt peu commun.

« Monsieur, me dit-il, si vous me mettez sur le chapitre de M. Stanley, il faut vous soumettre aux conséquences de cette imprudence, et supporter l'effusion à laquelle je me livre toujours en pareil cas. Il est pour moi, comme *ami*, et pour ma paroisse, comme *exemple* et comme *bienfaiteur*, un trésor inestimable. » Je l'assurai qu'il ne sauroit entrer dans trop de détails en parlant d'un homme que feu mon père, excellent juge en fait de mérite, m'avoit de bonne heure appris à admirer.

« M. Stanley, dit le docteur, peut avoir environ quarante-six ans; son admirable femme est de six ou sept ans plus jeune que lui. Il a passé la première partie de sa vie à Londres dans la meilleure société. Un caractère tel que le sien ne pouvoit que gagner par le commerce

du monde : car il y puisa tout ce qui s'y trouve en bien , sans y laisser en échange la moindre partie de son intégrité. Il y acquit l'air , les manières et les sentimens d'un homme bien né , sans rien perdre de sa droiture. On peut même dire que sa connoissance des hommes fut toute au profit de la religion : car elle le mit à même de la rendre recommandable à ceux qui , de leur naturel , ne sont pas assez portés vers elle , pour faire grâce en sa faveur à la moindre gaucherie ou manque d'usage du monde.

» Lorsque nous eûmes fait connoissance , continua le docteur , je dis à mistress Stanley que j'avois peur de voir son mari faire dans un sens autant de mal à la religion , qu'il la rendroit recommandable dans l'autre : car il est des hommes qui , pour l'amour de son amabilité , lui pardonneroient sa piété , mais qui plus que jamais sentiroient de l'éloignement pour la religion , contemplée en d'autres

personnes chez lesquelles ce joyau ne seroit pas si bien enchâssé.

« Nous aimerions assez vos gens religieux, diront-ils, si tous ressembloient à Stanley; or, ce n'est pas dans le fait qu'ils goûtent la religion de M. Stanley, mais qu'ils la tolèrent en faveur de l'agrément qu'ils trouvent dans ses autres qualités. » Elle m'assura qu'il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi, mais que ses autres qualités ayant frayé le chemin et dissipé les préjugés naturellement attachés à la réputation de piété, ses efforts pour leur être utile en avoient été facilités; et que non-seulement il avoit su maintenir son terrain, mais même qu'il avoit eu souvent le moyen de faire servir son influence sur l'esprit de ses amis, à un but meilleur que celui qu'ils s'étoient proposé. Il s'étoit fait de la haute opinion qu'ils avoient de lui, une arme pour combattre leurs propres erreurs.

» Il possède dans la perfection, dit le docteur Barlow, cette marque certaine



d'un homme supérieur, *un grand empire sur l'esprit de ceux qu'il fréquente* ; et il a, dans un degré éminent, le rare talent de savoir persuader, sans le secours de la flatterie. Je l'ai vu amener bien des gens à son opinion par l'adresse que lui donne sa connoissance du genre humain (avantage dont il ne se sert que pour arriver à de bonnes fins), sans s'écarter le moins du monde de la plus rigide probité.

» Il possède en conversation le grand avantage, non-seulement de savoir dire ce qui peut être utile, mais de connoître le vrai moment de le dire, de savoir à propos presser ou ralentir un argument, de savoir ménager l'amour-propre de l'homme vain qu'il souhaite ramener, faisant en sorte de lui faire sentir qu'il a tort, sans le faire paroître sous un jour ridicule ; il sait que l'un se pardonne aisément, tandis qu'on ne pardonne jamais l'autre. Il a assez étudié le cœur humain, pour savoir qu'en blessant l'or-

gueil, on l'enflamme au lieu de le guérir, et qu'on ne corrige pas l'amour-propre en l'irritant. Je crois qu'il va rarement dans le monde sans un désir positif d'y être utile; mais si les circonstances ne le secondent pas, si le *mollia tempora fandi* ne se présente pas, il sait qu'il y auroit plus à perdre pour lui qu'à gagner pour d'autres, s'il essayoit de créer l'à-propos lorsqu'il ne le trouve pas; et je lui ai souvent ouï dire que lorsqu'il ne peut ni être utile à d'autres, ni mettre leurs idées à profit, il tâche d'utiliser pour lui-même la contrariété qu'il éprouve, et qui lui fait autant de bien en l'humiliant sous le sentiment de son inutilité, qu'il auroit pu leur en faire par le sujet qu'il avoit souhaité de mettre en conversation.

» Il y a environ six ans que M. Stanley perdit son fils unique, au moment où il entroit dans sa huitième année, et c'est la seule interruption qu'il ait éprouvée d'un bonheur tellement parfait, qu'une

affliction de cette nature lui étoit nécessaire pour lui faire sentir que sa récompense ne devoit pas être bornée à la chétive part que le monde pourroit lui faire : « J'aurois douté, lui dis-je , qu'il fût aimé de Dieu, s'il avoit échappé à tout châtiment de sa part. » Une circonstance qui, pour bien des pères et mères, eût aggravé le coup, le lui rendit plus supportable. Cet enfant, devenu majeur, entroit en possession d'une fortune considérable et indépendante, à lui léguée par un parent éloigné, et devant passer par sa mort à une autre branche, à moins qu'il n'y eût un autre fils. « Cette fortune, me dit-il, auroit pu devenir un piège pour cet enfant, et cette indépendance auroit pu être sa perte. Celui qui fait tout pour le mieux, a affligé les parens, mais il a sauvé l'enfant. » La perte d'un fils unique fut néanmoins pour lui une épreuve bien douloureuse ; mais aussi elle lui fournit l'occasion de glorifier Dieu par sa soumission. On se soumet

à ce qui est inévitable , mais l'acquiescement est une résignation plus parfaite ; c'est la conviction de la sainteté , de la justice et de la clémence de la volonté divine. Il me dit un jour : « Nous étions trop attachés à ce don de la bonté de Dieu sans en être suffisamment reconnoissans. Nous l'aimions tant , que nous eussions pu oublier de quelle main nous le tenions : pour nous garantir de ce péril , Dieu , dans sa miséricorde , nous en a privé. Détournons nos regards de la perte que nous avons faite , pour les porter sur les grâces sans fin qui nous sont continuées , et surtout sur la main qui les dispense , sur la main qui pourroit , si nos murmures continuoient , nous ôter les bienfaits qui nous restent. » « Je ne saurois , continua le docteur Barlow , faire un plus grand éloge de mistress Stanley , qu'en disant qu'elle est en tout point digne du mari dont elle fait le bonheur. Ils ont une nombreuse famille , d'aimables filles de tout âge. Lucile

L'ainée a près de dix-neuf ans : vous me croiriez trop poétique si je disois qu'en elle toutes les vertus sont embellies de toutes les grâces, et cependant je ne dirois que la simple vérité. Matilde, qui entre dans sa seizième année, n'a pas moins de vivacité ni d'aménité que sa sœur ; mais avec une extrême naïveté, et un cœur un peu ardent, elle n'a pas autant de prudence qu'elle, et son père dit que son éducation, sans lui donner moins de satisfaction, lui a donné plus de peine, attendu que les branches poussant plus vigoureusement, il avoit fallu élaguer davantage. »

Avant que je pusse remercier le bon docteur de son intéressante et courte narration, on annonça du monde : c'étoit lady Bab Lawless. Avec la facilité qui lui est propre, elle entra tout de suite avec chacun de nous dans les divers sujets de la conversation. Elle parla de nouvelles et d'enfans avec lady Belfield, de poésie avec sir John, de politique

avec moi , et de religion avec le docteur Barlow , s'exprimant bien sur la plupart de ces sujets , et n'étant en défaut sur aucun : car elle avoit le talent d'embellir les sujets qui lui étoient à peu près étrangers , joint à une certaine sagacité de conjecture et une adroite témérité qui couvroient son ignorance , même lorsqu'elle étoit complète. Elle pensoit qu'une entière confiance en ses propres forces étoit un moyen sûr de les augmenter dans l'opinion d'autrui , et pour l'ordinaire cela lui réussissoit.

S'adressant subitement à lady Belfield , elle dit : « Regardez mes fleurs , je vous prie. » — « Ce sont vraiment de belles roses , dit lady Belfield , et aussi régulières dans leur beauté que si elles étoient artificielles. » — « Vous leur faites un beau compliment par votre méprise , reprit lady Bab ; mais vous eussiez été plus près de la vérité , si vous eussiez dit qu'elles sont aussi belles que si c'étoient des fleurs naturelles , car elles

les égalent en effet; regardez surtout les roses qui sont sur mon bonnet, il faut absolument que vous alliez en acheter au même endroit. » — « A vous dire le vrai, répliqua lady Belfield, je songe à renoncer aux fleurs, quoique mes filles soient à peine assez âgées pour en porter. » — « Quelle affectation est-ce donc que cela? reprit lady Bab : vous n'avez pas plus de trente deux ou trentetrois ans; j'ai presque le double de votre âge, et cependant je ne songe pas à laisser les fleurs à mes filles, ni à mes petites-filles, qui bientôt voudront en porter. Il est vrai que je ne porte aujourd'hui que des roses blanches. » Je vis par-là que les *roses blanches* sont à la convenance, en fait d'habillement, ce que sont *trois tables à jeu*, relativement aux cartes. « Sérieusement cependant, continua lady Bab, je veux que vous me promettiez d'aller acheter des fleurs de Fanny. Il n'est besoin que de vous dire que vous n'aurez jamais fait de charité mieux placée; et



je suis sûre que vous n'aurez pas de repos que vous n'y ayez été. Une fille parfaitement belle, qui soutient et nourrit une mère mourante au moyen des fleurs qu'elle fait et qu'elle vend ! Voici son adresse (jetant une carte sur la table)... Oh ! non, ce n'est pas cela ; j'ai oublié le nom, mais c'est deux portes au-delà de la demeure de votre coiffeur, dans une certaine ruelle en sortant d'Oxford-Street : c'est un pauvre misérable repaire, mais ses roses n'en sont pas moins aussi brillantes que si elles croissoient dans les jardins d'Armide.» Et à l'instant elle demanda sa voiture, disant, je me suis oubliée ici, » quoique sa visite n'eût pas été de dix minutes. Le jour suivant j'allai avec lady Belfield au musée des tableaux. Revenant au logis, et passant par l'une des rues étroites qui avoisinent Oxford-Street, je lui fis observer que nous étions précisément dans celle où demeurait la pauvre fleuriste. Lady Belfield donna ordre à son laquais de s'infor-



mer où étoit la maison ; nous y entrâmes, et nous trouvâmes, dans une chambre petite mais propre , au troisième étage , une jeune fille jolie et de l'air le plus décent, qui travailloit à sa riante manufacture. Cette jeune personne nous présenta son charmant ouvrage avec autant de grâce que de modestie.

Elle nous parut d'autant plus intéressante , que la délicatesse de son extérieur sembloit tenir à une santé souffrante , et elle nous montra son ouvrage les larmes aux yeux. « Vous ne me paraissez pas bien , mon enfant , » dit lady Belfield , avec cet air de bonté qui lui est naturel. — « Je fais peu de cas de ma propre santé , madame , répondit-elle , mais je crains que ma pauvre mère ne soit mourante. » Elle s'arrêta là, et les larmes qu'elle avoit essayé de retenir jusqu'alors , coulèrent abondamment le long de ses joues. « Où est votre mère , mon enfant ? » lui demanda lady Belfield. — « Dans la chambre voisine , madame. »

— « Voyons-la , reprit-elle , si cela ne l'agite pas trop. » Elle se leva en disant cela , et je la suivis.

Nous trouvâmes la malade couchée sur un petit lit bien chétif , mais propre ; pâle et exténuée : mais elle ne nous parut pas aussi près de sa fin que l'affection de Fanny le lui faisoit craindre. Après quelques expressions affectueuses d'intérêt , lady Belfield s'informa de leur situation , qui se trouva être déplorable. « Sans cette chère fille , madame , j'aurois péri , manquant de tout , dit cette bonne femme ; depuis nos malheurs , je n'ai eu pour me soutenir que ce qu'elle gagne en faisant ces fleurs ; elle a perdu sa propre santé en veillant la plus grande partie des nuits pour me procurer le nécessaire , tandis qu'elle-même se contentoit d'une croûte de pain. »

Je fus tellement affecté de cette scène , que , priant lady Belfield de passer dans la chambre voisine , je lui dis : « Si nous ne pouvons pas conserver la mère , au

moins sauvons la fille : disposez de ma bourse. » — « J'avois la même idée , » reprit-elle. — « Qu'elle a été votre éducation , ma chère enfant ? dites-le moi , je vous prie. » — « Oh ! madame ! elle a été trop au-dessus de mon état ; mais mes parens , désirant me donner les qualités requises pour une place de gouvernante de jeunes demoiselles , comme le moyen le plus sûr de m'assurer un sort , m'ont fait apprendre tout ce qui est nécessaire pour remplir cet état ; j'ai eu les meilleurs maîtres , et j'espère n'avoir pas perdu mon temps. » — « Comment arrive-t-il , lui dis-je , que vous n'ayez pas été placée dans quelque famille ? » — « Comment , monsieur ! et laisser ma pauvre mère abandonnée et sans secours ! Ah ! plutôt me réduire à du thé et du pain sec (comme je l'ai fait à la vérité depuis plusieurs mois), et fournir à ses premiers besoins , que de jouir , éloignée d'elle , de toutes les superfluités de ce monde ! »

— « Quelle a été la cause de vos peines ,

dis-je, pendant que lady Belfield causoit avec la mère? » — « Un enchaînement de malheurs, monsieur, me dit-elle; mais ce qui a achevé de nous ruiner, ce qui a conduit mon père en prison et frappé ma mère de paralysie, a été son arrestation pour une dette de sept cents livres. Cettesomme, qu'ils s'étoit engagé à payer, lui étoit due depuis long-temps, ainsi qu'à ma mère, pour des dentelles et pour des ouvrages de mode et des ajustemens de fantaisie, par une dame dont nous ne sommes pas payés à l'heure qu'il est : cependant mon père est mort et ma mère est mourante; cette somme me les eût conservés tous les deux. »

Elle détournoit son visage pour cacher l'excès de son affliction, au moment où un vénérable ecclésiastique entra dans la chambre : c'étoit le recteur de la paroisse, qui venoit fréquemment administrer à la pauvre femme des consolations spirituelles. Lady Belfield le connoissoit un peu, et avoit le plus grand

respect pour son caractère. Elle le prit à l'écart, et le questionna sur la conduite et les principes de ces pauvres gens, et surtout de la jeune personne : son témoignage leur fut extrêmement favorable. « La fille, dit-il, non-seulement a eu une excellente éducation, mais son intelligence et ses principes sont également bons. » Il ajouta qu'il comptoit sa beauté au nombre de ses malheurs ; elle faisoit craindre aux gens de bien de la recevoir dans leurs familles, et l'exposoit à des dangers de la part de gens d'une classe différente.

Je remis ma bourse à lady Belfield, ne me permettant pas de rien donner moi-même, dans la crainte d'encourir les soupçons de ce digne ecclésiastique, d'après la remarque qu'il venoit de faire.

Nous promîmes de revenir le jour suivant, et nous prîmes congé d'elles, non sans avoir au préalable fait emplette de toutes les fleurs qu'elle put nous donner.

Je demandai à lady Belfield d'arrêter en chemin, pour envoyer à la malade le secours d'un médecin ; car, quoique sa guérison fût évidemment désespérée, ce seroit néanmoins une consolation, pour le cœur de sa sensible fille, de sentir que rien n'avoit été négligé pour lui rendre sa mère.

## CHAPITRE XI.

DANS le cours de la soirée, nous causâmes de notre petite aventure avec sir John, qui entra vivement dans l'affligeante position de Fanny, et se sentit disposé à penser avec nous, que, si son caractère moral et ses talens acquis souvenoient avantageusement un strict examen, elle pourroit, probablement, dans la suite, être placée dans leur famille, en qualité de gouvernante. La discussion de ce projet fut interrompue par l'arrivée de lady Melbury, souveraine incontestable de la beauté et du grand ton.

Depuis long-temps elle m'étoit connue de réputation, car ses charmes et ses talens faisoient l'entretien de tous les hommes de distinction, et l'envie de toutes les femmes à la mode.

Lady Melbury est un de ces êtres ad-

mirés, mais dignes de pitié, qui, formés par la Providence pour servir de modèle à leur sexe, se dégradent au point de devenir pour lui un exemple effrayant. Douée d'un côté d'un cœur actif, sensible et libéral, elle est de l'autre, vaine, sentimentale, romanesque, livrée, hors de mesure, à la dissipation et à la dépense; et avec cet assemblage de contrariétés qui la distingue, elle est également vouée à la poésie et adonnée au jeu; elle est libérale et injuste tout à la fois; elle est trop belle pour connoître l'envie, d'un caractère trop généreux pour se plaire dans la médisance; mais elle donne avec excès dans le défaut opposé. Si lady Denham a le talent de découvrir des défauts dans les personnes les plus parfaites, lady Melbury, au contraire, trouve des perfections dans les plus dépravées. Avec un jugement sans nuances, un naturel qui lui interdit toute censure, avec une soif de popularité qui avale à longs traits la plus basse louange, elle flatte universel-



lement et à outrance, pour être payée avec usure de la même monnaie. Prodigue de sa beauté, elle semble vivre de l'hommage qu'on lui rend depuis le cercle de Saint-James jusqu'à celui d'une populace électrique aux époques des élections parlementaires. L'indulgence en elle fait autant de mal que la calomnie en fait en d'autres personnes : car elle donne du soutien à des réputations qui devraient être dans la fange. Peu contente d'être aveugle sur les défauts de ceux qu'elle aime, elle se plaît à leur attribuer des bonnes qualités, et vous seriez tenté de croire *son petit sénat*, tout corrompu qu'il est, un vrai chœur de séraphins.

Une anecdote toute récente, que nous conta sir John, la caractérise à merveille. Sa femme de chambre favorite, étant dangereusement malade, souhaitoit ardemment voir sa maîtresse, qui l'avoit toujours comblée de bontés; lady M... van-toit à tout le monde les qualités de la

pauvre Louisa, pour laquelle non-seulement elle exprimoit, mais pour laquelle elle éprouvoit une compassion réelle. Au lieu d'un apothicaire, qui eût parfaitement suffi, elle envoya chercher deux médecins, décidée de monter elle-même dans sa chambre pour la voir, aussitôt qu'elle auroit fini de mettre en musique une élégie sur la mort de son moineau de Java. Au moment où elle l'achevoit, elle reçut de nouvelles instances de voir sa femme de chambre; et elle étoit déjà à la porte de son appartement pour y aller, lorsque la marchande de modes arriva avec une variété si embarrassante de beaux colifichets nouveaux, qu'il n'y eut pas moyen de la laisser partir avant d'avoir essayé l'un après l'autre tous ces divers ajustemens, ce qui ne prit pas peu de temps; il en fallut bien davantage pour décider ce qu'elle garderoit et ce qu'elle renverroit de tous ces objets si attrayans..... Après des changemens de fantaisie sans fin, et toutes les irrésol-

lutions d'une imagination en travail, il fut décidé qu'elle garderoit le tout, et la marchande de modes partit; Milady monta.... Louisa venoit d'expirer.

Je trouvai ses manières aussi séduisantes que sa personne. A toutes les grâces du jour elle joignoit une teinte romanesque et un extérieur de sensibilité qui lui donnoit un double caractère. Avec tout le charme d'une femme de distinction, elle étoit en même temps une muse élégiaque.

Lady Belfield avoit eu soin de couvrir sa table à ouvrage des fleurs de Fanny, dans le dessein de tenter ceux qui viendroient la voir. Lady Melbury les admira fort. « Il faut faire mieux que de les admirer, dit lady Belfield, il faut acheter et recommander. » Elle lui fit part en même temps de la scène touchante dont nous avons été témoins, et fit le tableau de l'aimable fille, soutenant sa mère mourante par son travail de fleurs. « C'est une chose délicieuse, continua-

t-elle , résolue d'attaquer lady Melbury à sa manière sentimentale , de voir cette aimable fille entrelaçant des boutons de rose et formant des bouquets d'hyacinthe. » — « Ah ! que c'est charmant , s'écria lady Melbury. C'est, réellement, tout-à-fait touchant. Je verrai à faire pour elle une collecte par souscription en tête de laquelle je placerai une description pathétique de sa situation. Il faut qu'elle m'apporte tout ce qu'elle a de prêt en fleurs , avec tout ce qu'elle pourra y ajouter. Mais non , faisons plutôt la partie d'aller la voir. Vous me menerez ; qu'il est intéressant de voir une si belle créature faisant des roses et des hyacinthes ! Ses mains délicates et son beau teint doivent ressortir admirablement par le contraste du coloris des fleurs. Si c'étoit une fille qui eût l'air commun , filant du chanvre , ou auroit à la vérité pitié d'elle , mais cela ne seroit pas à moitié si intéressant. Ce sera délicieux ; je serai ici demain à deux heures

précises, et mon carrosse nous y mena tous. Il est possible, dit-elle tout bas à lady Belfield, que je fasse un sonnet de toutes les circonstances. Songez à lui trouver un titre qui fasse impression. Mais non, pour mieux faire, il faudra que le sonnet circule avec la souscription : je verrai à l'entourer de quelque vignette analogue. »

— « Cette charmante femme, dit sir John, de l'accent de la compassion, lorsqu'elle fut sortie, fut créée pour un but plus élevé. A quel éloignement n'est-elle pas restée des hautes espérances que sa première jeunesse avoit permis de concevoir ! Qu'elle a peu répondu aux grands et signalés bienfaits de la Providence ! Vaine de sa beauté, prodigue de ses richesses, insouciante sur sa réputation, s'associant à la plus mauvaise compagnie, elle qui étoit faite pour être à la tête de la meilleure, se nourrissant de l'adulation de parasites qu'elle méprise ! Il m'est douloureux de comparer ce qu'elle est

avec ce qu'elle auroit pu être, si elle eût épousé un homme ferme et sensé qui l'eût guidée avec prudence et retenue avec tendresse. Son époux l'a perdue et s'est perdu lui-même par son indifférence et son excès de facilité. Content de la savoir *admiration*, et lui *envié*, elle n'a jamais éprouvé de sa part ni remontrance ni gêne. Il est fier de sa femme, mais ne se soucie pas autrement de sa société; et, se confiant en son honneur, il la laisse suivre les arrangemens de sa convenance, tandis qu'il en fait autant de son côté. Elle est un exemple frappant de cette bonté peu réglée qui naît de la sympathie et de la sensibilité *seulement*. Sa charité demande de la *représentation*; elle ne veut que des objets qui aient de la nouveauté. Étant encore en bas âge, elle perdit sa mère, femme pieuse et d'un grand sens, qui, si elle eût vécu, auroit formé l'esprit de sa fille, auroit dirigé ses talens divers vers d'autres objets, et élevé son être au degré où elle

devoit naturellement atteindre. » —  
 « Qu'il est affligeant de penser, dis-je, qu'une femme douée de tant d'avantages soit tombée si fort au-dessous de sa haute destinée ! Elle est sans doute absolument dénuée de toute idée de religion ? » —  
 « Vous êtes très-fort dans l'erreur, dit sir John ; je n'assurerai pas qu'elle s'en occupe beaucoup, mais elle est bien éloignée d'en nier les vérités, et elle ne néglige pas dans l'occasion d'en donner les signes visibles et extérieurs. Je ne pense pas que, comme lady Denham, elle voie dans la religion *des objets de compensation*, mais elle y tient par habitude ; chez elle, toutefois, un exercice religieux ne dérange en rien un arrangement mondain : ils se suivent par ordre, avec cette seule distinction, qu'il *faut* faire les choses de ce monde et ne pas s'abstenir absolument de devoirs religieux. Elle a une chimie morale qui excelle dans l'amalgame d'ingrédients contradictoires. Le dimanche à Melbury-

Castle, si par hasard milord et elle s'y trouvent ensemble et seuls, elle commencera par lui lire un sermon, et le reste de la soirée elle le passera à jouer avec lui au piquet. Un dimanche, à Londres, étant enrhumée, elle écrivit un petit traité sur la religion pour l'usage de ses femmes, et passa ensuite la nuit à jouer gros jeu. Elle assura que si elle eût gagné, elle auroit donné son profit aux pauvres; mais qu'ayant perdu quelques centaines de guinées, elle croyoit pouvoir, en toute conscience, emprunter cette somme de sa bourse de charités, pour acquitter ses dettes d'honneur. »

Le jour suivant, elle arriva deux heures plus tard qu'elle n'avoit promis, et sir John lui fit compliment sur son exactitude : « Il est vrai, dit-elle, que je viens un peu tard; mais c'est que j'ai été comme enchaînée dans mon lit, jusqu'à trois heures, par la lecture enchanteresse d'un roman allemand. Je vous assure que je ne perds jamais de temps, lors même que



je ne me lève pas. Dans le courant de quelques hivers, j'ai épuisé la moitié du catalogue d'Hookham (\*), même avant de sortir de mon lit. »

Nous nous trouvâmes bientôt à la porte de l'humble demeure que nous cherchions : sir John donnoit la main à lady Melbury pour monter un escalier tournant; je donnois la mienne à lady Belfield. Nous entrâmes dans la chambre de Fanny au moment où elle assembloit un beau bouquet de jonquilles. « Que cela est pittoresque, me dit tout bas lady Melbury ! donnez-moi bien vite votre crayon, afin que je fasse l'esquisse de cette charmante fille avec les jonquilles en main. — Ma chère petite, continua-t-elle, il me faut non-seulement celles-ci, mais il faut que vous me fassiez de plus douze douzaines de fleurs le plus tôt possible, et ne manquez pas d'y mettre beaucoup de branches de jasmin et de myrte. » En-

---

(\*) Possesseur d'une bibliothèque de louage.

suite, prenant une guirlande de géraniums bigarrés : « Il faut que j'aille essayer ceci sur ma tête devant le miroir. » En disant cela, elle courut vers une chambre voisine, dont la porte étoit ouverte, lady Belfield y étant entrée pour parler à la pauvre malade.

Lady Melbury n'y fut pas plus tôt, qu'elle jeta un grand cri. Sir John et moi accourûmes, et fûmes consternés de la trouver sur le point de s'évanouir. « Oh ! Belfield, dit-elle, ceci est un tour perfide. Pourquoi ne m'avoir pas dit chez qui vous me meniez ? Pourquoi ne m'avez-vous pas nommé ces personnes ? » — « J'ignore leur nom moi-même, dit sir John. » — « Sur mon honneur, je ne vous entends pas. Quoi ! cette femme ne vous est pas plus connue qu'à moi ? dit lady Belfield. » — « Hélas ! beaucoup plus, s'écria-t-elle aussi vite que son émotion et ses larmes lui permirent de parler. Elle s'approcha de la fenêtre pour avoir de l'air, se tordant les mains, et demandant un verre

d'eau pour éviter un évanouissement. Je me tournai vers la malade pour lui demander une explication. Je trouvais ses traits altérés. « C'est là, monsieur, dit-elle, la dame dont la dette de sept cents livres m'a ruiné, et a causé la mort de mon mari..... » Ces mots furent pour moi comme un coup de foudre; mais je fus donner du secours à lady Melbury, qui supplioit sir John de la reconduire chez elle à l'instant même, disant que son carrosse reviendrait nous prendre. « Mais, ma chère lady Belfield, prêtez-moi vingt guinées, je n'ai pas un schelling sur moi. » — « Et comment donc, ma chère lady Melbury, dit lady Belfield, avez-vous pu commander douze douzaines de fleurs aussi chères? » — « Oh! dit-elle, je ne comptois les payer que l'année prochaine. » — « Puisque vous êtes si mal en fonds, dit lady Belfield, nous ferons eu sorte de nous passer de votre argent. » — « Je mettrois à l'instant en gage mon collier de diamans,

répliqua-t-elle; mais à dire le vrai, parlant plus bas, il est déjà dans les mains du jouaillier, et je porte un collier de pierres fausses qui l'imitent parfaitement.

Sir John, sachant que j'avois été chez mon banquier le matin même, me fit un signe si expressif, qu'il me retint, lorsque j'avois déjà la main sur mon portefeuille. Avec toutes les marques d'une vive émotion, lady Melbury donna la main à sir John, qui l'accompagna à son carrosse. En descendant l'escalier, elle protesta que jamais elle ne feroit plus de dettes, qu'elle ne commanderoit jamais que ce dont elle auroit besoin, et surtout que de sa vie elle ne joueroit. Elle étoit inconsolable, parce qu'elle n'osoit pas demander à lord Melbury de quoi payer cette femme, attendu que, pour ce même objet, il lui avoit déjà donné trois fois la somme requise, qu'elle avoit chaque fois perdue au pharaon; se reprenant ensuite, elle protesta que, si jamais elle touchoit une carte, ce seroit dans l'unique but de

se procurer de quoi acquitter cette dette. Sir John la supplia, de la manière la plus sérieuse, de ne pas chercher à flatter ainsi sa conscience, mais plutôt de faire servir son chagrin actuel à son bonheur futur, en en faisant l'heureuse et mémorable époque de son renoncement à une habitude qui faisoit tort à sa fortune, à sa réputation, à ses principes et à sa tranquillité. « Pauvre femme ! dit sir John en nous donnant ces détails, elle oubliera bientôt les promesses qu'elle vient de faire dans ce moment d'angoisse. »

« Après avoir essuyé ses larmes, elle me dit, ajouta-t-il, qu'elle devoit aller ce soir à l'Opéra. L'Opéra sera suivi du pharaon, et demain, probablement, les boucles d'oreilles iront tenir compagnie au collier. »

Lady Belfield demanda à Fanny comment il se faisoit que lady Melbury, lui parlant sans surprise et sans émotion, en eût fait paroître autant à la seule vue de sa mère; ce que la jeune personne

expliqua en disant qu'elle n'avoit jamais été présente, pendant qu'elles demeu- roient en Bond-Street, quand cette dame y venoit, ayant toujours été occupée dans l'appartement d'en haut, ou à pren- dre des leçons de ses maîtres.

Avant de nous séparer, nous prîmes des mesures efficaces pour assurer la sub- sistance de la mère pendant sa maladie, ainsi que pour soulager la douleur et alléger le travail de sa fille; et le jour suivant je partis pour Stanley-Grove, avec la promesse de sir John et lady Bel- field de m'y suivre au bout de quelques semaines.

Dès que je fus dans ma chaise de poste, et que j'eus décidément tourné le dos à Londres, je me plongeai dans une multitude de réflexions sur les per- sonnes que j'y avois fréquentées. Dans ce soliloque, ce qui me frappa surtout fut cette opposition de caractères, qui tous cependant sont compris dans le nom significatif de *chrétiens*. Je vis que, quoi-

que ces personnes diffèrent considérablement les unes des autres, elles différencient encore plus de la règle qu'elles font profession de prendre pour leur guide. Malgré cela, il n'en est aucune qui soit censée répréhensible ; il n'en étoit aucune qui fût ou profane ou dissolue ; pas une qui, dans la conversation, ne se fût faite le champion du christianisme, si ses vérités eussent été attaquées ; pas une qui en négligeât les pratiques extérieures, bien loin de les tourner en dérision, et qui, dans l'ensemble de sa société, n'eût passé pour une personne religieuse : et cependant en étoit-il une seule qui, par son genre de vie, fit honneur à la croyance qu'elle avoit adoptée ? Et s'il faut citer *mistriss Ranby*, *mistriss Fentham*, *lady Bab Lawless*, *lady Denham*, *lady Melbury*, laquelle d'entre elles n'eût pas été étonnée de voir sa foi chrétienne mise en question ? et cependant la religion de la plus austère d'entre ces femmes, est une religion purement

spéculative ! et quant à celle de toutes les autres, se peut-il rien de plus superficiel, de plus inconséquent, de plus erroné, de plus vide, de plus hypocrite ! et, quelle que fût celle à qui on se fût adressé pour demander à quelle source elle puisoit sa religion, elle eût répondu avec indignation : « Où seroit-ce, sinon *dans la Bible* ? » Mais si nous comparons la copie avec le modèle, et les chrétiennes avec le christianisme, où trouver du rapport ? En quoi leur vie imitoit-elle la vie de celui *qui ne faisoit pas sa volonté, mais la volonté de son Père, celui dont la vocation étoit de faire le bien* ? Comment concilier leur foi avec les principes qu'ils enseignoient ? Quelle différence entre leur pratique et ses préceptes ! Quelle contradiction entre leur genre de vie et l'exemple qu'il leur avoit laissé ! Quel peu de fondement dans leur espoir du ciel, si l'entrée du ciel n'est que pour ceux dont l'esprit est conforme à celui de Jésus-Christ !



## CHAPITRE XII.

DÈS sa première jeunesse mon père avoit été intimement lié avec la famille de M. Stanley. Quoique celui-ci fût de quelques années plus jeune, il existoit entre eux une telle affinité de goûts, de sentimens, de vues et de principes, qu'ils vécutent toujours dans la plus étroite amitié ; leurs deux familles avoient résidé à Londres pendant les premières années de leur vie, circonstance qui avoit extrêmement facilité cette parfaite connoissance mutuelle qui naît d'une liaison intime et familière. Je me souvenois d'une visite faite par M. Stanley à mon père, au Prieuré, pendant que j'étois encore fort petit garçon, et il m'étoit resté une impression imparfaite, mais agréable, de sa physionomie et de ses manières engageantes.

Ayant hérité d'une terre considérable

en Hampshire, il s'y étoit fixé en se mariant. L'attachement mutuel qui subsistoit entre mon père et lui, s'étoit entretenu par leur correspondance. A la mort de mon père et à celle de ma mère, j'avois reçu l'invitation pressante de venir adoucir mon affliction dans le sein de leur famille; mon père avoit exigé de moi qu'une de mes premières visites, après sa mort, seroit à Stanley-Grove; et, pour dire le vrai, je regardois l'engagement de m'y rendre comme le but le plus agréable de ma tournée méridionale.

J'arrivai à Stanley-Grove avant dîner; je trouvai une maison de belle dimension, analogue à la fortune et aux idées libérales du propriétaire. Je vis, avec un plaisir singulier, une forêt décorer l'approche du parc. Le bâtiment présentoit un extérieur noble, et réunissoit dans l'intérieur la commodité et l'élégance. Il étoit situé sur le côté méridional d'une colline, plus près de sa base que du sommet; un beau bois antique l'abritoit au

nord-est. Le parc , quoique d'une médiocre étendue , étoit remarquable par la belle ondulation du terrain , abondamment couvert de chênes les plus pittoresques , entremêlés de magnifiques arbres de haute-futaie. L'ensemble étoit combiné avec intelligence ; mais , quoiqu'on aperçût visiblement l'empreinte du goût moderne , le propriétaire l'avoit adopté avec mesure , et avoit su conserver de beaux ombrages ; aussi , malgré les critiques du jour , l'avenue avoit été préservée de la hache.

Je fus reçu par M. et M<sup>me</sup>. Stanley de la manière la plus cordiale ; et , par un effet de cette impression forte et soudaine que produisent sur l'esprit d'un hôte le tact délicat et le savoir vivre de ceux qui l'accueillent , joint à la vénération qu'il a déjà pour leur caractère moral , je me sentis à l'instant comme installé chez moi : tous les préliminaires d'une connoissance progressive devinrent à un certain point inutiles ; et j'éprouvai bien-

tôt le sentiment de cette intimité véritable et affectueuse , qui semble à peine demander l'habitude de se voir pour acquérir de la force , et du temps pour se consolider. M. Stanley n'eut que quelques instans pour me présenter à sa femme et à ses deux aimables filles avant qu'on annonçât le dîner, auquel avait été invitée une compagnie nombreuse : car le voisinage étoit considérable et bien composé.

La conversation après le dîner fut sensée , animée , instructive ; j'observai que M. Stanley ne perdit pas une seule occasion convenable de suggérer quelques réflexions utiles. Mais ce qui me frappa le plus dans la tournure de sa conversation , fut de voir que , sans mettre mal à propos la religion sur le tapis , il avoit le talent de rendre instructifs les sujets les plus ordinaires , et de tirer des idées salutaires , ou de faire jaillir quelque lumière importante , d'objets qui , en des mains ordinaires , n'eussent pas été sus-

ceptibles d'utilité. Il étoit évident que la piété étoit le principe dominant de son esprit ; et qu'il en consultoit aussi soigneusement les intérêts quand la prudence l'empêchoit de les mettre en avant , que lorsqu'il y avoit de la convenance à le faire : sa piété se montroit plus par des sentimens que par des paroles ; il pensoit qu'un argument de mauvais goût ne pouvoit jamais servir à l'avancement du christianisme ; et il n'est, je crois, aucun ami de la religion qui blessât moins que lui les gens du monde : car, quoique aucune considération humaine ne lui eût fait rabattre la moindre partie de son zèle , ni tempérer aucune doctrine , ni déguiser aucune vérité , ni pallier , ni chercher des biais , ni mettre rien en compromis , néanmoins il ne disputoit jamais sur des mots ou sur de légères distinctions ; il pensoit que , sans déroger à la piété , il étoit libre à tout homme de réunir le choix des expressions, la pureté du goût,

la justesse du raisonnement , pour les consacrer au soutien de la cause qui est si chère à tout vrai chrétien , et qui exige tous les efforts dont il est capable.

Il étoit également prompt à encourager les objets d'une utilité pratique dans les affaires de la vie , en leur donnant une impulsion analogue aux situations diverses ainsi qu'aux vues de ses convives. Mais il se félicitoit surtout de ce que la littérature en général présente un champ sans bornes, si vaste et si sûr : « C'est là , disoit-il , que les gens instruits trouvent sans cesse des ressources inépuisables avec un abri contre ces lieux communs de la conversation à la fois ignobles , dangereux et stériles. S'il n'est pas en notre pouvoir , dans le cercle de notre société , d'ajouter de l'élevation à nos principes , il l'est toujours de tenir notre entendement en activité ; et je ne mets pas au nombre des moindres bienfaiteurs du genre humain , ces auteurs qui fournissent à l'homme

matière à des discussions innocentes et de bon goût. »

Dans le cours de ma liaison avec M. Stanley, j'ai plus d'une fois remarqué l'adresse avec laquelle il a su faire servir à un but religieux un passage purement moral : je l'ai vu conversant avec telle personne qui n'auroit pas goûté une autorité sacrée, s'appuyer d'un sentiment pris des Offices de Cicéron, en faire le premier degré de son échelle morale; et s'élevant ensuite graduellement, suivre et faire briller la même pensée dans les œuvres de Paley ou de Johnson, d'Addisson ou de Bacon, jusqu'à ce qu'il eût insensiblement amené son antagoniste à la pure morale de l'Évangile, et lui eût fait à l'improviste adopter un principe chrétien.

Comme je savois qu'il avoit une belle et nombreuse famille, chaque fois que la porte s'ouvroit, j'étois étonné et presque fâché de ne pas voir paroître ses enfans; car je commençois à m'intéresser à tout

ce qui tenoit à une famille aussi engageante. Les dames ayant, à notre grande satisfaction, fait une plus longue séance à table qu'il n'est d'usage de le faire dans bien des maisons, elles se rendirent au signe de la maîtresse du logis, et se retirèrent suivies des demoiselles Stanley.

Mistriss Stanley est une femme remplie de grâces et de la meilleure tournure. Entre mille excellentes qualités, elle est remarquable par la sagacité avec laquelle elle adapte sa conversation à l'esprit de ses convives, et par son talent particulier à en choisir les sujets. Je n'ai jamais connu de femme qui possédât au même point celui de répandre autour d'elle, à sa table, autant d'enjouement, sans dévier le moins du monde de ce qu'elle doit à sa dignité personnelle; les questions qu'elle y fait sont de nature à ce que les étrangers auxquels elles s'adressent, aient plutôt à gagner qu'à perdre en y répondant, et elle a soin de les mesurer au degré de connoissances



qu'elle leur suppose. Par ce moyen-là, elle obtient le double avantage de faire ressortir ses convives d'une manière honorable pour eux, et d'acquérir quelque instruction pour elle-même. J'ai connu des femmes qui, faute de ce discernement, faisoient des questions sur l'Amérique à un homme arrivant des Grandes-Indes. J'en ai connu d'autres qui, manquant de cette véritable délicatesse dont l'existence s'aperçoit jusque dans les minuties, s'arrogent une supériorité facile et mortifiante pour leurs hôtes; demandant, par exemple, à telle ou telle personne son opinion sur un livre nouveau, quoiqu'elles sussent que, d'après la nature des choses, il étoit très-in vraisemblable que cette personne en eût entendu parler. S'il y a à la table de *mistriss Stanley* quelque convive qui, par sa position, ait moins de droits que d'autres à ses attentions, il peut être certain d'éprouver de sa part une attention particulière. Ceux qui se méfient d'eux-mêmes

mes sont sûrs de son appui, et elle sait faire valoir l'homme modeste par l'obligeance et la recherche de ses attentions.

Invité à passer dans le salon de compagnie, je fus ravi d'y trouver quatre beaux enfans brillans de santé, avec tout l'enjouement de leur âge, et folâtrant avec les dames. L'un sautoit, l'autre chantoit : une petite fille faisoit voir des dessins d'oiseaux dont elle paroissoit comprendre l'histoire naturelle : une quatrième avoit étalé sur le tapis une carte de géographie dépecée, et avoit attiré sa sœur près d'elle pour lui montrer Copenhague. Tableau animé ! cet ensemble me faisoit le plus grand plaisir. J'acquis de l'importance auprès de la petite chanteuse, en lui rappelant un vers qu'elle avoit oublié ; et auprès de la géographe, quand elle vit que je connoissois mieux qu'elle les côtes de la mer Baltique.

Dans la soirée, après que la compagnie se fut retirée, je demandai à mis-

triss Stanley comment elle avoit pu s'écarter d'un usage reçu, au point de ne pas faire paroître ses enfans au dessert. « C'est à moi qu'il faut le demander, dit M. Stanley en souriant, car ce fut moi qui, le premier, hazardai de suggérer une innovation aussi hardie. J'aime tendrement mes enfans; mais ils sont toujours chez moi : je n'ai mes amis que de temps en temps; je ne veux pas que la moindre portion des heures que je souhaite donner à une jouissance sociale et intellectuelle, soit dérangée par une autre ou traversée par un plaisir qui est toujours à ma portée. En même temps, je souhaite que mes enfans voient mes amis; la société les amuse, les instruit et les forme. Ainsi je me consultai avec mistriss Stanley, pour savoir comment nous ferions pour jouir de nos amis, sans séquestrer nos enfans, et voici le moyen qu'elle imagina : « Le temps, dit-elle, que passent les dames depuis le moment où elles quittent la salle à man-

ger, jusqu'à celui où les hommes viennent prendre le thé, est un temps dont souvent elles ne savent que faire; c'est plutôt un intervalle d'attente que de jouissance. Les femmes d'un esprit borné ont bientôt épuisé leur admiration réciproque pour leur parure, en mousselines brodées et en manches à dentelle; et celles d'un esprit différent ne demandent pas mieux que de lui donner un délassement aussi agréable. » Elle proposa donc, pour animer cet intervalle languissant, d'introduire ses enfans.

» Cette petite diversion a non-seulement réussi dans notre famille, mais elle a été adoptée par plusieurs de nos voisins. Quant à nous, elle a un double avantage : non-seulement elle fait le bonheur des pauvres petits, mais, de plus, elle les rend heureux avec moins de risque pour leur santé, que le moment où ci-devant il étoit d'usage de les faire paraître. Nos enfans ont toujours, après leur diner, autant de fruits qu'ils

en souhaitent ; ils n'ont, par conséquent, ni besoin ni envie des fruits, des confitures, des gâteaux et du vin ! que les convives, pour plaire à la maman, ne sont que trop disposés à leur donner en abondance. Outre cela, l'intérêt personnel se mêle trop au plaisir qu'ils ont naturellement à voir du monde, en ce qu'ils associent à ce plaisir l'idée des bonnes choses qu'ils vont avoir ; mais, par ce changement de méthode, nous faisons ce qui est en nous pour mêler un peu de désintéressement au plaisir qu'ils ont à venir vers nous. Nous les aimons trop pour diminuer leurs petites jouissances ; ainsi, nous leur procurons deux plaisirs au lieu d'un : car ils ont premièrement leur dessert, et, à la suite de cela, notre société. »

« Quoique je n'approuve pas la trop grande familiarité avec les domestiques, je suis cependant d'avis qu'il est dû de vrais égards à d'anciens et fidèles serviteurs. Celui que j'avois avec moi pendant

cette tournée, avoit vécu dans notre famille depuis sa jeunesse, et m'avoit donné ses soins dès mon enfance. Sa fidélité, son bon sens, et j'ajouterai sa piété, lui avoient acquis son franc parler. « Oh ! monsieur, me dit-il, en faisant son service auprès de moi le jour suivant, nous voici enfin dans une excellente maison. Quelle famille ! comme elle est pieuse, bien réglée, charitable ! Ici, monsieur, tout le monde se ressemble. Madame Jenner, la femme de charge, me dit que son maître et sa maîtresse sont un exemple pour tous les riches, et le refuge de tous les pauvres du voisinage ; et quand à miss Lucilla, si la bénédiction de ceux qu'elle sauve de leur perte, peut ouvrir les portes du Paradis, elle ne peut manquer d'y entrer. » Cette effusion du bon Édouard m'anima, et me fit souvenir que j'avois oublié de demander des nouvelles de cette brave femme de charge, qui avoit demeuré chez mon grand-père, et qui, à sa mort, avoit passé

dans la famille de M. Stanley. Dès que je le pus, j'allai la voir dans son appartement ; j'étois avide de connoître plus à fond une famille qui ressembloit si fort à mes parens, et pour laquelle je sentoisi déjà quelque chose de plus tendre que la simple estime.

Je félicitai madame Jenner du bonheur qu'elle avoit de demeurer dans une famille aussi estimable ; elle me répondit par l'éloge énergique des personnes qui la composent : « Ma maîtresse, me dit-elle, est pour les dames un modèle si correct, et en même temps si plein de bonté !... Il est vrai qu'à présent miss Lucilla soulage sa mère de tous les soins de famille. Le jour où elle eut seize ans, monsieur (c'est-à-dire il y a environ deux aus et demi), elle commença à avoir l'inspection des affaires du ménage ; et, à mesure qu'elles lui devinrent familières, elle s'y voua de plus en plus. Miss Matilda sera bientôt d'âge à soulager sa sœur ; mais ma maîtresse ne veut pas que

ses filles aient la conduite des affaires de la maison avant qu'elles soient à peu près des femmes faites ; d'un côté, parce que cela pourroit les détourner de ce qu'elles ont à apprendre , et de l'autre, leur donner des notions trop communes sur les soins de la table et sur l'importance des mets, et en même temps les conduire à un caquetage déplacé et familier avec les domestiques. » Elles seront à temps, dit-elle, lorsque leurs idées seront plus formées ; elles ne prendront alors que le bon, et échapperont à tout danger. »

Voyant que je l'écoutois avec une attention et une satisfaction toute particulière, cette bonne femme continua ainsi : « En été, monsieur, miss Stanley se lève à six heures, et en passe deux dans son cabinet, qui est garni des meilleurs livres ; à huit heures, elle me consulte sur l'état des provisions et autres objets de ménage, et me donne la feuille du menu, sauf l'approbation de sa ma-



man. La cuisinière aime fort à recevoir ses ordres, parce qu'elle avoue que miss Lucilla sait bien distinguer quand les choses sont bonnes, et ne se plaint jamais à tort; ce qui, dit-elle, rend le service des dames ignorantes extrêmement pénible, attendu qu'elles louent ou blâment au hasard, non pas d'après l'ouvrage de la cuisinière, mais selon leur humeur. Toutes les semaines elle règle mes comptes, qui, de cette manière, étant fort courts, lui donnent peu de peine; et, une fois par mois, elle fait un règlement général avec sa mère. C'est un plaisir, monsieur, de voir comme elle s'entend aux comptes; on ne pourroit pas la tromper d'un liard si on le voulait; et cependant, elle est si douce et si raisonnable! et si prompte à distinguer les erreurs des fautes volontaires! ensuite, elle est si compatissante! Ce sera un jour d'affliction pour Stanley-Grove, monsieur, que le jour où miss Stanley se mariera. Quand mon maître est malade,

c'est elle qui écrit ses lettres. Elle est sa lectrice, et elle aide sa mère à le soigner. Après ces occupations de la matinée, pensez-vous, monsieur, qu'elle vienne rejoindre la compagnie, fatiguée et de mauvaise humeur, comme les femmes qui n'ont rien à faire, ou qui viennent de se lever? Pas du tout : elle arrive fraîche comme une rose, et joyeuse comme l'alouette du matin, pour faire le thé de ses parens. Une heure après le déjeuner, elle et mon maître s'occupent de quelque livre de science. Elle aide ensuite aux leçons de ses petites sœurs; et jamais enfans ne furent mieux enseignés. Elle consacre un jour par semaine à travailler avec ses sœurs pour les pauvres, et deux fois par semaine elle les visite dans leurs chaumières; car elle dit que si l'on voyoit la porte de son père obstruée de pauvres, cela ressembleroit à de l'ostentation, et occasionneroit de l'embarras; elle ne pourroit pas non plus connoître leurs besoins et leurs

caractères à moitié aussi-bien qu'en allant elle-même visiter leurs demeures. Ma bonne maîtresse lui a donné une petite chambre , qui sert de magasin pour les vêtemens et les livres destinés à ses voisins indigens. Dans cette chambre , chacune des filles cadettes, le jour où elle a sept ans accomplis , a son tiroir à elle, avec son nom en écrit, et la seule rivalité à peu près qui existe entre les sœurs, est à qui l'aura le plus tôt rempli de bonnets, de tabliers et de mouchoirs. Le jour où l'on travaille à ces ouvrages se termine ordinairement par une de ces visites charitables. Les chers enfans sont chargés de leurs petites corbeilles à ouvrage remplies de choses nécessaires ; c'est aujourd'hui le jour , monsieur , et elles le voient toujours venir avec plaisir. Il n'y a pas jusques à la petite Célia , la plus jeune de toutes , qui ne vienne vers moi demander quelque chose de bon à mettre dans sa corbeille pour la pauvre Mary , ou Betty une telle. Je

suis surpris de n'avoir pas encore aperçu ces charmans enfans ; voici à peu près l'heure où elles viennent me voir. Les dimanches avant le service divin , elles vont à l'école du village , et c'est là que l'argent de leurs menus plaisirs de la semaine , qui a été soigneusement gardé dans ce but , est distribué à titre de récompense aux enfans qui l'ont le mieux mérité. Cependant , monsieur , malgré tout cela , vous pourriez être dans la maison un mois entier sans en entendre jamais le moindre mot , tant les choses se font tranquillement ! et quand elles se rassemblent à l'heure des repas , elles sont bien plus contentes et plus gaies que si elles avoient passé leur temps dans l'oïveté. »

Ici , mistriss Jenner s'arrêta , et au même instant , deux charmantes petites figures aux joues vermeilles vinrent se présenter à la porte , balançant entre elles une corbeille de paille , et disant d'une petite voix suppliante : « Mistriss

Jenner, la charité, s'il vous plaît : nous avons besoin de quelque chose de nourrissant pour ceux qui ont faim, et de quelque chose de délicat pour les malades. La pauvre Alice et sa petite fille..... » Elles alloient continuer ; mais, m'apercevant, elles rougirent jusqu'aux yeux, et se sauvèrent aussi vite qu'elles purent, quoique je fisse mon possible pour les retenir.

## CHAPITRE XIII.

LORSQUE miss Stanley entra pour faire le déjeuner, je vis qu'elle réalisoit dans la perfection le portrait que venoit d'en faire la femme de charge. Il m'est arrivé de voir de jeunes personnes, dont la simplicité étoit sans élégance, et d'autres dont l'extérieur trop étudié avoit presque effacé les grâces naturelles. Lucilla sembloit réunir la simplicité de la nature au fini d'une bonne éducation : c'est ainsi qu'elle me frappa au premier coup d'œil. Je n'eus garde d'en former une opinion décidée, jusqu'à ce que j'eusse eu le temps d'observer si les qualités intérieures répondoient à un extérieur aussi prévenant.

Lucilla Stanley est plutôt d'une élégance accomplie, qu'elle n'est parfaitement belle. J'ai vu des femmes d'un air aussi distingué, mais je n'en vis jamais

d'aussi intéressantes ; l'expression de sa physionomie fait sa beauté , c'est l'empreinte visible de son âme. Ce n'est pas tant la symétrie des traits , que la perfection réunie de l'intelligence et de la douceur. Un grand poëte ancien l'a bien dépeint dans ces vers :

..... *Her pure and eloquent blood. ....*  
*Spoke in her cheeks and so distinctly wrought*  
*That one could almost say her body thought.*

Sa conversation , comme sa physionomie , est un composé de vivacité , de sensibilité et de délicatesse ; elle ne parle pas pour que l'on cite ses paroles ; mais tel est l'effet de sa conversation , qu'elle laisse dans l'esprit une impression douce , et dans le cœur l'amour de la bonté. Elle anime sans éblouir ; elle sait amuser sans excès ; satisfaite de plaire , elle n'a pas l'ambition de briller. Il n'y a rien dans ses expressions qui annonce de la recherche , ni dans ses manières qui annonce de la vanité. Elle est plutôt remarquable

par une gaieté badine que par le piquant de son esprit. Elle ne prétend pas à la repartie , et elle la désapprouve dans autrui. Malgré cela, j'ai rarement rencontré de goût plus sûr que le sien pour une saillie innocente. Le goût est en effet la qualité dominante de son esprit, et on peut dire qu'elle a plutôt le tact du génie des autres, qu'elle n'est elle-même *un génie* proprement dit. Elle a un aperçu très-prompt de tout ce qui est beau ou défectueux tant dans le caractère des personnes que dans les productions de l'esprit. Cette même finesse de goût perce dans ce qu'elle écrit , dans sa conversation , son habillement , ses arrangemens domestiques , et la distribution de ses jardins , pour lesquels elle a un grand talent et une inclination très-prononcée ; quoiqu'elle ait l'oreille très-juste , elle ne chante pas , et ne joue d'aucun instrument, et son goût, en fait de dessin , est si correct , qu'elle semble véritablement avoir le compas dans l'œil.



Je ne lui ai cependant jamais vu le crayon en main , si ce n'est pour faire l'esquisse d'un pavillon ou d'un berceau de verdure pour l'ornement des jardins. La justesse de ses idées ne lui permet pas de se contenter de la médiocrité en quoi que ce soit ; et elle trouve que la vie est trop courte , et que les devoirs en sont trop nombreux et trop importans , pour prétendre à la perfection dans beaucoup d'objets. Comme elle doit ses soins à cinq de ses sœurs cadettes, elle a pris le parti de renoncer à certaines études qui auroient eu de l'attrait pour elle. Elle avoue que , si elle eût été fille unique , elle se seroit permis un peu plus de latitude dans l'embellissement et les agrémens de son existence.

On ne peut pas supposer qu'à son âge elle doive à son expérience le jugement qu'elle porte sur les personnes et sur les choses ; elle le doit à une finesse de tact qui la met en état d'en saisir le trait principal, la circonstance marquante , le

vrai sens ; au lieu d'embarrasser son esprit et de fatiguer son attention sur les parties moins importantes d'un caractère, d'un livre, ou d'une affaire, cette justesse de pensée lui enseigne à apprécier les choses à leur valeur, et à les mettre à leur véritable place. Sa manière de s'énoncer ajoute à l'effet de ses paroles, et le son de sa voix exprime, d'une manière tout-à-fait heureuse, l'enjouement ou la bonté, suivant que le sentiment la guide ou que l'occasion l'exige. Cette manière lui est si naturelle, et ses sentimens découlent si spontanément de l'occasion, qu'il est évident que toute idée d'ostentation est aussi étrangère à son esprit, que la recherche de la louange l'est à son cœur. Je ne lui ai jamais entendu préférer une parole que j'eusse désiré qu'elle eût retenue, ou exprimer une pensée que j'eusse souhaité n'être pas la sienne.

Quant à son habillement, il me fait souvenir de ce que dit un jour le docteur

Johnson; au sujet d'une dame que l'on citoit pour s'habiller avec goût : « La meilleure preuve que je puisse vous donner de sa supériorité à cet égard, dit-il, c'est qu'on ne peut jamais se rappeler comment elle étoit mise. » La tenue de Lucilla n'est ni négligée, ni recherchée; elle est aussi soignée que l'exige la plus scrupuleuse délicatesse, et conforme à la mode du jour tout autant que cette même délicatesse peut le permettre. Semblable à une nymphe, les grâces de sa personne ne perdent rien pour être voilées avec la plus exacte modestie. Oh! si les femmes en général savoient connoître leur véritable intérêt; si elles pouvoient concevoir le charme que même le seul dehors de la modestie donne à celle qui la possède, elles se vêtiroient avec décence, si ce n'est par principe, au moins par un amour-propre bien entendu. Celles qui en font une affaire de calcul se serviroient de la modestie par artifice. La coquette l'adopteroit comme une amorce; et la

femme chaste, comme sa parure naturelle.

Ce que j'admire en miss Stanley (et ce que j'ai souvent regretté de ne pas trouver en d'autres femmes), c'est qu'elle est, dit-on, si pleine de vivacité, si enjouée, si animée du désir d'amuser son père et sa mère lorsqu'ils sont seuls, qu'ils ne sont jamais si gais que lorsqu'ils sont entourés de leurs enfans; c'est alors que tous ses moyens se déploient, et que sa vivacité est sans réserve. Elle parla peu les deux ou trois premiers jours qui suivirent mon arrivée; mais il étoit évident que son silence ne provenoit ni de froideur, ni de manque d'égards, mais d'un sentiment délicat de convenance. Sa douce franchise et sa simplicité surmontèrent peu à peu cette petite timidité, et bientôt elle commença à me traiter comme le fils de l'ami de son père. Je m'aperçus de bonne heure que, quoiqu'il fût possible à un étranger de la voir sans admiration, il étoit impossible de

s'entretenir avec elle avec indifférence. A peine avois-je été une semaine à Stanley-Grove, que mes précautions s'étoient évanouies, mon égide avoit disparu, et cependant je n'avois pas encore consulté M. Stanley.

En contemplant la figure attrayante et l'esprit délicat de cette charmante fille, je sentis que *l'imagination*, qui égare tant de cœurs novices, avoit garanti le mien. L'image que je m'étois formée, et qui m'avoit été suggérée par l'héroïne de Milton, étoit à la vérité fort exaltée; mais elle n'étoit pas romanesque. Je m'étois fait de bonne heure un objet idéal de comparaison, trop élevé peut-être, mais dont l'élévation même avoit été mon préservatif contre les dangers ordinairement attachés à la société des femmes. Je comparois sans cesse celles que je fréquentois avec l'être idéal qui remplissoit mon esprit : la comparaison pouvoit me faire manquer d'indulgence envers elles; mais elle m'avoit

été certainement utile, car elle m'avoit garanti des effets magiques de la beauté, ainsi que de la séduction d'un caractère factice; et d'un mérite ordinaire.

Je sais que l'amour est sujet à répandre un tel éclat sur l'objet de son choix, qu'il finit par se trouver ébloui, moins peut-être par le brillant de l'objet lui-même, que par les rayons dont son imagination l'a entouré. Mais la religion, sans avoir éteint mon imagination, l'avoit réglée. Elle avoit modéré le brillant du rêve sans l'obscurcir. Elle n'avoit pas anéanti chez moi les passions, mais elle m'avoit enseigné à les diriger. Il me sembla avoir enfin rencontré l'être dont je poursuivois la recherche; mon esprit fut frappé de ses perfections, mon cœur reconnut son empire; je m'efforçai cependant de ne pas me livrer à ses impulsions, je tâchai de contenir ma sensibilité jusqu'à ce que j'eusse eu le temps d'apprécier un caractère qui paroissoit aussi ingénu qu'achevé, et je ne me suis

permis de tracer cette légère esquisse de Lucilla, et de l'effet qu'elle produisit sur mon cœur, que lorsqu'une connoissance plus particulière a pu justifier mon penchant.

Je ne dois pas oublier de dire que M. Stanley avoit une autre fille. Si le caractère de Lucilla avoit plus d'élévation, celui de Mathilda n'étoit pas moins aimable. Elle est aussi belle, mais elle a des formes moins délicates; elle est d'un naturel heureux, et elle a des vertus marquantes. Ses petits défauts semblent provenir de l'excès de ses bonnes qualités; elle est d'une extrême sensibilité. Le soin de la surveiller et de la diriger occupe la tendresse de sa mère et la prudence de son père; son cœur est pénétré de reconnaissance pour le plus léger service; cette chaleur de sentiment tient ses affections plus en activité que son jugement; elle la porte à s'exagérer le mérite de ceux qu'elle aime, et à apprécier leurs bonnes qualités, moins par leur valeur intrinsèque, que par la bonté

Elle lui témoigne. Elle me traita bientôt avec la plus aimable familiarité, et son innocente vivacité encouragea, de ma part, cette liberté affectueuse avec laquelle on traite une sœur bien-aimée.

Les autres enfans sont gais, aimables, intéressans et d'un naturel fort doux. Leurs progrès intellectuels (car je déteste le terme *accomplishments* depuis qu'il a été détourné de la véritable acception dans laquelle Milton en a fait usage) sont comme autant de contributions individuelles dont s'enrichit le fonds commun du bonheur de cette famille. Leurs talens ne sont jamais mis à l'épreuve par des encouragemens artificiels; une application régulière, un travail tranquille, un emploi de temps varié, un traitement affectueux, des récréations réjouissantes et animées, forment le cercle de leur joyeuse journée.

Je ne pouvois qu'admirer, dans cette heureuse famille, la douce union de la piété et de la gaiété, la rigueur des principes tempérée, mais sans relâchement,



par l'enjouement des manières. Je ne parle pas de cet enjouement qui a besoin d'être excité par des plaisirs bruyans; mais de celui qui est évidemment le résultat heureux d'un caractère serein et cependant animé, et d'un esprit bien réglé; d'un esprit mu par une délicatesse de conscience toujours alerte à l'aperçu du plus petit péché, et s'enflammant d'une sainte reconnoissance pour la plus légère des grâces.

Je me suis souvent rappelé que mon père, pour m'empêcher d'être trompé, et de former une opinion prématurée sur ceux qui, au premier coup d'œil, paroissent doués d'enjouement, m'avoit accoutumé, de bonne heure, à examiner avec attention si chez des personnes apathiques de leur naturel, cette vivacité passagère ne tenoit pas uniquement au tempérament. Cet avis m'avoit été fort utile dans mes observations sur les femmes. J'avois fréquemment remarqué, que celles qui aiment la musique et la

danse, et celles dans lesquelles on admire le plus les agrémens à la mode, ont peu de gaîté d'esprit. Dans plusieurs occasions, je trouvai que la partie intellectuelle étoit la seule qui fût dans l'inaction; ce qui n'est pas surprenant, puisque c'est la seule partie qui n'a reçu aucune préparation préalable, aucun travail antérieur.

Quand j'en parlai à M. Stanley, il me répondit que l'éducation qui prévaut aujourd'hui, étoit une éducation *mahométane*, et consistant uniquement à rendre une femme *attrayante*. « Il reste cependant encore, dit-il, quelques gens sensés, qui, en adoptant la chose, améliorent le principe; ils désirent également douer une femme d'attraits suffisans, mais c'est en s'efforçant avec assiduité à rendre l'entendement, le naturel, l'esprit et les manières de leurs filles, aussi engageantes, que ces parens circassiens tâchent de rendre leurs personnes *séduisantes* ».

## CHAPITRE XIV.

LE docteur Barlow venoit fréquemment à Stanley-Grove ; et, par égard pour la mémoire de mon père, il m'honoroit d'une grande bonté. Il réalisoit en sa personne toutes mes idées d'un ecclésiastique de campagne de la classe supérieure ; il y a dans toute sa vie et dans son caractère une suite uniforme , qui , sauf les changemens que près de deux cents ans ont pu faire dans les usages , me rappelle souvent l'incomparable *ministre de campagne* du spirituel George Herbert.

« Je n'ai jamais vu, disoit M. Stanley, le zèle discret mieux personnifié que dans le docteur Barlow. Sa piété est aussi éclairée que sincère ; aucune erreur en fait de religion ne lui échappe , ni faute d'en connoître l'existence , ni par négligence à la découvrir, ni par manque d'activité à lui faire la guerre. Il est trop

intègre pour ne pas attaquer le mal régnant, quel que soit le masque dont il se couvre; trop circonspect pour que les gens sages aient lieu de craindre que son zèle puisse égarer son jugement. Il a trop de droiture pour avoir peur de la censure, qu'une piété active doit attendre de la part des gens du monde, des cœurs froids, et des têtes vides.

» En considérant cependant sa douce ferveur et ses soins infatigables, provenant de l'extrême importance qu'il attache au prix des âmes, les gens du monde pourroient l'honorer du nom *d'enthousiaste*, tandis que sa prudence, sa simplicité et sa régularité lui vaudroient de la part des fanatiques l'épithète de *formaliste*. Sans être observateur outré des formes extérieures, il a grand soin de ne jamais les blesser; il remplit ses devoirs de pasteur spirituel tous les jours de la semaine aussi bien que les dimanches: car il dit que, s'il ne consacroit pas une grande partie de ce temps intermé-

diaire à ses visites pastorales, il seroit impossible d'entretenir cet échange mutuel de bienveillance, qui facilite si fort ses travaux, ainsi que les progrès de ses paroissiens dans la vertu. Ils l'écoutent, parce qu'ils l'aiment; et ils le comprennent, parce qu'il les a familiarisés, par ses conversations particulières, avec les grandes vérités qu'il leur annonce dans la chaire.

» Le docteur Barlow a beaucoup diminué l'accroissement de l'innovation dans les églises qui dépendent de lui, en attaquant les novateurs avec leurs propres armes, non pas à la vérité en s'abaissant comme eux à des moyens blâmables, mais en opposant un zèle éclairé à un zèle enthousiaste, un zèle qui agit avec connoissance de cause à un zèle aveugle. Il est d'opinion qu'on fait plus avec de l'activité qu'avec des invectives, et qu'on a trop souvent recours à celles-ci comme à un moyen plus facile.

Sa charité néanmoins est étendue et

son esprit vraiment universel. Il honore tous ceux de ses collègues qui , étant véritablement religieux , ont sérieusement à cœur de faire le bien , quoiqu'ils puissent différer de lui sur la manière de le faire. Cependant l'indulgence de son caractère n'empiéta jamais sur sa fermeté évangélique ; et, tout en ne contestant avec qui que ce soit sur une légère différence d'opinions, il maintient les siennes avec la fermeté d'un homme qui les a embrassées d'après la plus ample conviction. D'une érudition réelle et bien mûrie , il dédaigne la chétive réputation qui peut s'acquérir par ces ornemens de style , ces mots difficiles et peu usités , et cette inversion laborieuse des phrases , au moyen desquels des ecclésiastiques peu judicieux se rendent désagréables à la partie éclairée de leurs auditeurs , inintelligibles à celle qui ne l'est pas , et par conséquent à la plus grande partie d'entre eux. Il se souvient toujours que le peuple a de la raison ,

et qu'il manque seulement d'instruction. Pour être en mesure avec tous, il prêche aux uns le langage du bon sens, et aux autres un langage simple; mais, tout en tâchant de faire impression sur les ignorans, il n'offense jamais l'auditeur instruit. Il pense que l'avis de Polonius à son fils, peut s'adresser aux prédicateurs autant qu'aux voyageurs :

» *Be thou familiar, but by no means vulgar.*

» Dans le discours, sache être familier sans dégrader ton langage.

» On ne l'entend point en chaire parler controverse; c'est *le chrétien de la Bible*, profondément convaincu lui-même des importantes vérités qu'il inculque aux autres avec tant d'énergie. Son esprit est tellement imbu, tellement saturé (si j'ose hasarder cette expression) de la connoissance des écritures saintes, qu'il est toujours prêt à produire de cette riche mine ses inépuisables trésors, et à les

appliquer avec discernement , avec modération , et à propos.

» Quoique dans tous ses discours il inculque avec soin la doctrine de la sanctification universelle , ses instructions pratiques sont toujours tirées de ces principes fondamentaux du christianisme , qui sont la racine , l'esprit et la vie de la vertu : outre une piété solide et une profonde connoissance de la Bible , il croit qu'il est de toute importance pour un ministre de l'Évangile de connoître parfaitement la nature humaine en général , et l'état de sa propre paroisse en particulier ; la connoissance seule de ces deux objets l'empêche de prêcher d'une manière trop directe et par conséquent trop propre à offenser , ou d'une manière trop vague pour faire impression.

» Dans la prière , il a soin de ne lire ni avec rapidité ni avec cette froideur , cette inattention et cette négligence qui peuvent faire soupçonner à son auditoire qu'il se ménage , afin de briller



davantage dans son sermon. Au lieu de cela, la manière dévote, respectueuse et pénétrante dont il prononce les diverses parties de la liturgie, dispose son cœur et celui de son troupeau à recueillir du fruit de son discours. Ses demandes sont faites avec cette sage ferveur, ses exhortations avec cette humble autorité, ses actions de grâce avec cette sainte chaleur, qui entraînent l'âme de celui qui l'écoute. Quand il monte en chaire, il a soin de ne pas diminuer l'impression récente du service liturgique par quelque long chef-d'œuvre de sa composition, articulé avec force et emphase; et il prononce l'Oraison Dominicale avec un recueillement qui fait voir qu'il songe à son importance, ainsi qu'à son divin auteur.

» Quand il prêche, il a soin de se faire entendre de l'auditeur le plus éloigné; et, par l'attention constante qu'il donne à ce point essentiel, il a rendu très-suffisante une voix qui n'étoit pas naturelle-

ment forte ; il attache beaucoup d'importance à une prédication bien articulée , son grand but étant d'être entendu , compris et senti.

» Sa manière de prêcher se distingue par une simplicité grave et majestueuse , aussi éloignée de la manière de lire une histoire ordinaire , que de la déclamation d'un acteur. Ses auditeurs sortent de l'église moins ravis du prédicateur , que touchés des vérités qu'il a mises sous leurs yeux. Il dit qu'il sent toujours avoir fait le plus de bien lorsqu'il a été le moins loué , et qu'il n'est jamais plus humilié que lorsqu'il reçoit le plus de louanges ; parce que , généralement parlant , les hommes admirent le plus les sermons qui leur font une impression moins profonde , au lieu que ceux qui sont véritablement efficaces , étant souvent de nature à les mettre mal avec eux-mêmes , sont par conséquent le moins susceptibles de leurs louanges. « Ceux-là seulement rendent un témoignage vrai à la

bonté d'un sermon , ajouta-t-il , qui , sans faire l'éloge de sa composition , ou de la manière dont le prédicateur l'a débité , sont conduits par ses effets à l'examen de leur propre cœur , à en sonder la corruption et à changer de vie ; la seule flatterie , le seul éloge que j'ambitionne , c'est leur amendement.»

» Je sais que la plupart des auditeurs aiment à sortir de l'église avec l'opinion tranquillisante qu'ils ont peu à travailler sur eux-mêmes. Il détrompe constamment de pareils auditeurs , en gravant dans leur esprit , vers la fin du sermon , quelque précepte marquant , qui naît et dérive de la doctrine préparatoire. Il n'appuie pas sur une vérité isolée à l'exclusion de toutes les autres , il ne met point de subtilités en avant ; mais il tâche de fixer l'attention , d'alarmer les indifférens , de ranimer ceux qui se relâchent , d'affermir ceux qui chancellent ; il appuie sur les vérités éternelles comme sur des vérités prêtes à se manifester , vérités

auxquelles tout homme vivant a un intérêt égal. »

M. Stanley dit que, quoique le docteur Barlow fût considéré à Cambridge comme un jeune homme d'une conduite régulière, qui évitoit soigneusement le vice et même toute irrégularité, cependant, comme il étoit d'une humeur enjouée, et qu'il aimoit la bonne compagnie, les plaisirs innocens de la table ne lui étoient pas indifférens; goût qui, imperceptiblement, auroit pu le conduire aux fautes qu'il abhorroit. Il fut frappé d'un passage qu'il trouva dans une lettre du docteur Johnson à un jeune homme nouvellement entré dans les ordres sacrés. A la suite de quelques avis salutaires, il lui conseille d'avoir le courage de refuser quelquefois des invitations de dîner. Il est difficile de concevoir le degré de force et d'indépendance que son esprit acquit par l'adoption de ce seul avis. « Non-seulement, continua M. Stanley, il est le directeur spirituel,

mais il est le père, le conseil, l'arbitre et l'ami de ceux que la Providence a commis à ses soins.

» Il a le bonheur d'avoir une excellente femme, qui, lui ayant apporté une fortune considérable, a extrêmement étendu ses moyens de faire du bien; mais elle a, de plus, ajouté essentiellement à son bonheur et à sa considération, par sa piété et par sa prudence. Comme elle se charge en grande partie de l'administration des affaires de son mari, elle lui donne par-là la facilité de se vouer entièrement aux devoirs de sa vocation. Elle est aussi attentive au bien-être temporel de ses paroissiens, que le docteur l'est au salut de leurs âmes. Elle élève sa famille avec autant de soin qu'il en met à sa paroisse.

» Un jour que je félicitois le docteur Barlow sur le parfait caractère de sa femme, la conversation tomba, par une transition subite, sur le célibat du clergé de l'église romaine; il me dit, en souriant :

« Prenons garde, nous autres ministres de l'église réformée, de ne jamais donner lieu au peuple de souhaiter le retour de cette partie du papisme. Je pense souvent à l'obligation où nous sommes de choisir des compagnes qui ne puissent jamais nous donner lieu de regretter notre affranchissement des anciennes entraves ; et nous devons nous-mêmes, en perfectionnant nos femmes, nous acquitter de ce que nous devons aux lois du protestantisme, qui nous a donné le privilège de nous marier. »

» Me trouveroit-on trop minutieux, si j'ajoute que ces estimables époux mettent de la suite jusque dans les plus petits arrangemens de leur famille ? Leurs filles ne sont pas moins des exemples de décence et de modestie dans leur habillement et dans tout leur extérieur personnel, qu'elles ne le sont dans les parties plus importantes de leur conduite. Le docteur dit que tout ce qui a le moindre rapport même le plus éloigné avec le

temple de Dieu , doit porter l'empreinte de la pureté et de la décence. « Outre cela, ajouta-t-il, de quel front oserois-je, en chaire, censurer les inconvenances, si, à l'église, dans le banc immédiatement au-dessous de la chaire, ma propre famille donnoit le démenti à mes préceptes, en présentant aux yeux de mes paroissiens un modèle d'extravagance et de vanité, qui rendroit ridicule le prédicateur, et par-là, ses exhortations plus que nulles? »

« Un pasteur aussi délicat, ajouta M. Stanley, ne pouvoit manquer d'être extrêmement circonspect sur le choix d'un vicaire (\*), et il lui eût été difficile de trouver un collaborateur plus humble, plus pieux, plus assidu que M. Jackson; je le vois toujours avec grand plaisir à ma table. Mais cet homme estimable, qui connoissoit le monde à peu près

---

(\*) Nous entendons en français par *curé* ce qu'on entend en anglais par *recteur*.



*aussi bien que le docteur Hooker*, a fait un mariage tout aussi imprudent que lui. Il se laissa persuader de prendre pour femme la fille d'un pauvre artisan de la ville voisine, concluant qu'une personne élevée dans une classe inférieure et laborieuse, seroit, par cette raison, humble et laborieuse elle-même. Elle, au contraire, l'accepta dans l'idée que, tout ecclésiastique appartenant par son état à un rang respecté dans la société, elle seroit (étant sa femme) une femme comme il faut, et faite pour aller de pair avec tout le monde.

« Il dirige mes paroissiens admirablement bien, dit le docteur Barlow; mais il ne sait pas diriger sa petite famille. Sa femme lui reproche sans cesse que, tout en connoissant à la vérité le chemin du ciel, il n'entend rien à la manière de faire son chemin dans le monde. Sa fille est la plus belle dame de la paroisse; elle surpasse toutes les autres non-seulement dans l'excès, mais dans l'indécence



de la mode; la grande ambition de sa mère est qu'elle soit meilleure musicienne que les demoiselles Stanley et que mes filles; tandis que le *linge de son père donne de tristes indices de sa négligence domestique*. Je hasardai un jour de dire à mistress Jackson que rien ne pouvoit excuser l'espèce d'éducation qu'elle avoit donnée à sa fille, que le but d'en faire son gagne-pain; et que, si elle vouloit corriger l'inconvenance de son habillement, et lui faire apprendre des choses utiles, je m'emploierois volontiers à lui trouver une bonne condition. Ce peu de mots excitèrent son indignation. Elle rejeta mon offre avec dédain, disant que, lorsqu'elle me demanderoit la charité, elle profiteroit de mon conseil, et qu'elle me prioit de me souvenir qu'entre filles d'ecclésiastiques il y avoit égalité. Je lui répondis qu'à la vérité, dans un certain sens, un ecclésiastique en valoit un autre, attendu que cet état en lui-même donnoit du relief au moindre individu

de l'ordre, lorsque, comme son mari, il en étoit un ornement; que néanmoins il y avoit dans l'église anglicane des gradations aussi-bien que dans l'état. J'ajoutai qu'entre les femmes et les filles du haut et du bas clergé, il existoit la même distinction que celles que les richesses et la pauvreté avoient établies entre le haut et le bas étage de laïques, et que le grade et une fortune indépendante dans le dernier cas donnoient, selon les idées reçues, la même supériorité extérieure qu'elles donnoient dans l'autre. »

## CHAPITRE XV.

AU nombre de ceux qui fréquentoient Stanléy-Grove, étoit une famille composée de quelques dames, qui, sans avoir rien d'absolument marquant, méritoient néanmoins par leur modestie, leur douceur et leur bon sens, l'attention et les égards de tout le monde. Un jour, après leur visite, M. Stanley me fit le plaisir de me donner à leur sujet les détails suivans, mistriss Stanley et Lucilla étant seules présentes à la conversation.

« Lady Aston est veuve depuis environ sept ans. A la mort de sir George, son mari, elle se retira dans ce voisinage avec ses filles, dont l'aînée peut être de l'âge de Lucilla. Lady Aston a reçu une éducation religieuse mais bornée. L'excès de sa douleur, lorsqu'elle perdit son mari, augmenta son goût naturel

pour la retraite, goût auquel elle se livra, non pas dans le but d'une utilité morale, mais pour satisfaire à sa mélancolie. Peu de temps après qu'elle se fut fixée parmi nous et avant de la voir, nous apprîmes tout le bien qu'elle faisoit dans le voisinage, et la manière exemplaire dont elle vivoit. Ce n'étoit pas chose facile, même pour nous, que d'arriver jusqu'à elle; et, quand sa maison nous fut ouverte, nous fûmes long-temps les seules personnes qu'elle y admit. Nous vîmes bientôt avec respect sa sincère humilité, et combien elle étoit morte au monde. Notre estime pour elle augmenta à mesure que nous la connûmes davantage; cette connoissance nous mit pourtant à portée d'observer en elle quelques erreurs considérables de jugement, particulièrement dans sa manière d'élever ses filles. Nous vîmes ces erreurs à regret, et nous hasardâmes, avec toute la délicatesse possible, de les lui faire apercevoir. Ses filles étoient les plus jolies petites *nonne*

qu'on pût voir : réservées , silencieuses , timides , tristes et inactives , mais affables , bonnes et douces.

» Leur pieuse mère , qui étoit naturellement d'un esprit craintif et irrésolu , avoit vu de bonne heure augmenter en elle cette disposition à la mélancolie , par plusieurs pertes domestiques , qui , même avant la mort de sir George , avoient contribué à lui donner ce caractère timoré. Il est deux refuges pour les affligés , deux routes absolument opposées pour sortir d'affliction : le religion et le monde. Lady Aston avoit sagement choisi la première ; mais son esprit scrupuleux avoit rendu cette route plus étroite que la religion ne l'exige. Elle lisoit assidûment l'Écriture Sainte , et à la suite de sa lecture prioit avec dévotion ; mais elle n'avoit pas auprès d'elle un guide sûr pour la diriger dans une œuvre si importante. Tandis que mistriss Ranby ne faisoit attention qu'à la doctrine , et que notre amie lady Belfield se reposoit indéfiniment

sur les promesses , l'esprit abattu de la pauvre lady Aston étoit porté à s'arrêter exclusivement aux menaces , et en même temps à la pratique rigoureuse des devoirs , par l'accomplissement desquels elle espéroit pouvoir s'y soustraire. Ce cercle de devoirs , de vigilance , de prières , elle l'observoit régulièrement , et presque avec la sainteté d'un apôtre , mais avec un scrupule trop monacal. Tandis que le trop grand nombre se réjouit , avec une confiance mal fondée , de ces passages encourageans de l'Écriture Sainte , qui , d'après la conduite entière de leur vie , ne sauroient les regarder , elle tremble à la lecture des menaces qu'elle ne peut s'appliquer avec vérité ; et les promesses , dont elle pourroit tirer des consolations raisonnables , elle les regarde comme destinées pour d'autres êtres qu'elle.

» Sa piété , quoique sincère , avoit une teinte de superstition. Si elle oublioit quelque petite rigueur , elle se tourmen-

toit de remords non fondés. Si quelque petite règle étoit enfreinte, elle réparoit son manquement par une triple exactitude le jour suivant, et s'efforçoit de rétablir l'ordre dans ses comptes embrouillés, avec l'anxiété pénible d'une personne qui travaille à éteindre une dette onéreuse. Je tâchai de la convaincre qu'un devoir secondaire qui entrave un devoir supérieur, peut en toute sûreté être renvoyé, si ce n'est même entièrement omis. Il est de vrais chrétiens qui trouvent de l'utilité à tenir un journal de leurs péchés, et des bienfaits de la Providence; mais cette pauvre femme mettoit tant de temps à peser les offenses du jour contre celles de la veille, que le moment d'agir se passoit avant qu'elle eût arrangé ses scrupules. En lisant ce journal de ses infirmités, elle se plongea dans une telle perplexité, que ses difficultés augmentèrent par les moyens mêmes dont elle s'étoit servie pour les terminer, et que sa conscience fut trou-

blée par la méthode qu'elle avoit prise pour la tranquilliser. Ce plan, qui a ses inconvéniens pour un esprit agité, est néanmoins salutaire pour ceux d'une trempe différente.

» Ma famille, comme vous avez pu l'observer, a de l'exactitude dans la distribution de son temps; cependant les interruptions, qui sont inévitables, ne nous font aucune peine. Mais les arrangemens de lady Aston étoient suivis avec une rigueur qui lui faisoit envisager la moindre déviation comme un péché de nature à exiger un repentir amer; ses aumônes étoient des expiations; ses actes de renoncement à elle-même, des pénitences. Elle étoit plutôt disciple de saint Jean-Baptiste, dans son état de mortification, que disciple d'un Rédempteur miséricordieux. Ses actes de dévotion étoient sincères, mais de nature à porter au découragement. Ils contenoient beaucoup d'actes de contrition, mais peu d'actes de louange; ils offroient l'expres-



sion de la douleur pour le péché commis, avec peu d'espoir du pardon. Elle ne plaçoit pas suffisamment sa confiance *dans la grande propitiation*; elle croyoit vivement aux actes et aux souffrances du Sauveur, mais, en pratique, elle n'avoit pas la consolation de savoir s'approprier les mérites de son sacrifice. Tandis qu'elle travailloit péniblement à son salut, avec crainte et tremblement, elle se livroit aux terreurs les moins fondées. A Aston-Hall, le Tout-Puissant étoit craint à la lettre, mais non glorifié. C'étoit l'obéissance d'un esclave, et non la soumission respectueuse d'un enfant.

» Quand je vis qu'elle se refusoit, ainsi qu'à ses filles, les jouissances les plus innocentes, et qu'elle soupçonnoit du péché dans les douceurs les plus permises, je pris la liberté de lui représenter combien peu des austérités volontaires et des impositions personnelles et arbitraires étoient agréables au Dieu des miséricordes; je lui fis remarquer que le

monde, que la vie humaine, que nos propres péchés, ainsi que nos foiblesses, nous fournissoient chaque jour, à toute heure, des occasions de pratiquer la patience et le renoncement à nous-mêmes; que la vie ne se composoit pas entièrement de grands maux et de grandes épreuves, mais que le renouvellement perpétuel de petits maux et de légères épreuves forme en soi l'exercice journalier de la vie du chrétien. Supporter les fautes de ceux avec qui nous vivons, leurs foiblesses, leurs faux jugemens, leur mauvaise éducation, leur mauvaise humeur, supporter l'indifférence lorsque nous croyons mériter de l'attention, et l'ingratitude lorsque nous croyons avoir droit à la reconnoissance; patienter avec les gens fâcheux que la Providence a mis sur notre route, et qu'elle a peut-être suscités dans le but d'éprouver notre vertu: c'est là qu'est la véritable épreuve, épreuve d'autant meilleure qu'elle n'est pas de notre choix; supporter les contre-

temps en affaires, les mécomptes dans nos espérances, la violation de notre solitude, la folie et l'indiscrétion des autres; en un mot, supporter tout ce qui s'oppose à notre volonté, tout ce qui contredit notre humeur; voilà la soumission habituelle qui paroît constituer l'essence du renoncement à soi-même, bien plus que les petites rigueurs ou les punitions qu'on s'impose soi-même. Ces maux constans, inévitables, mais secondaires, si on sait en tirer parti, servent de bonne discipline morale, et dans les temps d'ignorance auroient pu tenir lieu du pèlerinage et de la pénitence; elle a de plus, par-dessus l'autre, l'avantage d'adoucir l'humeur et de porter à l'humilité, tandis que la première change la vigueur en austérité, et la fermeté en inflexibilité.»

« J'ai souvent pensé, dis-je, quand M. Stanley eut cessé de parler, que nous sommes portés à nous méprendre sur notre vocation, lorsque nous cher-

chons hors de notre route les occasions de pratiquer de grandes et rares vertus , et que nous négligeons les vertus ordinaires qui sont à notre portée. Nous imaginons, dans nos lectures, que nous aurions le courage de soutenir le martyr; et, quand nous sommes mis à l'épreuve, à peine pouvons-nous supporter une parole offensante. »

Ma remarque parut faire plaisir à miss Stanley, qui, d'un ton de voix modeste, observa que nous ne nous faisons jamais plus illusion, que lorsque nous nous croyons capables de grandes choses, auxquelles il n'y a nulle apparence que nous soyons jamais appelés; tandis que, si nous étions de bonne foi, nous ne pourrions nous empêcher de convenir de la négligence avec laquelle nous nous acquittons des petits devoirs qui nous sont prescrits, et de tous les soins que nous nous donnons pour éviter les légers ennuis attachés à leur exécution.

« L'intérêt que nous témoignâmes à

lady Aston , reprit M. Stanley , nous acquit peu à peu sa confiance , et nous fîmes usage de cette confiance , pour introduire dans sa famille quelque léger changement. Ses filles, aussi bonnes que dociles, vivant dans une solitude inanimée faute de livres, et monotone faute de compagnie instructive , avoient acquis une tournure qui ressembloit à la crainte plutôt qu'à la timidité. Elles avoient l'esprit religieux , mais elles avoient contracté des idées sombres de la religion. Elles la considéroient comme une chose à laquelle on est obligé de se soumettre pour éviter la punition , et non comme une source de paix, de confiance et de consolation ; comme une tâche à remplir plutôt que comme un privilège dont elles avoient la jouissance. Elles étoient portées à voir dans le Tout-Puissant un maître sévère qu'elles étoient néanmoins déterminées à servir , plutôt qu'un père gracieux qui non-seulement aime ses enfans, mais qui est lui-même

amour par essence. Leur mère avoit peur de faire naître un sourire de gaieté dans la crainte de causer en elles de la légèreté , ou de susciter une pensée vive et animée dans la crainte qu'elle n'eût une mauvaise conséquence. Elle oublioit , ( ou plutôt elle ignoroit ) que de jeunes filles ne sont pas faites pour une vie contemplative. Elle oublioit que , dans tous nos plans et toutes nos actions , nous ne devons jamais perdre de vue qu'il y a deux mondes ; et , au lieu que le trop grand nombre pêche par l'oubli du monde à venir , l'erreur de lady Aston étoit ( en formant l'esprit de ses enfans ) d'oublier le monde présent. Elle regardoit bien le ciel comme devant être le grand but de leurs efforts ; mais elle négligeoit de les former au préalable pour la vie temporelle , dont l'usage et l'emploi décident si évidemment du bonheur de celle qui est éternelle.

» Ses charités étoient considérables , mais ses aimables filles n'en étoient pas

les dispensatrices. Une ancienne femme de confiance, qui gouvernoit non-seulement la famille, mais de plus sa maîtresse elle-même, s'étoit chargée de cet emploi ; de sorte que sa bienfaisance étant dirigée d'une manière toute partielle, les parens et les amis de cette femme en absorboient la somme presque en entier, et elle ne produisoit pas un soulagement proportionné à son étendue. Avec assez d'intelligence, ces jeunes personnes avoient acquis peu de connoissances ; l'esprit scrupuleux de leur mère trouvoit quelque chose de dangereux dans chaque auteur qui ne traitoit pas décidément des sujets religieux. Si dans un livre, bon d'ailleurs, il se trouvoit une seule page répréhensible, au lieu de supprimer la page, elle supprimoit le livre. Pour dire le vrai, mon cher Charles, je vois avec peine combien peu d'auteurs, dans la classe des livres d'agrément, peuvent être considérés comme parfaitement intacts, et propres



à être mis sans précaution , sans réserve ou sans retranchement , entre les mains de nos filles. Je suis cependant d'avis que , comme leurs parens ne seront pas toujours là pour en faire l'*essai* , et comme elles trouveront partout , même dans les bibliothèques les mieux choisies, de ces ouvrages mélangés , dans lesquels, quoiqu'il y ait beaucoup de choses excellentes, il y a cependant toujours quelque chose à ôter ; le plus sûr est de les accoutumer de bonne heure à entendre la lecture de la partie la moins répréhensible de ces livres. Lisez-les-leur vous-même sans aucun air de mystère ; dites-leur que vous passez sur ce qui ne vaut pas la peine d'être lu , et alors les réticences non-seulement n'exciteront pas de curiosité , mais elles l'éteindront. Les livres auxquels je fais allusion sont ceux dont le principe est sain , et le but innocent , et dont les légers défauts consistent plus dans le mauvais choix des expressions que dans des idées vicieuses.



» Mais pour en revenir à lady Aston , elle croyoit que ces jeunes personnes , sans expérience , qui n'avoient jamais vu le monde , et qui , dans leur imagination naissante , se l'étoient peut-être peint de toutes les brillantes couleurs que l'illusion prodigue aux objets qu'elle n'a jamais vus et aux plaisirs qu'elle n'a jamais goûtés ; elle croyoit , dis-je , qu'elles pouvoient y renoncer aussi complètement qu'elle-même , qui avoit épuisé jusqu'à satiété tout ce qu'il pouvoit donner d'agréable. Elle pensoit qu'elles pouvoient passer une vie heureuse dans leur cellule , sans considérer qu'elle avoit négligé d'enrichir leur esprit de ces connoissances qui font de l'intérieur de nos demeures un lieu de jouissances , en variant par des lectures amusantes l'intervalle des lectures sérieuses.

» Nous lui présentâmes Lucilla et Mathilda. Je crois qu'elle eut un peu peur de leurs physionomies enjouées ; je lui parlai de la nécessité de la littérature pour

instruire ses filles , et de plaisirs pour les égayer. A ce mot de plaisir , elle prit l'alarme , même plus qu'à celui de littérature. Elle me demanda quels plaisirs des personnes pieuses pourroient se permettre , et me dit qu'elle comptoit rendre ses filles aussi heureuses qu'elle pouvoit le faire sans offenser son Créateur. Je lui citai le dévot mais éclairé Hooker , qui nous exhorte à ne pas considérer le Tout-Puissant comme un sophiste capiteux , mais comme un père de miséricorde. Cette conversation se passoit sous un beau chêne qui ombrage ma pelouse de son feuillage , vis-à-vis ce monticule enrichi de fleurs que vous aimez tant. C'étoit dans une charmante soirée de la fin de juin ; le soleil étoit d'azur , l'air embaumé des plus doux parfums , les oiseaux en plein gazouillement ; les enfans , assis sur l'herbe devant nous , entrelaçoient des guirlandes de fleurs sauvages :

*» It look'd like nature in the world's first spring.*

« C'étoit la nature au premier printemps de la création.

» Mon cœur se sentit ému de joie et de reconnoissance : « Voyez, madame, lui dis-je, quelle provision libérale un père bienfaisant prépare, non-seulement pour les besoins, mais pour les plaisirs de ses enfans !

» Ces fleurs sont en apparence si peu nécessaires, que sous toute autre dispensation qu'une dispensation divine, on pourroit regarder comme prodigalité le bienfait qui nous donne à la fois ces fleurs, ces couleurs, ce parfum. C'est une jouissance qui, sans être nécessaire, n'en est pas moins précieuse ; une jouissance qui semble être en commun et se partager entre les sens matériels et le sens intellectuel ; elle élève la pensée en nous réjouissant, et nous transporte du bienfait jusqu'au bienfaiteur. Dieu n'a pas voulu que sa bonté fût pour nous un objet de conjecture spéculative, une conclusion de notre pensée, ni la consé-

quence d'un argument. Ce n'est pas *l'observation* seulement qui nous rend sa bonté manifeste , nous en avons des preuves *palpables* ; nous les touchons de nos sens. Si Dieu étoit un maître sévère, ne pourroit-il pas retrancher ce superflu que sa bonté nous prodigue ? Pensez-vous qu'il nous présente ces richesses pour que nous en détournions nos yeux et que nous leur fermions nos oreilles ? Nous fait-il de pareils dons pour nous en défendre l'usage ? et pourriez-vous croire qu'il est moins libéral dans le règne de la grâce que dans celui de la nature ? penseriez-vous qu'il prépare à nos sens et à notre appétit ici-bas cette abondance de biens , sans pourvoir à nos jouissances plus essentielles pour l'avenir ? ce que nous sommes n'est-il pas le prélude de ce que nous espérons être un jour ? n'est-ce pas le gage de ce qu'il nous est permis d'attendre ? n'est-ce pas l'échantillon d'une libéralité plus grande , plus élevée , plus étendue ? ne sont-ce pas les grappes

encourageantes de la terre promise ? Si *des œuvres* nous tournons nos regards vers sa parole , nous y trouverons la même bonté inépuisable mise en activité dans un but toujours plus élevé. Ne sommes-nous donc pas tenus à espérer , même par analogie , qu'il tient en réserve des grâces plus précieuses par leur nature , ainsi qu'éternelles dans leur durée , pour tous ceux qui l'aiment et lui obéissent suivant l'Évangile de son fils ? »

» Nous avançons rapidement auprès de lady Aston ; elle faisoit ses délices de la société de ma femme , et avoit peu à peu moins peur de mes filles. Je crois cependant que nous aurions fait encore plus de chemin dans sa confiance , si nous n'avions pas eu l'air aussi heureux. Je lui suggèrai le désir d'élever le caractère de la piété de ses filles , de rendre leurs habitudes moins monastiques , leur humeur plus enjouée , leurs vertus plus actives , de rendre leur vie plus utile en les rendant les instrumens im-

médiats de sa charité. Je lui conseillai de les sortir d'elles-mêmes, et de leur enseigner à comparer leurs maux imaginaires avec le malheur véritable, et de les rendre reconnoissantes du pouvoir et de l'avantage qu'elles avoient de le soulager.

» Le docteur Barlow étant recteur de deux paroisses qui se touchent, et n'y ayant plus de terrain vacant dans la nôtre, je leur conseillai de fonder une école dans la paroisse voisine pour l'instruction de la jeunesse, et une société bénévole pour les vieilles femmes. Nous obtînmes d'elles de s'en faire les protectrices, non-seulement *nominales*, mais *agissantes*; de prendre connoissance de tous les besoins et du véritable état de leur voisinage le plus proche; d'agir en tout par le conseil et sous l'inspection du docteur Barlow, et d'en faire leur guide, leur lumière, leur ami. L'adoption de ce plan les a mises à même de voir de leurs yeux la pauvreté qu'elles ne con-

noissoient que par ouï-dire , et de connoître personnellement les objets qu'elles protégent.

» Le docteur Barlowse donna des peines infinies pour rectifier les notions de lady Aston sur la religion : « Que vos idées de Dieu , lui dit-il , soient fondées , non sur de sombres craintes et sur de vaines imaginations, mais sur ce qui est révélé dans sa parole ; sans cela , votre extrême sensibilité, et même la sincérité de votre dévotion pourraient vous faire tomber dans l'enthousiasme , dans l'erreur, dans la superstition, dans le désespoir. Des notions spirituelles qui ne sont pas fondées sur les vérités des écritures , et qui ne sont pas dirigées et soutenues par une étroite liaison avec elles , égarent les cœurs tendres et les imaginations ardentes. Mais tant que vous reposerez sur le fondement certain et intègre de la parole de Dieu , et que vous implorerez l'assistance de son esprit dans l'application de sa parole , vous aurez peu à craindre de



trop le redouter , ou de le servir avec excès. Je vous exhorte sérieusement , continua-t-il , à ne pas juger de votre état spirituel par une analogie de circonstances qui lui sont absolument étrangères. Ne soyez point découragée par un abattement accidentel , qui peut provenir de l'état de votre santé , ou de celui de vos nerfs , ou de l'état de vos affaires. Ne désirez pas des communications mystiques. Ne regardez point l'extase comme le signe de la faveur de votre Créateur , ni le manque d'extase comme un indice de son déplaisir. Un désir toujours plus vif de mieux le connoître et de mieux le servir , un désir toujours plus vif d'obéir et de vous soumettre à sa volonté toute entière , une résignation croissante aux dispensations de sa Providence , sont des signes d'avancement beaucoup plus sûrs et beaucoup moins équivoques. »

» Bientôt après , continua M. Stanley , je menai notre curé M. Jackson chez lady Aston , à qui je proposai de l'engager



à donner à ses filles quelques heures par semaine ; et je recommandai à celui-ci d'avoir soin , après avoir lu avec elles quelques chapitres de l'Écriture Sainte , dont il leur donneroit une explication simple et vraie , de leur prouver que la religion ne défend pas le bon goût , en leur lisant quelques ouvrages d'instruction générale , d'histoires , de voyages , ou de belles-lettres. Elles enrichiroient par-là leur esprit de connoissances utiles , elles formeroient leur goût , et rempliroient , d'une manière utile et agréable , le temps qui aujourd'hui leur paroît un fardeau ; et sans empiéter sur aucun de leurs devoirs , elles acquerroient la facilité de s'en acquitter plus gaîment.

» Ensuite je suggérai l'étude des jardins ; je les invitai à se mettre sous la conduite de Lucilla , qui est devenue pour notre vallée un autre *Repton* (\*). Pour donner

---

(\*) Ordonnateur de jardins , très-célèbre en Angleterre.

plus d'intérêt à la chose , je demandai qu'on leur accordât une portion de terrain neuf, afin qu'elles eussent non-seulement le moyen d'exercer leur goût , mais qu'elles y fussent encouragées en voyant l'entier effet de leurs peines ; attendu qu'une chose créée par elles leur donneroit plus d'amusement que la simple amélioration des travaux d'autrui.

» J'eus bientôt la satisfaction de voir mes petites *Carmélites* jouir de leur jardin , l'embellir, et s'amuser à en suivre les progrès , au lieu de s'y rendre, comme elles avoient coutume de le faire , avec l'air de venir creuser chaque jour une partie de leur tombeau. J'eus aussi celle de voir leur excellente mère (qui, semblable au portrait du désespoir dans Spenser, avoit l'air de ne jamais dîner, *as if she never dined*) jouir enfin de la société d'amis choisis. La mère est devenue presque enjouée et les filles presque folâtres. Leurs facultés assoupies se sont réveillées ; le temps n'est plus pour elles un fardeau

mais un bienfait ; la journée est trop courte pour suffire à leurs devoirs , dont elles s'acquittent avec gaité depuis qu'elles les ont changés en plaisirs. Vous pensez bien que je ne hasardai pas des innovations aussi terribles avec la rapidité que j'ai mise à les raconter , mais graduellement , et en les proportionnant à leurs forces.

» Ce changement en elles a eu les effets les plus heureux. D'après l'habillement lugubre qu'elles portoient à Aston-Hall, leurs amis avoient conçu les plus fortes préventions contre la religion ; leur oncle , qui est en même temps leur tuteur, avoit menacé de les éloigner de l'endroit avant qu'elles fussent mortes d'ennui. Il étoit sérieusement défendu au jeune baronnet, leur frère, de passer ses vacances dans la maison paternelle. Aujourd'hui, l'oncle est réconcilié avec elles, et même presque avec la religion. Il a repris sa tendresse pour ses nièces. Leur frère (aimable jeune homme , étudiant à Cambridge), vient passer ses vacances au sein

de sa famille , pour laquelle il a pris un tendre attachement. Ses principes et son caractère ont beaucoup gagné par la conversation et l'exemple du docteur Barlow, qui fait en sorte de se trouver à Aston-Hall , autant que cela lui est possible , quand sir George y est. Il est attendu chaque jour chez sa mère; à son arrivée, je vous le présenterai, et je vous le recommanderai particulièrement. »

Lucilla dit en rougissant qu'il lui sembloit que son père recommandoit le frère trop exclusivement à mon amitié , et que les sœurs avoient un droit égal à mon estime; ajoutant d'un ton affectueux: « Elles sont bonnes et aimables sous tous les rapports; plus vous les connoîtrez , monsieur , plus vous les admirerez : car leurs bonnes qualités ne se montrent que peu à peu et sans empressement , étant subordonnées à la meilleure de toutes les qualités , qui est la modestie. » Cet éloge ingénu et franc ne fit rien perdre dans mon estime à l'aimable panégyriste.









